

U d'of OTTAWA



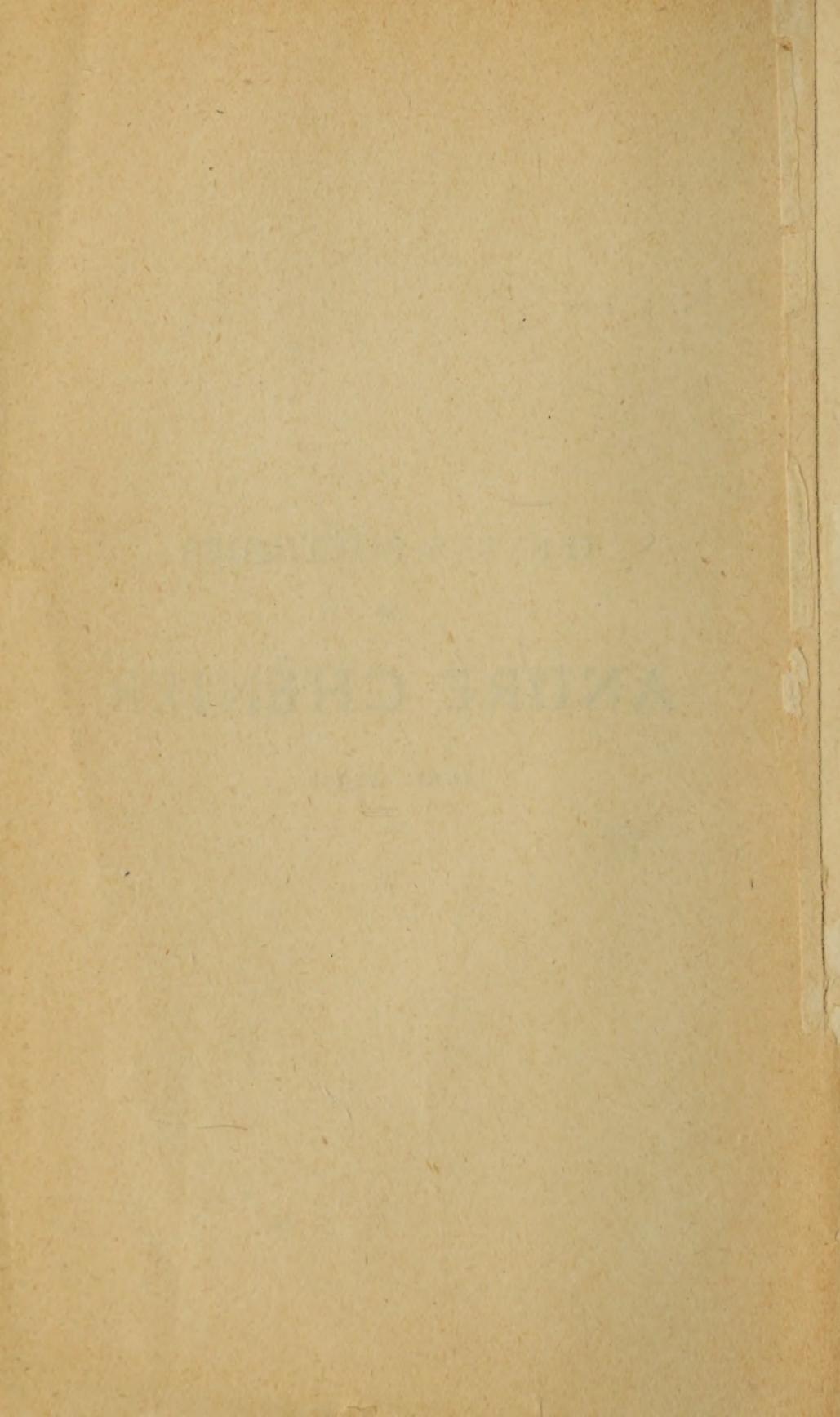
39003002381100



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

TOME SECOND



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

NOUVELLE ÉDITION REVUE SUR LES MEILLEURES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

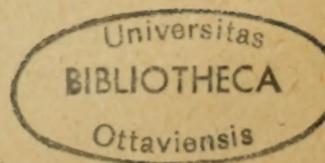
ANDRÉ BELLESSORT

TOME SECOND

A. Aulagnier
Dec. 1937



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



PQ

1965

.A12

v.2

ÉPITRES

I

A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne,
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé :
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié ?

Ah ! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups ;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage !
Combien de fois tremblants, et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des Dieux !
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs

Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs !
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
Viendra le recueillir, le pousser au rivage ;
Endormir dans ses flancs le poison ennemi ;
Réchauffer dans son sein le sein de son ami ;
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien ;
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie ;
Etre heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné, d'un regard amoureux,
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides ;
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné ;
Ni même, vœu plus doux ! que la main d'Uranie
Embellisse mon front des palmes du génie ;
Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;
Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire
A consacré les noms au temple de Mémoire,
Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;
Et que de l'amitié les antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié ;

Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
 Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
 Y retrouvait d'un port l'asile salutaire ;
 Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
 Prêta de l'amitié les utiles secours.
 L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie ;
 Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.
 Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
 De Gallus expirant consolé le malheur ?
 Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
 Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande !
 Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
 Agréer de tes vers les lâches faussetés ;
 Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
 Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
 Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
 Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi.

Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace ;
 Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
 Nous frappe ; leur tonnerre aura trompé leurs mains :
 Nous resterons unis en dépit des destins.
 Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;
 Qu'elle arme tous ses traits : nous sommes trois contre elle.
 Nos cœurs peuvent l'attendre, et dans tous ses combats
 L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse,
 Que nous importe alors si le Dieu du Permesse
 Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
 Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris ?
 Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
 Où la félicité les reçut dans son temple,

Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre ;
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les Dieux, et son frère l'inspire.
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je ? Ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine,
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs ?
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,
Accompagnant l'année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits ;
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
Quand ils vont couronner cette vierge adorée,
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et qui de la vieillesse augmente la beauté !
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre ;
De ses tableaux fardés les frivoles appas
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh ! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle ?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait,
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore ;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore ;
Lui qui trace, en un vers des Muses agréé,

Un sentiment profond que son cœur a créé.
 Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
 Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
 Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
 Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer ?
 Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
 Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;
 Même souffle anima le poète charmant,
 L'ami religieux et le parfait amant.
 Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
 Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,
 Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
 Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
 Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
 Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
 Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux ;
 Badinage insipide où leur ennui se joue
 Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
 Voyez si d'une belle un jeune amant épris
 A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;
 Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
 De la sainte amitié respirèrent les flammes.
 O peuples de héros, exemples des mortels !
 C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
 C'est au temps glorieux des triomphes d'Athènes,
 Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;
 Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
 Quand Nicolès mourait au sein de Phocion.
 C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
 Où les vertus étaient les lois de la patrie.
 O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,

Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue ;
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile,
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité ;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat ?
Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous dignes enfants de la patrie antique,
Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie, et des lois, et des mœurs ;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure ;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France
Descendre des Vertus la troupe radieuse, [heureuse
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,

Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
 Ranime les beaux-arts, éveille leur génie ;
 Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
 Loin de toi, dans l'opprobre ils meurent avilis ;
 Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
 Alors de l'univers ils forcent les hommages :
 Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images ;
 Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands,
 Quand l'homme est respectable, honorent les talents.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
 La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle ;
 La main de Phidias créa des immortels ;
 Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
 Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
 Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
 Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis ;
 Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
 Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
 Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
 Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux
 Soient pour tous les amis un code précieux.
 Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;
 Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées ;
 Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
 D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

II

A LE BRUN

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
 Muse ; va de Le Brun gourmander les lenteurs.

Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée ;
Aux lieux où sur l'airain Louis, ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,
Et des fils de Condé les superbes portiques.
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;
Sinon, tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,
Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.
Puis apprends si, toujours ami de la nature,
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure ;
S'il a de ses amis gardé le souvenir ;
Quelle muse à présent occupe son loisir ;
Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
Ou si dans les déserts que le Permesse arrose,
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
Sa lyre fait entendre aux Nymphes de la Seine

Les sons audacieux de la lyre thébaine ;
 Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré ;
 Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
 Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude
 Adoucissent un peu ma triste solitude.
 Oui ! les cieus avec joie ont embelli ces champs.
 Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
 Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
 Où loin avant Phébus Bellone me réveille,
 Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès ?
 Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

III

AU MÊME

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
 Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.
 Le superbe lecteur, toujours content de lui,
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
 Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
 Égaye au bout du vers une rime perfide ;
 Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
 Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
 Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
 J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,
 D'immoler bien un sot, qui jure en son chagrin,
 Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
 Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
 D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre,
 Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
 Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,

Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile ;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche, qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux ;
Non, d'aller, aiguissant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire ;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.

Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
 Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,
 Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
 S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
 Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
 Tous, boiteux, suspendus, traînent : mais je les vois
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
 Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
 Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
 Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
 Ensemble sous le bois voltiger et courir.
 Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
 Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
 Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.
 — « Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?
 Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
 D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
 Étendu dans sa chaise et se chauffant les pieds,
 Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
 — Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
 — Certes, un tel nous lut hier une épître !... et son frère
 Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !...
 — Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
 Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
 Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
 — Bon ! bon ! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,
 Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.
 — Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.
 — Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.
 — Comment ? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur
 Ensemble se former, diverses en grandeur.

Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
Il achève leur moule enseveli sous terre ;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé ;
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule ;
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phébus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant,
La couture invisible et qui va serpentant,
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.

Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des Dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés.
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache ; et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

IV

AU CHEVALIER DE PANGE

1789.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté !
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois, et l'étude,
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne soi-même,
Pour user sans honneur et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde ;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux ;
Lorsqu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles ;
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence.

Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.

V

PROJET ET FRAGMENTS D'UNE ÉPITRE
A BAILLY

SUR LA SUPERSTITION

Un mensonge vieillit ; il devient ennuyeux.
Il prend une autre forme et reparaît aux yeux.
Pensant le fuir, trompés à sa ruse infidèle,
Nous courons l'embrasser sous sa forme nouvelle.
Nous quittons un prestige, une vaine fureur
Non pour la vérité, mais pour une autre erreur.

.
.

J'aime à voir les humains, ces êtres glorieux
Nés pour lever la tête et regarder les cieux,
Dans la fange à plaisir courbant ce front superbe,
Marcher sur quatre pieds, et braire, et brouter l'herbe.

C'est pour l'épître à M. Bailly. Après avoir parlé très brièvement de l'Astrologie... Magnétisme... Somnambulisme...

Exposer dans ce petit poème adressé à M. Bailly, que les poètes de nos jours n'ont aucunes teintures d'astronomie, d'histoire naturelle, de sciences ; que, dès qu'ils savent assembler quelques rimes, ils se croient poètes... que les anciens étaient plus savants... Puis faire en une vingtaine de vers l'histoire de la poésie... Les premiers poètes étaient francs, libres, généreux, ne vantaient que

les belles actions, et comme, dans cette égalité des hommes, il n'y avait personne à flatter, ils ne flattèrent personne...

La noble nudité d'une âme vraie et pure.

Ensuite, ils devinrent lâches, maquereaux..., flatteurs. Les délices des vers couvrirent les plus grandes infamies... car il est très vrai que les arts ne s'accordent pas avec des mœurs austères.

Ensuite faire un petit précis de l'histoire de l'astronomie au moins moderne (car l'histoire de son invention sera faite in Δ). Vanter l'étude de l'astronomie en disant : — Que voyons-nous autour de nous ? des bassesses, des atrocités. Nous jetons-nous dans l'histoire ? L'histoire est sanglante de crimes. A peine dans un amas d'horreurs trouve-t-on deux ou trois actions vertueuses. C'est ainsi que... (belle comparaison). Heureux donc mille fois le sage qui, s'élevant au-dessus de la fange des passions humaines, se loge au sommet des montagnes, vit avec sa femme, ses enfants, quelques amis, et avec ses livres et ses télescopes ; n'étudie que l'histoire du ciel, qui est si douce et si pure, jusqu'à ce que, accablé de vieillesse, assis sur son lit et regardant les cieux, il exhale et rejoint à l'âme universelle cette portion qui lui en était échue en partage et que son corps emprisonnait.

Puis, finissant... après avoir parlé avec admiration des grands hommes de l'antiquité, dire : Eh bien donc, que je travaille aussi !... Allons !... Pendant que, pétrifié d'admiration pour ces grands hommes, je m'arrête à les considérer, le temps ne s'arrête point... Il chemine toujours... mes belles années s'échappent de mes bras. Je ne les vois plus que bien loin. Bientôt je ne les verrai plus... elles volent en se tenant par la main et me regardant loin derrière elles... Elles vont frapper à la porte de mon tombeau, annoncer qu'on m'attend et que j'arriverai bientôt... Ne laissons point fuir inutilement avec elles ces palmes et l'âge de les cueillir, et en admirant la moisson d'autrui, ne manquons point l'heure de la nôtre.

Le poète enivré de ses jeunes fureurs,
 Fuyant de l'envieux les bassesses obscures,
 Se transporte en esprit dans les races futures,
 Et, promenant ses pas sous le bois égarés,
 Des poètes divins relit les vers sacrés.
 Leurs triomphes n'ont point abattu son courage.
 Il mesure leur vol qui plane d'âge en âge.
 L'ardeur de suivre aussi cet illustre chemin
 Soulève ses cheveux, aiguillonne sa main.
 Il ferme le volume. Il erre, il se tourmente ;
 Des vers tumultueux de sa bouche éloquente
 Roulent. Seul avec lui, superbe et satisfait,
 Il s'écoute chanter, se récite, se plaît.
 Et puis quand de la nuit les heures pacifiques
 Ont calmé de ses sens ces vagues poétiques,
 Il reprend son travail. Consterné, furieux,
 Il n'y voit que défauts qui lui choquent les yeux.
 Il jure d'oublier sa fatale manie,
 Les Muses, ses projets. Mais bientôt son génie,
 Prompt à se rallumer, en de nouveaux transports
 S'élance, et se raidit à de nouveaux efforts.

Eh quoi ! me suis-je dit, quand chacun travaille, quand
 Bailly retrouve dans le ciel l'histoire de la terre...

Pourquoi dans des écrits médités à l'écart
 Ne pas aussi tenter un honnête hasard,
 Par le zèle du vrai, sinon par les lumières,
 Recommander aussi nos travaux à nos frères,
 Honorer nos loisirs, justifier le choix
 Des amis qui toujours nous ont donné leurs voix,
 Et forcer, s'il se peut, dans l'âge qui doit naître,
 La curieuse étude à vouloir nous connaître ?

Doit-il donc à l'aspect de l'aigle ambitieux
 Qui pénètre la nue et la voûte des cieux,
 L'aiglon intimidé, dans un nid, sans courage,
 Doit-il ensevelir et sa force et son âge,
 Et n'oser, immobile en un obscur sommeil,
 S'aller perdre à jamais dans les feux du soleil ?

Il faut faire, et le plus tôt possible, un poème sur la superstition. Environ cent cinquante vers.

Notre siècle n'a pas tant à se glorifier... Il semble que tous les hommes soient destinés à être superstitieux... Chaque siècle l'est à sa manière... Détailler cela... Il y a maintenant en Europe un germe de fanatisme... Dans les glaces du Nord des cerveaux brûlants... Magnétisme... Martinisme... Swendenboerg... Cagliostro...

(Ici répétition des dix vers qui commencent l'épître.)

Mais j'entends celui-ci m'objecter : Mais Dieu ne peut-il pas ?... Dieu ne peut pas ce qui... Tu fais de plats systèmes... Tu crois peut-être que Dieu fera des miracles pour t'empêcher d'avoir été un sot...

.....
 Thaumaturge imbécile

 Sois absurde, ignorant, quadrupède à ton gré.

 et qui fait des miracles
 N'aura que mes mépris et mon inimitié ;
 Qui les croit et les aime excite ma pitié.

L'avide charlatan peut tout ce qu'il veut... Il suffit qu'il ait la vogue. Alors, sans esprit, sans idée... Si même il écorche le français, cela n'en vaut que mieux... Le capable auditeur qui se croit du génie voit du génie aussi dans...

Il trouve, il reconnaît mille sens au lieu d'un
 Dans cet amas de mots qui n'en forment aucun.

Et de ce noir chaos plus la nuit est grossière,
 Plus son œil trouble et louche y croit voir de lumière.

Je ne veux point sur eux, toutefois, invoquer les châti-
 ments...

Ne scutica dignum horribili sectere flagello.

Les persécuter, c'est les rendre intéressants même à
 ceux qui les méprisent.

Que le glaive des lois frappe le malfaiteur,
 C'est à nous de punir le prophète menteur.
 Voulant nous abuser, c'est nous seuls qu'il outrage.
 Arabe vagabond, s'il ose, à chaque page
 Enfler de contes vains ses orgueilleux récits
 Et frapper sur l'épaule à des rois ses amis ;
 S'il étale partout, dans sa plate éloquence
 Des temps, des lieux, des mœurs une absurde ignorance,
 Aussitôt contre lui l'équitable raison
 S'arme du ridicule et non de la prison.
 Mais si l'on vient. . . . avec scandale
 L'immoler aux abois d'une plume vénale,

Si l'on veut le perdre sans un crime prouvé

Et presque sur sa tête attirer le supplice,
 Les gens de bien alors sauront avec justice,
 Et séparant en lui sa vie et son malheur,
 Rire de ses travers, mais plaindre sa douleur.

Oh ! combien ces charlatans, seuls, à souper avec leurs
 confidents, doivent rire en se rappelant...

Un jeune homme ayant retenu quelque phrase de Voltaire se moque de tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain... puis il vous dit tranquillement ceci et cela... il croit tout cela moins ridicule que l'eau changée en vin... Une jolie femme... écoutant des expressions de métaphysique vous prouve... elle voit des esprits... elle vous en fera voir... soit, j'y consens pour moi. Tout ce qu'elle voudra me montrer, je le verrai avec plaisir. Quelque prestige que nous offrent une voix de vingt ans, de beaux yeux et des lèvres de rose. On écoute, et, bien loin de vouloir échapper, avec quelque plaisir on se laisse tromper. Mais qu'un épais sophiste, au front lourd et stupide enfle son style de grands mots et me dise... Je laisse autour de lui la foule à grands flots accourue, et la bouche béante, debout, le cou tendu, l'écouter, l'adorer, ouvrir un grand œil bête et croire l'admirer ; et je viens avec toi dans un vers plaisant te faire rire à ses dépens. Ami sage, garde donc ces vers et ne les montre point, de peur que l'Arabe ne m'envoie à sa place aux murs de Trébisonde et que Monsieur Mesmer, en bien mauvais français, ne prouve à ses... que mes vers sont mauvais.

Un jeune homme orgueilleux, et docte réputé,
Tout plein de quelque auteur au hasard feuilleté,
Étonne un cercle entier de sa haute sagesse ;
Il se joue avec grâce aux dépens de la messe ;
Il plaisante le pape et siffle avec dédain
Tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain.
Et puis d'un ton d'apôtre, empesé, fanatique,
Il prêche les vertus du baquet magnétique,
Et ces doigts qui de loin savent bien vous toucher
Et font signe à la mort de n'oser approcher.
Un tel conte à ses yeux est moins plat, moins indigne
Que ce vin frauduleux, étranger à la vigne,
Par qui sont de Cana les festins égayés,
Ou ces diables pourceaux dans le fleuve noyés.

C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire ;
 S'il croit même le vrai, c'est qu'il est né pour croire.
 Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,
 Mais que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.

 Et le pauvre hébété
 N'est incrédule enfin que par crédulité.

Oui, partout invoquant le sceptre ou la tiare,
 Partout de l'ignorance appui lâche et barbare,
 Partout, d'un fer obscur armant ses viles mains,
 Partout, au nom des dieux écrasant les humains,
 La stupidité règne, insolente, impunie,
 Tourmente les talents, opprime le génie,
 Punit la vérité du courageux affront
 Qui, sous le diadème, a fait rougir son front.

VI

PROJET D'ÉPÎTRE A MARIE-JOSEPH
CHÉNIER

A mon frère sur sa tragédie de Brutus et Cassius.

(Copie de ce projet d'Épître, faite sur l'autographe, par M^{me} Chénier, publiée par Becq de Fouquières dans les Œuvres en prose et par M. Dimoff dans les *Épîtres*.)

O mon frère, le beau présent que tu m'as fait en m'adressant cette tragédie que j'ai toujours aimée ! Que j'ai eu de plaisir à entendre parler, en vrai langage romain, ces hommes illustres ! Sans doute ce grand Brutus qui écrivit un livre sur la vertu qu'il avait si bien pratiquée, ne s'était pas exprimé autrement. Qu'il m'a été doux de voir sur le théâtre les âmes de ces grands hommes, de

ces nobles meurtriers, ces grands tyrannicides, ces assassins vertueux et libres, avec qui l'histoire m'a fait vivre et que les bavards d'aujourd'hui jugent si bêtement sans les connaître !

Hommes saints, hommes dieux, exemples des Romains;
Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,
Pensiez-vous que jamais pleins d'orgueil et de gloire,
Au milieu des respects d'un stupide auditoire,
[Dans un poudreux gymnase au mensonge immolé,
Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé],
Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,
Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage
Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux
De s'immoler pour elle était vain comme vous ?
Vous dévouer aux [feux] où le crime s'expie ;
Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie
Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers ?

O délicieuse étude que celle de ces anciennes histoires !
Elles entretiennent le Cœur dans une noble haine pour la tyrannie !

Ne crois pas toutefois voir le peuple sentir et applaudir cet ouvrage comme il le mérite. Ces vertus mâles, austères, ne sont point faites pour des peuples asservis qui ignorent tout ce qui les regarde, qui ne savent même comment on les gouverne, aux yeux de qui cet ardent amour de la liberté est une passion chimérique, une vertu de roman, qui ne cherche que l'amour, ou plutôt la galanterie au théâtre, aiment, idolâtrant

D'un cothurne indolent la rampante mollesse,

et semblent ne pardonner à Corneille, à Racine, à Voltaire. les sublimes chefs-d'œuvre qu'ils ont produits qu'en

faveur des scènes où ils ont été assez faibles pour daigner se prêter à ce mauvais goût. Mais remonte de plusieurs siècles ; imagine-toi que tu vois jouer ton ouvrage à Rome, sur le théâtre de Pompée, devant Chérea, Thræsea, Tacite, les Pline, et vois quels applaudissements et combien tous les gens de bien se réjouissent d'entendre les derniers des Romains, et pour comble de gloire, Caius, Domitius, Néron, ces monstres, te récompenser par leur honorable haine.

Poursuis, fais revivre la tragédie, ne l'amollis jamais ; qu'elle soit encore la leçon du genre humain ; et ajoute [sur] notre théâtre une quatrième palme aux trois qui font à notre nation tant d'honneur chez les étrangers et lui en feront tant [chez] la postérité.

VII

PROJET D'ÉPITRE AU CHEVALIER DE PANGE

De Pange, tu es parti pour la Suisse... Je m'ennuie de ne plus te voir et j'attends avec impatience le moment où nous nous retrouverons chez toi en Champagne. L'ami près de son ami est content et ne songe à rien. Mais quand son ami est parti, il le regrette. Il en parle à ses Muses consolatrices et il écrit en vers à son ami... Eh bien ! que t'apporterai-je ? Tu sais combien mes muses sont vagabondes... Elles ne peuvent achever promptement un seul projet ; elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à ce poème-ci, une épaule à celui-là. Ils boitent tous et ils seront sur pied tous ensemble. Elles les couvent tous à la fois : ils sortiront de la coque à la fois, ils s'envoleront à la fois... Souvent tu me crois occupé à faire des découvertes en Amérique, et tu me vois arriver une flûte pastorale sur les lèvres ; tu attends un morceau d'Hermès et c'est quelque folle Elégie... c'est ainsi que je suis maîtrisé par mon imagination. Elle est capricieuse et je cède à ses caprices. Je vais me promener dans le

dessein de m'occuper d'un objet. A peine ai-je fait dix pas, mon esprit est frappé d'un objet nouveau. Soudain il s'élançe, il monte à cheval sur ce bâton et il va, il va... et là souvent il en rencontre un autre. Il remonte encore sur ce nouveau bâton et il court à droite, à gauche... et l'argile que j'avais amollie et humectée pour en faire un pot à l'eau, sous mon doigt capricieux devient une tasse ou une théière... Irai-je me contraindre et d'un plaisir me faire un travail pénible ? Non. D'autant que mon esprit n'abandonne jamais ses premiers projets et que par un plus grand circuit il y revient toujours : comme un cheval, que l'on fait passer dans l'eau, en arrivant au bord, recule, se cabre, se lève, caracole, s'enfuit ; le maître lui laisse faire ses grands détours, puis le ramène pas à pas et il passe... De quelque manière que je m'occupe, en ai-je moins eu le plaisir d'aller poétisant au bord de l'eau sous les bois de Montigny, etc... Dieu veuille que, publiés, ils amusent autant le lecteur, mais toujours ils m'auront bien amusé moi-même en les faisant : et c'est beaucoup. Mais ensuite, quand le moment de l'enthousiasme est passé, quand on relit de sang-froid... quel dégoût !... C'est alors que les amis... Ainsi, quelque chose que je t'envoie, reçois-le, reconnais-y celui qui t'aime, le fils de la nature

Qui ne sait point rougir d'aucune des faiblesses
Que lui dicte sa mère, et qui n'ont jamais nui
Au bonheur des humains, à ses amis, à lui.

POÈMES

L'INVENTION

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le Dieu des arts fut roi du peuple-roi !
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
Y doivent élever des colonnes nouvelles.
L'esclave imitateur naît et s'évanouit ;
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,
De toute servitude ennemis indomptés ;
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,
Osons ; de votre gloire éclatante et durable
Essayons d'épuiser la source inépuisable.
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,

Blessar la vérité, le bon sens, la raison ;
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en un colosse énorme ;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;
Ce n'est pas sur le front d'une Nymphé brillante
Hérissier d'un lion la crinière sanglante :
Délires insensés ! fantômes monstrueux !
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
Ces transports dérégles, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
Les rappelle ; et partout, en d'heureux intervalles,
Sépare et met en paix les semences rivales.
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun put sentir comme lui ;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la nature mère
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites ;
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles;
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
Des grands infortunés les illustres douleurs ;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
Saura guider sa Muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée !
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée !
Mais, qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,

Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux.
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour Nord et pour étoiles,
Les cotoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
Respirent dans les vers des antiques auteurs.
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes,
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouillé de Téthys,
Les nuages épais, sur elle appesantis.

De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre,
 Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,
 Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
 Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;
 Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
 Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue ;
 Aux changements prédits, immuables, fixés,
 Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés,
 Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;
 L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes ;
 Une Cybèle neuve et cent mondes divers
 Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers ;
 Quel amas de tableaux, de sublimes images,
 Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
 Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
 Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
 Si chers à la fortune et plus chers au génie,
 Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
 Pensez-vous, si Virgile ou l'Aveugle divin
 Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
 N'égaleât de saisir ces fécondes richesses,
 De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
 Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
 Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
 Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
 Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
 Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
 Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
 D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
 Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
 Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
 Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?
 Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme

Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien ! l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
Vo ageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
Là tonne Démosthène ; ici, de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
Deux flottés parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux des conquérants du monde.
O terre de Pélopes ! avec le monde entier
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des Dieux* ;
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
Que leurs fables, leurs Dieux, ces mensonges futiles,

Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser que tout cet univers
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même,
Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées :
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite ;
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés.
Elle porte, a travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissements partout accompagnée,

Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose,
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles ;
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles !
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir ;
Elle seule connaît ces extases choisies,
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
Des terrestres esprits l'œil énois et vulgaire.
Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
Elle sait revêtir ces fantômes errants :
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers ;
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.

De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même,
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême ;
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux ;
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant
Aux antres de Paros le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux,
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
Jaillissent, éclatants, des Dieux pour nos autels :
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée ;
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde ?

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple ;
Faire, en s'éloignant d'eux, avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur Fable et leurs Dieux, et ses lois leurs oracles ;
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des Dieux fasse parler Newton !
Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;
Il a tous les talents qui font les grands succès ;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux

Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
 Est-ce à Rousseau, Buffon qu'il résiste infidèle ?
 Est-ce pour Montesquieu, qu'impuisant et rebelle,
 Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
 Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?
 Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;
 La langue se refuse à ses demi-pensées,
 De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées ;
 Il se dépîte alors, et, restant en chemin,
 Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
 Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;
 Un langage imprévu, dans son âme produit,
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;
 Les images, les mots que le génie inspire,
 Où l'univers entier vit, se meut et respire,
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.
 D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble ;
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
 Traverse en vain les bois et la longue campagne,
 Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ;
 Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
 Le front échevelé, les yeux étincelants,
 S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
 S'il pourra de sa tête apaiser les orages
 Et secouer le Dieu qui fatigue son sein.

De sa bouche, à grands flots ce Dieu dont il est plein
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne ;
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
L'expression de flamme aux magiques tableaux
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
Les nombres tour à tour turbulents ou faciles ;
Tout porte au fond du cœur le tumulte ou la paix ;
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
Du front de Jupiter s'élançe tout armée,
Secouant, et le glaive, et le casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.

Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
Cire molle, à tout peindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains,
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté :
On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement ;
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire ; et la Seine à la fois

De grâce et de fierté sut composer sa voix.
 Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
 Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
 Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux Dieux ;
 Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
 Et notre langue même, à tout esprit vulgaire
 De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
 Avertit dès l'abord que s'il y veut monter,
 Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter ;
 Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
 S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

HERMÈS

Plan

PREMIER CHANT A.

Système de la terre et non du monde. Les saisons. Naissance des animaux. L'âme. Les animaux se partagent la terre. L'un de çà, l'autre de là. L'homme seul peut vivre partout. Mais n'anticipons point. Prenons-le au commencement, et tous ses miracles vont nous passer en revue.

DEUXIÈME CHANT B.

L'homme depuis le commencement de son état de sauvage jusqu'à la naissance des sociétés.

TROISIÈME CHANT Γ.

Les Sociétés. Politique, morale. Invention des sciences...
 Système du monde.

I

Dans nos vastes cités, par le sort partagés,
Sous deux injustes lois les hommes sont rangés :
Les uns, princes et grands, d'une avide opulence
Étalent sans pudeur la barbare insolence ;
Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
Admirer ces palais aux colonnes hautaines
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence et bienfaisante et pure,
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
Où la Divinité me révèle ses traits,
Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre ;
Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris ;
D'un feu religieux le saint poète épris
Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.
Mer bruyante, la voix du poète sublime
Lutte contre les vents, et tes flots agités
Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.

Là, je vais dans mon sein méditant à loisir
Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;
Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants,
Je poursuis la comète aux crins étincelants,
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances ;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux ;
Dans l'éternel concert je me place avec eux :
En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
Les éléments divers, leur haine, leur amour ;
Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
Bientôt redescendu sur notre fange humide,
L'y rapporte des vers de nature enflammés,
Aux purs rayons des Dieux dans ma course allumés.
Écoutez donc ces chants d'Hermès dépositaires,
Dù l'homme antique, errant dans ses routes premières,
Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.
Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée ;
J'irai dans cette riche et sauvage contrée
Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.
Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.

II

.
Avant que des États la base fût constante,
Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
Des sciences, des arts monter quelques degrés,
Du temps et du besoin l'inévitable empire
Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.
Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
La terre et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés, garants sûrs et muets,
Furent le livre auguste et les lettres sacrées
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux, peints en scènes vivantes,

De la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstre religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble ;
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaisait la nuit.
Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
Et la main qui l'entend des lèvres répété
Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.

C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livré, en dépôt sacré pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées,
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieilliss assemble le conseil.

III

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles ;
Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie ;
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.

Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim !
Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait : les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure ;
N'importe ; il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple ;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.
De ce faite serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,
En vain le seul présent les frappe et les entraîne,
En vain leur raison faible et leur vue incertaine
Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;
Il appelle les Dieux à son conseil suprême.
Ses décrets, confiés à la voix des Dieux même,
Entraînent sans convaincre ; et le monde ébloui
Pense adorer les Dieux en n'adorant que lui.
Il fait honneur aux Dieux de son divin ouvrage.
C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;
C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
Une Nymphé l'appelle et lui trace des lois,
Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
A son oreille vient lui dicter des oracles.
Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair ;
Tout. Il prend à témoin le monde et la nature ;
Mensonge grand et saint ! glorieuse imposture,
Quand au peuple trompé ce piège généreux
Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

IV

Descends, œil éternel, tout clarté, tout lumière !
Viens luire dans son âme, éclairer sa paupière,
Pénétrer avec lui dans le cœur des humains ;

De ce grand labyrinthe ouvre-lui les chemins.
Qu'il aille interroger ses plus sombres retraites,
Voir de tous leurs pensers les racines secrètes.
Fais, de leurs passions, à ses doctes efforts,
Tenter, étudier, compter tous les ressorts.
Qu'un charme, en ses discours, flatte, entraîne, ravissé.
Fais régner sur les cœurs sa voix législatrice,
Pour qu'il les puisse instruire à vivre plus heureux :
Les unir de liens qui semblent nés pour eux ;
Étayer leur faiblesse et diriger leur force ;
De l'honnête et du beau leur présenter l'amorce.
Car si pour magistrats les lois ont des bourreaux,
Si leur siège sanglant est sur des échafauds,
La crainte sur les cœurs n'a qu'un pouvoir fragile.
Et qu'espérer de grand chez un peuple servile,
Lâche, à se mépriser en naissant façonné,
Avili par ses lois dès l'instant qu'il est né ?
Par ses lois ! Le poison, que son trépas va suivre,
Infecte l'aliment qui dût le faire vivre.
Toujours un grand supplice en amène un plus grand.
Plus la loi fait d'efforts, plus son pouvoir mourant
S'éteint. L'empire fuit dès que Thémis farouche
N'a que flammes, gibets, tortures à la bouche.
Elle lutte, on résiste. Et ce fatal combat
Use l'âme du peuple et les nœuds de l'État.
Sous une loi de sang un peuple est sanguinaire.
Quand d'un crime léger la mort est le salaire,
Tout grand forfait est sûr. Débile à se venger,
La loi ne prévient plus même un crime léger.
La balance est en nous. Le pouvoir d'un caprice
N'a point fondé les droits, la raison, la justice :
Ils sont nés avec l'homme et ses premiers liens.
Tel crime nuit aux mœurs, aux droits des citoyens,

Trouble la paix publique, outrage la nature ;
A ce modèle inné que la loi les mesure :
Que le coupable ingrat soit exclu de jouir
Des mêmes biens communs qu'il osait envahir ;
Qu'à tous les yeux, aux siens, par une loi certaine,
La nature du crime en indique la peine.
Clairvoyantes alors, les lois dans le danger
N'apportent point au mal un remède étranger.
La peine, du forfait compagne involontaire,
N'est qu'un juste équilibre, un talion sévère
Que n'épouvante point le scélérat puissant,
Que n'ensanglante point la mort de l'innocent.

La loi, dans les esprits, se glisse, s'insinue,
Les fait penser comme elle et fascine la vue.
Ce qu'elle dit supplice est supplice tout prêt ;
Ce qu'elle nomme un prix est un prix en effet.
Je veux qu'aux citoyens, la justice vengée,
L'honneur d'avoir bien fait, la patrie obligée,
Les regards du sénat, des enfants, des aïeux,
Soient un triomphe cher qui les élève aux cieux.
Je veux que leur bourreau soit la honte ennemie ;
Leurs peines, le mépris ; le blâme, l'infamie ;
Que l'arbre, le rocher, le ciel, les éléments,
Appelés à témoin de la foi des serments,
Soient les juges secrets qui, dans l'âme parjure,
Portent d'un long tourment l'implacable morsure.
Mais cet état surtout porte empreint sur le front
Du père de ses lois l'esprit vaste et profond,
Où par intérêt même on devient magnanime ;
Où la misère marche à la suite du crime ;
Où par la faim, la soif, le vice est combattu ;
Où l'on ne vit heureux qu'à force de vertu.

V

O mon Hermès, ô toi que j'ai travaillé pendant plusieurs années avec tant de plaisir... mon compagnon sur terre et sur mer, aujourd'hui quel sera ton destin ? Une mère longtemps déguisant ses alarmes veut elle-même armer son fils...

Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.

Seul chez moi, jadis enfant, tu pouvais donner un libre cours à ta langue libre et naïve. Mais

Le mensonge est puissant ;
Il règne ; dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité pure il déteste l'approche.
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche,

Que ses traits, sa candeur...

Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.
Mais la vérité seule est constante, éternelle.

Le mensonge change et les hommes roulent de mensonge en mensonge... Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faite et que plusieurs siècles se seront écroulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles... alors peut-être... on verra si... ; et si en écrivant j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité.

[PARTIE DE CE CANEVAS EXÉCUTÉE]

O mon fils, mon Hermès, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;
Confident de ma joie et remède à mes peines ;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
Une mère longtemps se cache ses alarmes :
Elle-même à son fils veut attacher ses armes ;
Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais, sans péril, disciple curieux,
Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui ! Le mensonge est puissant ;
Il règne. Dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche.
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.
Mais la vérité seule est une, est éternelle.
Le mensonge varie ; et l'homme, trop fidèle,
Change avec lui. Pour lui les humains sont constants,
Et roulent de mensonge en mensonge flottants.

.
.

Perdu, n'existant plus qu'en un docte cerveau,
 Le français ne sera dans ce monde nouveau
 Qu'une écriture antique et non plus un langage.
 O, si tu vis encore, alors peut-être un sage
 Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
 Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
 Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes.
 Il verra si, du moins, tes feuilles innocentes
 Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris,
 Qui vont sur toi sans doute éclater dans Paris.

NOTES ET VERS ÉPARS

Premier Chant

Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang.

La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose naît, meurt, se dissout. Cette particule de terre a été du fumier ; elle devient un trône et qui plus est un roi. Le monde est une branloire perpétuelle, dit Montaigne (à cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions et des conquêtes, d'ici, de là...) Les hommes ne font attention à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes. Il est pourtant toujours... L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui. Affecté d'une telle manière, il appelle un accident un bien. Affecté de telle autre manière, il l'appellera un mal. La chose est pourtant la même et rien n'a changé que lui.

Cette chose a dans soi ses ressorts. Les autres choses la frappent au dehors. Ces qualités unies la font être, et,

pour la bien connaître, il faut les connaître ensemble et voir ce qu'elle est et quel rang elle a dans l'univers.

Chaque effet d'une cause

D'un autre effet lui-même est la cause puissante.

Rien n'est fait pour soi seul...

... Toi, arbre ou fleuve, réponds, pourquoi fais-tu ceci et cela ? — Je le fais pour... Et toi telle autre chose, pourquoi ? — Je le fais pour... Cette qualité que je prodigue, je la tiens de telle chose, je la dispense à telle autre qui la communiquera à telle autre, etc.

Et si le bien existe il doit seul exister.

Ces atomes de vie, ces semences premières sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. Ils passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal, ils en sont la sève, la force, les sucs nourriciers. Ce végétal est mangé par quelque animal, alors ils se transforment en sang et en cette substance qui produira un autre animal et qui fait vivre les espèces, ou dans un chène ce qu'il y a de plus subtil se rassemble dans le gland.

Ainsi, jeune et tendre nourrisson, ta mère même en prenant sa nourriture, ne mange que pour toi, ne consulte que toi,

Et des sucs d'une table innocente et choisie,
Amasse dans son sein les dépôts de ta vie.

Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres

corps organisés (car les *organes vivants secrets* meuvent les végétaux, minéraux et tout) héritèrent de la quantité d'atomes de vie qui avaient entré dans la composition de celles qui s'étaient détruites et se formèrent de leurs débris.

Ovide, livre XV : *Et vetus inventa est in montibus anchora summis.*

La ville d'Ancyre fut fondée sur une montagne où l'on trouva une ancre, ἄγκυρα.

Peindre les différents déluges qui détruisirent tout... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... L'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvant au sommet des montagnes... Autels posés au bord de la mer qui sont aujourd'hui bien élevés au-dessus d'elle... Les membres et corps des animaux et des hommes errants au gre des eaux... et leurs os existants encore en amas immenses sur les côtes des continents et des îles de la Méditerranée, etc...

Ces mers, allant remplir des vallées où paissaient les troupeaux, et baigner des côtes nouvelles, y allument des volcans et les éteignent aux lieux d'où elles se retirent.

Ce chaos, ces montagnes hérissées, ces torrents, ces énormes rochers épars, on croit voir là éparpillé le reste des matériaux avec lequel on a fait le monde :

C'est là qu'admis au fond d'un antique mystère,
L'œil pense avec effroi voir la nature mère,
Dans les convulsions d'un douloureux tourment,
S'agiter sous l'effort d'un long enfantement.

Les montagnes enceintes de bitume.

Telle et telle cause agite la mer, secoue la terre, ouvre le cratère des volcans.

Les montagnes qui ne sont rien sur le globe... puis les arbres, les animaux, l'homme (description des Centaures).

Il faut finir le chant premier par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant ; et les saisons ; et au printemps la terre *prægnans* et dans les chaleurs de l'été toutes les espèces animales et végétales se livrant aux jeux de l'amour et transmettant à leur postérité les semences de vie confiées à leurs entrailles.

Toutes les espèces à qui la nature ou les plaisirs (*per Veneris res*) ont ouvert les portes de la vie.

Traduire quelque part le *magnum crescendi immissis certamen habenis*.

Au printemps

Que la terre est nubile et brûle d'être mère.

Tum Pater omnipotens... et les vents et la mer (tous les phénomènes physiques qui arrivent à cette époque) se réjouissent et prennent part à *cet auguste hyménée du ciel et de la terre* :

De sa puissante épouse emplit les vastes flancs.

Deuxième Chant

Ridés, le front blanchi, dans notre tête antique
S'éteindra cette flamme ardente et poétique,
Qui, féconde et rapide en un jeune cerveau,
Y peint de l'univers un mobile tableau ;
Et par qui tout à coup le poète indomptable
Sort, quitte ses amis, et les jeux, et la table,
S'enferme, et, sous le Dieu qui le vient opprimer,
Seul, chez lui, s'interroge, et s'écoute penser.

(Dans la préface du deuxième chant.)

Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant. Dans l'état de société il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids. Mais quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers. Montrer que rien n'est fait pour soi seul ; que tout, soit activement, soit passivement, dépend d'une fin commune. Que les métaux nés dans cette terre et non pas dans une autre... Enfin que toutes les choses... que l'état de chaque chose n'est que le résultat de ses qualités intérieures et de ses rapports avec les autres choses.

Après avoir fait connaître les armes défensives et offensives extérieurement de tous les animaux, l'homme seul nu... O homme ! est-ce toi qui disséqueras la lumière... Son arme offensive et intérieure, c'est son génie... Les animaux ont un point où ils restent... L'homme seul est perfectible...

A l'article des sens, en expliquant leur mécanisme et leur connexion mutuelle et les services qu'ils se rendent entre eux, surtout le tact et la vue, qui se redressent et se rectifient l'un l'autre à l'aide de raisonnements fondés sur la mémoire...

Les yeux
 auraient-ils oublié
 Les délices des pleurs donnés à la pitié ?

A la fin du morceau des sens... si quelques individus, quelques générations, quelques peuples donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche pas que l'âme et le jugement du genre humain entier ne soit porté à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc, quoique

courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus. Cela fournit un autre emblème.

Trahitur pars longa catenæ
Perse.

. et traîne
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne.

La différence des hommes sous les divers climats, comparée à celle des plantes, et les raisons physiques, doivent être placées au second chant après le morceau des sens.

Après les sens... Les passions... combinées et équilibrées avec la raison et la conscience. C'est alors que l'homme qui s'est un peu avili soit par une passion... soit par une autre... est guéri par une autre, soit l'amour de la vertu, soit l'amour de la gloire... Il répare et étaie de belles actions sa renommée ainsi chancelante, *fama vacillans*... mais souvent il lui reste des traces de ses anciens goûts :

Trahitur pars longa catenæ.

Il est tourmenté par une passion ; une autre passion vient la combattre et lui mettre *un frein qu'elle a beau mordre et blanchir d'écume.*

Il s'arrache à ses goûts, à ses plaisirs... Il veut vivre, c'est-à-dire être utile à ses frères et laisser un nom. C'est là vivre, en effet, et celui qui...

Est mort toute sa vie et n'a jamais vécu.

Noter plus haut que plus on est né un personnage, plus on a des passions ardentes et plus on peut avoir eu une jeunesse fougueuse et des égarements terribles.

Les mêmes passions générales forment la constitution générale des hommes, mais ces passions modifiées par la constitution particulière des individus, et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse, produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille et la vipère ; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur... L'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre
 Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,
 Chacune autour de nous s'ouvre ; et, de toute part,
 Nous y pouvons au loin plonger un long regard.

Quelquefois l'instinct naturel des hommes est étouffé par des circonstances étrangères ; mais il reparaît bientôt. Comme le Nil, le Rhône, je ne sais quel fleuve d'Espagne, etc... s'ensevelissent sous terre pendant quelque temps.

Horace (vers 163) :

Cereus in vitium flecti.

Cire flexible et molle à se plier au vice.

Tous les hommes ont le même fonds de goûts, de passions, de sentiments, qui se façonnent différemment dans chacun. Ils sont donc tous assez semblables pour être la même race, assez divers pour n'être pas le même individu. Il en est de même des visages.

Le législateur sait que les passions sont bonnes en elles-mêmes, qu'elles ne nuisent que mal dirigées, mais que, poussées comme il convient, elles concourent au même but. Il a bon usage même des faiblesses humaines.

Pour fruit de leurs travaux, il présente à leurs yeux
 La gloire, des humains idole impérieux :
 Après l'art d'être sage, elle est leur bien suprême,
 Le seul prix des vertus après les vertus même,
 Et dans un cœur méchant, mais d'orgueil combattu,
 Peut même quelquefois tenir lieu de vertu.

Les hommes réunis en société commencèrent à avoir
 des lois simples... Pour les mariages entre autres ; car
 auparavant l'homme...

Et quand sa faim vorace, au pied d'un chêne antique,
 Avait su du vil gland tombé de ses rameaux
 Disputer la pâture aux plus vils animaux,
 Un besoin plus terrible, une faim plus brûlante,
 Livrait à ses efforts une esclave tremblante
 Qui, bientôt de ses bras chassée avec horreur,
 Allait d'un nouveau maître assouvir la fureur.
 Mais sitôt que Cérès par des lois salutaires
 Des humains réunis fit un peuple de frères,
 Alors
 Une foi mutuelle unit les hyménées.

Comparer les premiers hommes civilisés, qui vont
 civiliser leurs frères sauvages, aux éléphants privés qu'on
 envoie apprivoiser les farouches, et par quels moyens ces
 derniers.

Les pagodes souterraines, sur lesquelles il faut voir
 M. Sonnerat, sont les habitacles des Septentrionaux qui
 arrivaient dans le Midi et fuyaient sous terre les terreurs
 du soleil.

Sons, accents, organes naturels... les mots... rapides
 Protées, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments.

Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs.

Les grammairiens, hommes dont les travaux sont très utiles lorsqu'ils se bornent à expliquer les lois du langage et qu'ils n'ont pas la prétention de les fixer.

La langue française a peur de la poésie, et la poésie a peur de la langue anglaise.

Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une tempête, une éruption de volcan, Sod(ome), Gom(orrhé) étaient des prodiges regardés comme une vengeance céleste... et les vices de ces anarchies primitives étaient un préjugé assez raisonnable en faveur de cette opinion qui peut, d'ailleurs, être alléguée en preuve de la conscience.

En poursuivant dans toutes les actions humaines les causes que j'ai assignées à ces actions, souvent je perds le fil ; mais je le retrouve.

Ainsi, dans les sentiers d'une forêt naissante,
 A grands cris élancée, une meute pressante,
 Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,
 D'un agile chevreuil suit les pas odorants.
 L'animal, pour tromper leur course suspendue,
 Bondit, s'écarte, fuit ; et la trace est perdue.
 Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts,
 Leur narine inquiète interroge les airs,
 Par qui bientôt frappés de sa trace nouvelle
 Ils volent à grands cris sur sa route fidèle.

A l'article Religion.

La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages. (Expliquer cela comme

Lucrèce au liv. III.) C'est ainsi que l'on fit tels et tels dogmes, tels et tels Dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré... C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poète Lucile conservée par Lactance, *Divinæ institutiones*, lib. I :

*Ut pueri infantes credunt signa omnia athena
Vivere et esse homines : sic istic omnia ficta
Vera putant, etc.*

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès à lui-même, ajoute, avec beaucoup de sens, que les enfants sont plus excusables que les hommes faits :

Illi enim simulacra homines putant esse, hi Deos.

L'homme juge toujours des choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête... Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans... Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour... Il crie : Tout est vanité! — Oui, tout est vain sans doute... et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie venue malgré toi, lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou religieux a souvent été produit par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du zéphire.

Une des causes des erreurs primitives, c'est que l'on prend pour principe ce qui ne l'est pas.

Ne pas oublier de parler de la magie et des sorciers qui ont été mis à mort comme tels et de leur aveu.

Après une courte mais brûlante description des cruautés superstitieuses, s'écrier avec une impitoyable ironie : Bien, bien, mes amis, égorgez vos frères parce qu'ils ne pensent pas comme vous, que... un torrent de bêtises.

Origine des sottises religieuses... L'homme, égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jetant dans toutes les superstitions. Le feu, les démons. Cornes, griffes, queue... Ainsi, le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère ; de là souvent un peuple qui aime à rire ne voit que diables et qu'enfer.

Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que l'on a partout appelé les jugements de Dieu. Les fers rouges, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes dans tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou telle autre cause ! Cette manie de croire que les Dieux avaient l'œil sur toutes leurs petites disputes, et qu'aux plus frivoles occasions un miracle viendrait violer les lois de la nature.

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis.

Les premiers hommes sacrifiaient de l'herbe. — V. Grævius sur Hésiode, p. 40. Et là même un morceau du livre de Porphyre : de l'abstinence de la chair des animaux.

(Imité de Lucrèce.)

La vie humaine, errante, et vile, et méprisée,
Sous la religion gémissait écrasée.

.
 De son horrible aspect menaçait les humains.
 Un Grec fut le premier dont l'audace affermie
 Leva des yeux mortels sur l'idole ennemie.
 Rien ne put l'étonner. Et ces Dieux tout-puissants,
 Cet Olympe, ses feux et ses bruits menaçants
 Irritaient son courage à rompre la barrière
 Où, sous d'épais remparts obscure et prisonnière,
 La nature en silence étouffait sa clarté.
 Ivre d'un feu vainqueur, son génie indompté,
 Loin des murs enflammés qui renferment le monde,
 Perça tous les sentiers de cette nuit profonde,
 Et de l'immensité parcourut les déserts ;
 Il nous dit quelles lois gouvernent l'univers,
 Ce qui vit, ce qui meurt, et ce qui ne peut être.
 La religion tombe et nous sommes sans maître ;
 Sous nos pieds à son tour elle expire ; et les cieux
 Ne feront plus courber nos fronts victorieux.

Il croit (aveugle erreur !) que de l'ingratitude
 Un peuple tout entier peut se faire une étude,
 L'établir pour son culte, et de Dieux bienfaisants
 Blasphémer de concert les augustes présents.

Εν τῷ περὶ δεισιδαιμονίας... Mais quoi ! tant de grands
 hommes ont cru tout cela ?... — Avez-vous plus d'esprit,
 de sens, de savoir ?... — Non ; mais voici une source
 d'erreur bien ordinaire... Beaucoup d'hommes, invinciblement
 attachés aux préjugés de leur enfance, mettent
 leur gloire, leur piété à prouver aux autres un système
 avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : Ce sys-
 tème, je ne veux point l'examiner pour moi... Il est vrai,
 il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que
 je le démontre... Alors... plus ils ont d'esprit, de pénétra-
 tion, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion.

à inventer, à unir, à colorer des sophismes, à tordre et à défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... et pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi d'autre méthode.

Superstition... *de lucis*. (Voy. Pline.)

Les oracles des Dieux, le destin, l'avenir,
Vont habiter l'Épire et ses chênes prophètes.

L'Imaüs et l'Atlas, le Caucase aux cent têtes.

(Ce vers, qui rime avec l'autre, peut le suivre en commençant une autre phrase, ou être mis ailleurs comme je l'ai indiqué.)

Parmi les phénomènes naturels dont ils avaient peur et les moyens ridicules qu'ils imaginèrent pour s'en délivrer, ne pas oublier le bruit qu'on faisait pour secourir la lune, dans ses éclipses.

Troisième chant

Il faut que le sage magicien qui sera un des héros de ce bizarre poème ait passé par plusieurs métempsychoses, propres à montrer allégoriquement l'histoire de l'espèce humaine, et qu'il la raconte comme Pythagore dans Ovide et Ennius, et Empédocle (V. Hier. Colonne sur Ennius, au commencement).

Les écrits des sages, des législateurs, guident leurs descendants dans l'étude du cœur humain. Comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs qui leur indiqueront la route. Là est un courant dangereux, là un banc de sable, et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre.

Quand les mœurs ont pris un mauvais cours, moyen de les changer imperceptiblement... Cela demande des efforts, mais ensuite cela va tout seul comme un fleuve que l'on fait changer de lit.

Il faudrait, quand les temps et les circonstances ont changé, changer quelque chose de la loi. C'est en suivre l'esprit. Comme les fleuves font des circuits quand ils rencontrent des angles.

Gardez que dans votre république il ne puisse s'élever des citoyens plus grands que les autres. Gouffres usurpateurs qui dépeuplent, affament, engloutissent un État... Comme dans des forêts plantées de diverses sortes d'arbres, les chênes sucent la substance des arbrisseaux, les affament, les engloutissent, et sur leur ruine élèvent jusqu'au ciel d'ambitieux rameaux usurpateurs.

Il n'y a qu'un peuple vertueux qui puisse être et rester libre. Pour goûter la liberté, il ne faut pas aimer le repos et la mollesse. L'esclavage est plus paisible que la liberté.

Il serait même dangereux de donner des lois à un peuple qui ne serait pas mûr. On nourrit l'enfant avec du lait d'abord, et le lourd boucher ne charge point son bras. Après le morceau sur les législateurs, il faut observer qu'il est impossible d'avoir une bonne constitution sitôt qu'on est réuni en société ; qu'il serait nuisible qu'un grand législateur naquît alors ; que cela est même impossible, attendu qu'il ne naît point d'hommes d'un génie sublime et éclairé parmi des hommes absolument aveugles. Il y a un rapport... Il faut que tout un peuple se perfectionne et s'éclaire pour produire un individu plus parfait et plus éclairé.

Le fisc insatiable engloutit les fortunes ;

Les lois : : :

Leurs décrets sont la toile où l'avidé Arachné

Arrête un faible insecte au passage enchaîné.

Un insecte plus fort, bravant son stratagème,
Vole, brise sa trame, et l'emporte elle-même.

Tels des insectes vils, la nuit, sortent sans nombre
Des retraites du bois d'un lit muet et sombre.
Et sur l'homme endormi, sur ses bras, sur son flanc,
Rampent, courent en foule, et lui sucent le sang.

Imprudent et malheureux l'État où il se fait différentes associations, différents corps dont les membres, en y entrant, prennent un esprit et des intérêts différents de l'esprit et de l'intérêt général. Heureux le pays où il n'y a d'autre association que l'État, d'autre corps que la patrie, d'autre intérêt que le bien commun ; où toutes les institutions rapprochent les hommes, sans qu'aucune les divise ; où chaque citoyen, à la fois sujet et souverain, portant tour à tour la balance des lois, l'encensoir et l'épée, ne transmet à ses enfants que l'exemple d'être citoyen.

... Comme celui qui va s'endormir... il a déjà la tête sur son oreiller, il va s'endormir ; une foule de pensers voltigent dans son cerveau. Tout à coup il se réveille, il veut les rattraper ; mais ils ont disparu sans laisser aucune trace. Il les cherche, les cherche, les poursuit ; mais il ne peut les atteindre ; et il s'endort, et elles sont perdues pour jamais.

Soyons lents à décider qu'une chose est impossible. Je me suis souvent occupé d'une rêverie... Si, lorsque les humains, mêlés avec les animaux et entièrement leurs égaux, rampaient et ne s'élevaient pas au-dessus de l'instinct le plus brute, si, dis-je, alors un ange, un esprit immortel était venu faire connaître à l'un d'eux que la terre où il était n'était pas une table, mais un globe qui faisait telle ou telle révolution, et, enfin, lui apprendre toutes les vérités physiques dont la nature a depuis accordé la découverte aux travaux des plus beaux génies...

Puis, s'il eût ajouté : « Tu vois tous ces secrets
 Que toi-même étais né pour ne savoir jamais ;
 Un jour tout ce qu'ici ma voix vient de te dire,
 D'eux-mêmes, sans qu'un dieu soit venu les instruire,
 Tes pareils le sauront. Tes pareils les humains
 Trouveront jusque-là d'infailibles chemins.
 Ces astres que tu vois épars dans l'étendue,
 Ces immenses soleils si petits à ta vue,
 Ils sauront leur grandeur, leurs immuables lois,
 Mesurer leur distance, et leur cours, et leur poids ;
 Ils traceront leur forme, ils en feront l'histoire ; »
 Jamais, je vous le jure, il ne l'eût voulu croire.

Oh ! puisse-t-elle donc venir cette paix, etc...

C'est un abus énorme, c'est le comble de la misère lorsque la discussion des procès n'est pas simple, lorsque les principes ne sont pas faciles et uniformes, lorsqu'il faut savoir une infinité de choses pour défendre ses biens et son repos et sa vie, lorsqu'on est interrogé en cachette, lorsqu'un petit nombre de voix qui souvent peuvent être celles de gens ivres ou qui ont mal entendu, suffit pour vous perdre... et pas de témoins ; et qu'on profite des inadvertances de l'accusé. Il semble qu'alors lois impitoyables mettent leur intérêt à trouver des coupables. Il semble que les lois et les magistrats sont établis pour tendre des pièges comme le tigre.

Les lois
 Leurs décrets sont la toile où l'avidé Arachné
 Arrête un faible insecte au passage enchaîné.
 Un insecte plus fort bravant son stratagème
 Vole, brise sa trame et l'emporte elle-même.

On peut comparer les sages instruits et savants, qui éclairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des comètes.

L'homme après l'invention de la navigation et du commerce :

La terre est son domaine et, possesseur ardent,
 Il court, juge, voit tout comme le fils prudent
 Qui va de ses aïeux visiter l'héritage,
 Et parcourt tous les biens laissés pour son partage.

Parler enfin prophétiquement de la découverte du nouveau monde. O destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui... ; mais non ; destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il n'arrive jamais ce jour qui... qui... etc.

En parlant du passage de Gama aux Indes.

En vain
 Des derniers Africains le cap noir de tempêtes.

On erre longtemps, on est curieux, on lit des fables, on en est content, on s'en dégoûte, on cherche la vérité, on la trouve enfin.

. . . ■ . ■ . ■ La science
 Porte. son austère compas ;
 La balance à la main, le doute suit ses pas ;
 L'expérience alors, de siècles entourée,
 S'avance lentement ■ ■ ■ ■ ■

Cherche, examine, pose une loi première, évidente à tous les hommes, et on tient un anneau de la chaîne.

Le génie invente un système... et cherche à le poser sur
des fondements solides...

Et l'étude aux yeux creux, au front chargé de rides,
Y promène longtemps son austère compas.

La science veut, non contente d'admirer et la forme
et l'ouvrage,

Connaître la matière et voir agir la main.

Et si le bien existe il doit seul exister

Et la blanche brebis de laine appesantie.

Quand plusieurs observations astronomiques eurent
été faites et confirmées par les sages qui étaient toujours
les prêtres des dieux, dans l'Orient, on en fit des représen-
tations dans les temples. C'est-à-dire que dans des danses
sacrées on imita la direction, la figure et les diverses
évolutions de cette danse céleste... Depuis il y a eu de
même les chœurs des tragédies grecques et la danse des
derviches.

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
Ne gardent point eux-même une immobile place.
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invincible poids
Les courbe sous le joug d'irrésistibles lois,
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.

.

L'océan éternel où bouillonne la vie.

Que l'agriculture est la seule vraie richesse... Sachez
découvrir les vérités que les antiques sages ont couvertes

de l'enveloppe des fables. Rappelez-vous Érysichton, l'ennemi de Cérès. Il outragea la déesse, il la bannit de ses États. Il défendit à la faux de couper le froment, au soc de tracer des sillons fertiles, aux champs de se couvrir des moissons dorées... Bientôt la dévorante faim... Il mangea, dévora, engloutit tout... Il fut réduit à vendre ses enfants... il fut réduit à se dévorer lui-même. Ainsi les États...

Après la description de la fête agricole de la Chine, s'écrier : O peuples de la terre, accourez, venez vivre en famille, venez...

Exposé du contrat social et des principes des gouvernements. — Très rapide.

Emblèmes antiques, dont on peut choisir quelques-uns pour les employer in Δ (dans *Hermès*).

Apollo pacifer in inscript. antiq. (V. *Brunckus in Tibullo*), p. 269).

Apollon bâtisseur de villes (*Spanheim* dans ses commentaires sur Callimaque, p. 8).

Bacchus, fils de Cérès, dans les vers orphiques. *Id.*, p. 705.

Bacchus, regardé comme l'inventeur des semailles et de la charrue... Les Achéens lui sacrifiaient avec une couronne d'épis sur la tête. *Id.*, *ibid.*

Δημίτηρ θεσμοφόρος... Legiferæ Cereri. *Virg. Spanh.*
La paix couronnée d'épis : *At nobis, pax alma, veni spicamque teneto.* Et dans une médaille que cite *Spanheim* sur *Callimaque*.

Euripide et Hésiode appellent la paix *κουροτρόφον*, qui nourrit la jeunesse.

SUZANNE

POÈME EN SIX CHANTS

CHANT I

Je dirai l'innocence en butte à l'imposture,
Et le pouvoir inique, et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;
Toi qui vins sur la terre aux vallons Idumées
Répéter la tendresse et les transports si doux
De la belle d'Égypte et du royal époux ;
Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,
Et des premiers humains les chastes hyménées,
Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,
Viens ; coule sur ma bouche, et descends dans mon cœur
Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur
Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse
Versait du sage roi la langue enchanteresse ;
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
Paroles de délice ou paroles d'effroi
Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses !

Le soleil avait fait plus de la moitié de son cours, et le jeune Joachim se préparait à sortir de Babylone. Tous les enfants de Juda, ses frères, l'attendaient, répandus sur les chemins, pour le combler de bénédictions. Il allait au golfe Persique apprendre le sort d'un vaisseau chargé des trésors d'Ophir ; non qu'avidé d'entasser de nouvelles richesses... ; mais il soulageait la captivité de ses frères..., et ses vertus leur faisaient espérer que le ciel les ferait retourner dans leur patrie, au bord du Jourdain. La fille d'Helcias, la belle Suzanne, son épouse, ne peut s'arracher de ses bras.

Leurs adieux, leurs aimables discours. Il lui promet de revenir sous peu de jours. (Sans oublier de parler déjà de la fille du frère mort de Suzanne, qui la nommera sa sœur, enfant de dix ans qui doit faire un rôle charmant dans cet ouvrage.) Joachim part. Tous ses esclaves, tous les Hébreux lui souhaitent un heureux voyage et un prompt retour. Ils le voient partir avec peine. Deux seulement s'en réjouissent : ce sont deux vieillards pervers et méchants, juges du peuple et hypocrites de vertu. Leurs anges, qui sont du nombre des anges que le Fils de Dieu précipita dans les enfers, lorsque... (imiter Milton), ont fait parvenir à Joachim de fausses alarmes, pour l'écartier et servir les desseins des impudiques vieillards. L'un est un tel, l'autre est un tel. La chaste et vertueuse beauté a allumé dans leurs cœurs une incestueuse flamme. Le bonheur d'un couple de gens de bien a produit sur eux l'effet qu'il produit toujours sur des méchants : l'envie et la rage de le troubler. Dès longtemps, ils en cherchent les moyens. Jadis, à l'insu l'un de l'autre, ils enfantaient les mêmes projets. Depuis, les deux méchants se sont reconnus, et ils méditent ensemble leurs coupables desseins. Sous le voile de l'amitié, ils se sont insinués chez Joachim. Ils le louent, ils lui demandent ses conseils pour juger le peuple. Ainsi, chaque jour, ils repaissent leurs infâmes regards de la vue de sa belle épouse, dont l'âme, pure comme le ciel, leur savait gré de leur tendresse pour son époux. Elle les reçoit avec un sourire, et ne soupçonne pas que ses yeux puissent leur inspirer leur crime.

. Et quand la nuit tranquille
Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,
Tous les deux, se glissant par des chemins divers,
Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.
Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,
Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,
Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,
Confus de son silence. Et Manassès enfin :
— Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille
Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.
J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...
— Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?
Joachim est absent, tu le sais... Dans ton âme,
Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme
L'a déjà, malgré lui... — Non, non, dit Manassès,
Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.
Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.
Il se peut que déjà quelque esclave fidèle
Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,
Et d'un regard perçant, et secouant le front :
« Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;
Joachim est absent, mais Suzanne est présente,
Suzanne !... Manassès, tu l'aimes, je le voi.
Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.
— Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute
Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :
Nous régnerons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;
C'est par là, tu le sais, que nous régnerons sur lui.
Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,
Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.
Mais, ennemis secrets ou sincères amis,
Toujours même intérêt nous force d'être unis.
Les attrait d'une femme ont fasciné ta vue :

A ses attraits aussi mon âme s'est émue.
 Nous sommes vieux tous deux. Mais quel œil peut la voir
 Sans pétiller d'amour, de jeunesse, d'espoir ?
 Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure ?
 Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure ?
 Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements
 Rassasié les feux et les emportements,
 Env rai-je qu'un autre, altéré de ma proie,
 Aille aussi dans ses bras chercher la même joie ?
 Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs ;
 Je peux de mon amour épuiser les fureurs,
 Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.
 Nous la retrouverons tout entière la même.
 Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux ;
 Elle possède assez pour faire deux heureux.

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages
 Éclate un noir sourire. — Oui, Séphar, soyons sages,
 Dit Manassès. Aimons, ne soyons point amis ;
 Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.
 Laissons à l'inquiète et vaine adolescence
 De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.
 Viens ; au sortir du temple où ces temps malheureux
 Attirent plus souvent les timides Hébreux,
 Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,
 Les moyens de séduire et de nous satisfaire.

Cependant on va au temple. Un jeune prophète éloquent, âgé de quatorze ans (Daniel), y explique la loi. Il s'est déjà rendu célèbre par sa liberté avec les rois et... Tout le peuple accourt... Suzanne avec toute sa maison et sa jeune sœur... Description de sa démarche et de sa contenance. Tout le peuple la respecte, l'admire en la regardant marcher, et ils se disent l'un à l'autre : « Certes.

il n'y avait que Joachim qui méritât cette femme. Et sans cette femme, il n'y avait point d'épouse pour Joachim ; » et ils bénissent les cheveux blancs du bon Helcias, qui pleure de joie en regardant sa fille. Le jeune prophète chante ainsi : « sur la captivité des Juifs... , description ; et sur ce que l'iniquité des hypocrites a été cause... » (Imiter Milton et les livres juifs). Suzanne rentre chez elle... ; elle se couche... , et, dans l'absence de son mari, on dresse à côté d'elle un lit pour sa jeune sœur... Son sommeil est troublé... Description... Elle se réveille... ; elle s'écrie : « Dieu ! quelles agitations inquiètes ! pourtant je suis sans remords. Le crime, si le crime existe, est étranger à mon cœur... » Son discours réveille sa jeune sœur qui dormait à côté d'elle... Description de son doux et aimable sommeil... Son discours touchant et enfantin... « Si elle est malade... » (en tutoyant comme dans tout l'ouvrage). Suzanne répond... Elle ne peut se rendormir ; elle appelle son esclave chérie, qui se nomme... Elle lui fait part de ses insomnies ;... elle veut descendre dans ses jardins.

CHANT II

Description délicieuse des jardins, la nuit... Les anges bienfaisants y voltigent : c'est l'air frais... Les mauvais anges, sous de vilaines formes, serpents, autres... Là, Suzanne se promène avec ses esclaves. Elles s'asseyent et chantent alternativement (imiter le Cantique des Cantiques). Au matin, elle se recouche. Là, on peut mettre l'ange de Suzanne et les autres bons anges chantant un court cantique à l'aurore. Celui de Suzanne va trouver celui de la jeune sœur ; et, l'appelant mon frère... Ils auront entendu les deux mauvais anges des vieillards se féliciter de ce que Suzanne va souffrir ; ils s'avancent vers le trône de Dieu pour lire dans sa volonté ; mais ils le voient toujours jeter des yeux de bonté sur elle... — Les vieillards viennent le matin ; ils entrent sans être vus, en se glissant... Ils se promènent longtemps dans les jardins en rêvant à leurs projets, incertains, inquiets. Mais, disent-ils, elle sourit quand nous arrivons... ; et puis,

toutes les femmes sont séduites, pourvu qu'on les flatte...
Ils passent là tout le jour...

CHANT III

Le soir, comme dans l'Écriture, elle vient se baigner...
Elle renvoie une esclave... « Va, laisse-moi ici chanter à
Dieu... » L'esclave obéit...

.

Et s'éloigne. A loisir les infâmes vieillards
S'enivrent quelque temps d'impudiques regards,
Ils attendent qu'au ciel la belle vertueuse
Offre les doux transports de son âme pieuse ;
Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir,
Que son esclave enfin n'ait plus à revenir :
Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,
Quittant les noirs détours d'une rive infectée,
Fondent sur un enfant qui dort au fond d'un bois,
Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,
Et sur elle avançant leur main vile et profane :
« Viens, sois à nous, ô belle, ô charmante Suzanne !
Viens, nul mortel ne sait qu'en ce lieu écarté
Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté
Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,
Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,
Et mourante, ses bras contre son sein pressés,
Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élancés :
« Dieu, grand Dieu ! sauve-moi ; grand Dieu ! Dieu secourable !
Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable ;
Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,
Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers
Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite
Dont tu frappas jadis une ville maudite.
Dieu ! grand Dieu !... » Les vieillards. **inquiets. frémissants.**

Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.
Ils iront ; des jardins ils ouvriront la porte ;
Ils sauront appeler une nombreuse escorte ;
Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,
Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.
« Oui, crains notre vengeance ; obéis. Tais-toi, cède... »
Mais sans les écouter : « Grand Dieu ! viens à mon aide,
Dieu juste, anges du ciel, criait-elle toujours,
Joachim ! Joachim ! oh ! viens à mon secours ! »

Son esclave fidèle vole... ; mais un des vieillards avait déjà ouvert la porte, il était revenu, et tous deux... « Nous venions nous informer de Joachim... ; nous t'avons trouvée dans les bras d'un jeune homme... La loi !... O malheureux Joachim ! » Ils partent... La belle accusée baisse la tête et ne verse point de larmes... Son esclave, anéantie, sans voix, s'approche pour la soutenir... « Eh quoi ! veux-tu encore me rendre ce service à moi, malheureuse accusée, surprise dans le crime ?... » Ici les larmes, les sanglots... « Non ! non, fille d'Helcias, dit l'esclave, non, tu n'es point coupable... » Elles marchent... La jeune sœur, qui les voit arriver, l'une laissant tomber quelques larmes, l'autre noyée de pleurs, pleure aussi et s'informe... Suzanne se renferme... Son esclave lui lit, dans le volume sacré, Joseph vendu et devenu grand, Moïse sauvé des eaux, et d'autres exemples qu'elle écoute en silence, les yeux au ciel...

CHANT IV

Mais les vieillards ont parlé au peuple... « Peuple, un grand malheur est arrivé !... La fille d'Helcias, l'épouse de Joachim, Suzanne, est adultère !... Nous l'avons vue !... La loi !... » Le peuple, toujours crédule, dupe de leur fausse vertu, d'ailleurs toujours prompt à haïr ce qu'il est forcé d'admirer, s'assemble en tumulte devant la maison... Les vieillards arrivent ; les esclaves menacent ; mais les

vieillards disent qu'ils apportent des paroles de paix. Ils entrent et demandent à lui parler seuls. Sans répondre, elle fait signe à son esclave de la laisser. Ils commencent par la vile menace : « Ton supplice est prêt. Il dépend de toi... » Elle reste immobile, les yeux baissés, et sans rien dire... Le second reprend : « Tu seras la plus heureuse des femmes... » Elle ne dit rien et reste immobile... Il s'emporte... « Nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher. Joachim périra... » Elle tremble. « Oui, Joachim périra », s'écrient-ils tous deux ensemble. Alors elle lève la tête. Ses yeux se fixent au ciel ; elle se lève et, muette, passe dans un autre appartement... Ils sortent... « Ma sœur, je vais mourir... Dis à Joachim... O Joachim !... » Helcias arrive tout couvert de cendre et de lambeaux... Il embrasse sa fille... Il vient d'apprendre... Mais il sait qu'elle ne saurait être coupable... « Je ne veux que me traîner jusqu'à la porte de tes persécuteurs ; je veux y mourir en les maudissant...

Que ma dernière voix leur soit amère encore ; ...
 Qu'ils entendent ma mort... ; que la prochaine aurore
 Présente mon cadavre à leurs yeux effrayés,
 Et qu'ils ne sortent point sans me fouler aux pieds...

CHANT V

On vient la chercher... Elle marche au supplice, ... la tête penchée sur son sein ; pâle, mais tranquille comme l'innocence. Ses esclaves, sa sœur, son père... Les vieillards lui lancent des regards de vile méchanceté satisfaite... Mais Joachim a trouvé ses richesses ; il revient avec des chameaux chargés de trésors... Les présents qu'il destine à sa femme... Il arrive... Il voit une grande foule... Le premier qu'il interroge voudrait pouvoir lui taire : « Joachim ! une épouse, une épouse adultère ! » Joachim l'éloigne. « Malheureuse, dit-il, sans doute, son époux ne l'aura pas aimée, ne lui aura pas été fidèle, comme Joachim à sa belle Suzanne... Peut-être un autre époux aurait eu en

elle une autre Suzanne... » Il approche... Il voit la belle, innocente... ; il tombe à terre demi-mort, en s'écriant : « Ah ! malheureux !... » On l'emporte. Elle le suit des yeux en disant : « Toi, Joachim, aussi, tu me juges coupable ? — Non, dit sa jeune sœur, non, peuple ; on vous abuse.. Ce sont ces vieillards eux-mêmes qui ont voulu la séduire. » Ils l'interrompent : « Peuple, nous l'avons déjà dit... Nous sommes entrés dans la maison de Joachim... — Pour nous informer de lui, ajoute le second vieillard. — Nous avons trouvé son épouse avec un jeune homme, reprend le premier. — Dans ses bras, ajoute le second. — Il nous a échappé, malgré nos efforts, dit le premier. — Des vieillards, reprend le second, ne peuvent lutter contre un jeune homme, ni vouloir séduire une femme... Suzanne est adultère ! et la loi que le Seigneur a donnée à Moïse sur l'ardent sommet du Sinaï... O Joachim ! tu méritais une autre épouse !... » A ces mots, l'innocente condamnée tourna la tête vers les vieillards et les regarda. Ils voulurent fixer leurs yeux sur elle ; mais ils ne le purent. Ils détournèrent la tête l'un vers l'autre, de peur que le regard divin de cette chaste accusée n'arrachât leur âme de ses ténèbres, et ne la forçât à paraître sur leur visage... Le peuple environnait la jeune sœur... Les uns auraient voulu douter... ; les autres admiraient le bon naturel de cette enfant... ; d'autres, de la basse populace, disent que c'est signe qu'elle a un penchant à suivre l'exemple de Suzanne... ; les autres s'indignaient qu'un si beau visage cachât un cœur vicieux...

CHANT VI

Mais les hommes se plaindraient si le crime opprimait toujours l'innocence. L'Éternel était content de l'épreuve. Il appela l'ange tout de feu qui anime les prophètes. « Va, lui dit-il, trouver le jeune Daniel, et révèle-lui la vérité. Qu'il parle et qu'il punisse. » Le jeune Daniel, mêlé dans la foule du peuple, s'était levé sur ses pieds pour voir la condamnée. « Non, s'était-il dit à lui-même, cette physiologie n'est point celle d'une femme coupable... » Il s'était élancé hors de la foule en criant : « Peuple, je suis

Innocent du meurtre que vous allez commettre. » Tout à coup l'esprit divin descendit sur lui, éclaira ses yeux, le fit lire dans les âmes, à travers le voile de chair et d'os qui les couvre. Il vit avec ravissement l'état de pureté de l'âme de Suzanne. Il frémit en voyant celle des vieillards, noire d'imposture et de vices, semblable au lac Asphaltite. « Arrêtez, arrêtez ! s'écria-t-il, insensés que vous êtes !... vous êtes dupes de scélérats !... Suzanne est innocente !... — Suzanne est innocente ! cria le peuple avec transport. Vive le jeune prophète, qui venge la vertu opprimée !... » Ils s'assemblent... « Enfant prophète de Dieu, dit le peuple, interroge-les toi-même... » Il se lève... « Qu'on les sépare... Eh bien ! toi... race méchante et maudite, dis-nous sous quel arbre ?... — Sous un chêne... — Sous un chêne ! Va ! fuis ! ton mensonge exécrable demeure suspendu sur ta tête coupable. Voilà comment vous jugiez le peuple ! Qu'on fasse entrer l'autre. — Eh bien ! scélérat ! dis-nous sous quel arbre ?... — Jeune enfant, quel es-tu ? que veux-tu ? quel droit as-tu d'interroger les vieillards ?... — Parle, parle, imposteur. Ce n'est point moi qui t'interroge ; c'est tout le peuple ; c'est Dieu qui tient son glaive tout prêt... Tremble, ton heure vient. Réponds, dis quel ombrage ?... — Réponds, s'écrie le peuple... » Il se déconcerte un instant ; mais il se relève, essaye au calme son front dur et pervers. Il rassure sa voix, il commence, il s'arrête : « Un sycomore épais... — Vengeance sur ta tête, vil imposteur ! voilà comment vous jugiez le peuple !... La beauté vous séduisait !... »

On les lapide ; et le peuple en triomphe ramène à Joachim son épouse, qui, donnant la main à sa jeune sœur, l'aborde avec un sourire.

INDICATIONS DE L'AUTEUR

ÉCRITES

A LA SUITE DU POÈME DE SUZANNE

Cela aura six chants, dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret de ne pouvoir le faire plus court. Il faut

dra l'orner de comparaisons, de détails asiatiques sur les vêtements, les aromates, les richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant.

Comparer Suzanne à cet animal couvert d'une fourrure blanche que les chasseurs poussent vers quelque marais fangeux... Alors il recule... et se laisse prendre et tuer plutôt que d'y entrer et de ternir sa robe blanche et pure.

— Les morceaux du Cantique à imiter au deuxième chant sont ceux où Elle court après Lui, et quand il répond, ce sera l'esclave. Puis Suzanne priera les jeunes filles de Jérusalem de le chercher avec elle, et l'esclave répondra : « Celui que tu cherches, ô la plus belle des femmes... »

— On peut terminer le récit poétique et très court de Joseph, à la fin du troisième chant, par ces touchantes paroles de la Genèse : Je suis votre Joseph, mon père est-il vivant ?

— Au deuxième chant, il faut la peindre à table. Elle ne mange point. Elle n'écoute point ses femmes qui chantent sur le luth. Une rêverie profonde répand une expression mélancolique sur son céleste visage. Elle songe à son époux qui est loin d'elle. Ce soir la main de Joachim ne pressera point la sienne. La voix de Joachim ne lui dira point adieu... La bouche de Joachim ne lui donnera point le chaste baiser du sommeil. Elle s'égare dans ces tristes pensées, et sa belle main va sur ses yeux essuyer une larme... Elle se lève, etc.

Le peuple, à la fin, peut comparer Daniel aux anges qui visitaient Adam, et qui demandaient l'hospitalité à Abraham, etc.

— Au lieu de ces anges gardiens qui me sont venus à l'esprit dans la première idée de cet ouvrage et qui composent un merveilleux déjà usé et rebattu par les poètes allemands, il vaut mieux en employer un autre. Il n'y a qu'à faire guider les infâmes vieillards par Bélial, le Dieu de la débauche, que Milton peint dans cette énumération

des anciens Dieux de l'Orient... Admirable morceau ! Parler des divinités babyloniennes et de leurs fêtes impudiques — V. Hérodote et les poètes juifs, — et les bien décrire. L'ange de la pudeur sera celui de Suzanne... cela vaut mieux... Un autre sera celui de la jeune sœur, etc... En personnifiant ainsi toutes les vertus humaines et leur donnant un visage expressif et allégorique... cela sera d'ailleurs plus court et me laissera plus de place pour les détails historiques et géographiques sur tous ces pays, Phénicie, Judée, Damas, Mésopotamie.

La grâce mignarde et affectée des filles de Babylone, la mollesse et l'impudicité de leurs fêtes, feront un beau contraste avec les mœurs et la physionomie de Suzanne.

— Lorsque Suzanne voudra descendre, la nuit, dans ses jardins, deux de ses femmes lui mettront aux pieds une chaussure qu'il faudra peindre. Ce sera comme des pantoufles.

Mais quand elle voudra se baigner, il faudra peindre la chaussure que ses femmes lui ôteront et qui ne sera point la même, et peindre aussi tous ses vêtements, à mesure qu'elles l'en dépouilleront.

— Pendant que les infâmes vieillards délibèrent entre eux avant d'aller parler à Suzanne, le même ange qui écrivit les trois mots de Balthazar vient tout à coup leur graver sur la muraille le tableau de quelque scélérat calomniateur puni dans l'Écriture. Ils regardent, ils restent muets ; leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, puis ils se regardent l'un l'autre, rougissent, chacun des deux tremblant que l'autre ne se soit douté de ce qui se passait en lui, et sans se rien communiquer ils continuent à ourdir la trame d'adultère ou de calomnie, et sortent pour aller parler à Suzanne.

— On peut couvrir les murailles de Suzanne de tapisseries chargées de belles histoires juives.

— Parler de ce fameux temple ou tour de Bel, et de cet escalier qui tournait huit fois — (V. Hérodote et Rollin, t. 2), — et des jardins de Sémiramis et de tout ce qu'il y

avait à Bayblone. La statue échevelée de Sémiramis. — Sardanapale et son épitaphe.

Sur la tour de Babel ajouter : FAMA EST, les fables racontent que...

— Mettre dans la bouche d'un prophète que le lieu où ils sont captifs et maltraités était autrefois l'Éden...

— Quand le Seigneur créa le monde... quand il créa la lumière... (peindre les effets de la lumière naissante). La nuit, qui avait espéré posséder l'univers à jamais, s'enveloppa dans ses voiles, et fuit dans son antre, d'où elle n'est point sortie. Ce que nous appelons la nuit n'est que l'ombre. Ce n'est qu'à la fin du monde...

AMÉRIQUE

GÉOGRAPHIE

Il faut, dans cet ouvrage, soit quand le poète parlera, soit par la bouche des personnages, soit dans les discours prophétiques des êtres surnaturels, décrire, de côte en côte, absolument toute la géographie du globe aujourd'hui connue.

Parlerai-je de la Suède, d'Hilsmgland, etc... ? Je dirai : là où sont les rennes... De la Chine ? Je dirai : où est la fameuse muraille. Je désignerai tel autre pays en mettant : où tel fleuve se promène sous tels arbres ou bien arrose telles et telles moissons... Il faudra donc que je surmonte ma paresse à écrire et que je ne fatigue plus ma mémoire ; et que je marque sur le papier les peuples, les productions, le sol, le climat, la religion, la culture, les animaux et toute l'histoire naturelle, les mœurs, les usages, l'histoire, la topographie de tous les pays du globe.

Après les Pyrénées... vient la France... entre le Rhin, l'Océan, les Pyrénées et la mer Méditerranée et les Alpes, gît cette belle contrée... Puisse-t-elle parvenir au plus haut

degré de gloire et de puissance... Puisse la main du despotisme se relâcher un peu et lui permettre d'être aussi heureuse que je le souhaite et que la nature avait voulu qu'elle le fût... Dans le temps dont je parle ici elle était encore brute... mais aujourd'hui ses fleuves nombreux ont des ponts... vins délicieux... superbes villes, bois, montagnes, coteaux, vallons, plaines fertiles, elle a tout... de vastes chemins la partagent... ils sont bordés d'arbres... noyers, mûriers... et l'on y voyage à l'ombre... (Ensuite la décrire plus particulièrement... et les lieux où ses fleuves prennent leur source et le pays qu'ils arrosent...)

Amérique Γεωγραφία.

... Ensuite se présente tel pays couronné de telle et telle chose (les fruits et les fleurs qu'il produit).

J'éviterai de revenir sur les choses que j'aurai prouvées in Δ. Ainsi, ayant tâché d'établir le système du nord et du refroidissement de la terre dans ce dernier ouvrage, je n'en parlerai in Amer que comme d'une chose convenue. Je dirai en parlant des dents d'éléphant trouvées au Canada et à Kentucke : Ce sont les dépouilles des éléphants qui vivaient dans ces contrées quand elles étaient plus chaudes.

Quoique ce ne soit point l'usage des poètes épiques, je dirai quelque part en parlant de tel ou tel pays : C'est là que j'ai invoqué l'enthousiasme qui ouvre à l'esprit un monde imaginaire, qui attache aux paroles d'Homère ces... ces... et ces ailes de feu... qui élève...

L'éloquent Portugais et le Tasse et Virgile ;

qui allume les feux, les foudres, les éclairs échappés des lèvres de Milton.

Finir τὰ γεωγρ... en disant... Un grand nombre de ces pays... je les ai visités moi-même... décrire en quels lieux

j'ai été... j'ai marché à pied un bâton à la main ; j'ai pris des chevaux de poste... je me suis confié à la mer et aux voiles des vaisseaux pour aller ici et là... me plaignant que la vie humaine est trop courte pour pouvoir... cultiver tous ses amis... et en même temps tout apprendre, tout lire :

Tout voir, aller partout, tout savoir et tout dire.

HISTOIRE

Il faut tâcher d'inventer quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Énée, pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde, les empires naissants et détruits depuis les origines du nord jusqu'à l'empire romain.

Puis mettre dans la bouche de quelqu'un un tableau rapide et vigoureux de l'histoire moderne à dater de la destruction de l'empire romain. Les invasions des barbares du Nord, la faiblesse de l'empire grec. La puissance et les cruautés des barbares. La destruction des sciences. Le gouvernement féodal. L'esclavage. La naissance du mahométisme. L'empire des califes. L'invasion d'Espagne par les Maures. L'Angleterre et son avenir. Les croisades. Les villes hanséatiques. Gênes, Venise, Florence. L'irruption des Turcs. La découverte du passage aux Indes. La chute de l'empire grec (l'histoire de l'Église a été mêlée dans tout cela). Les réformations de plusieurs sectes et puis de Luther. Les révolutions politiques et religieuses dans le nord, etc.

Puis, en prédictions différentes, tout ce qui s'est passé depuis l'action du poème jusqu'à nos jours.

Puis éparpiller dans le poème, aux occasions qui naîtront en foule, des traits historiques sur l'invention des choses attribuée à telle ou telle ville, sur les usages de tel ou tel peuple, etc.

Que ton œil, voyageur, de peuples en déserts,
Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :

Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,
 Vit et respire, et tout semble vivre par elle.
 De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
 Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,
 Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,
 Partout elle a gravé le sceau de son génie.
 Partout de longs chemins, des temples, des cités,
 Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,
 Des théâtres, des forts assis sur des collines,
 Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,
 Gardent empreinte encore une puissante main,
 Et cette Rome auguste et le grand nom romain.
 Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
 Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
 Aiment mieux assurer que de ces monuments
 Le bras seul des démons jeta les fondements.

O délicieuse étude que celle de ces anciennes histoires !...
 Elles entretiennent le cœur dans une noble haine pour la
 tyrannie ...et l'amour pour la...

Hommes saints, hommes dieux, exemple des Romains,
 Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,
 Pensez-vous que jamais, plein d'orgueil et de gloire,
 Au milieu des respects d'un stupide auditoire,
 Dans un poudreux gymnase au mensonge immolé,
 Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé,
 Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,
 Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage,
 Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux
 De s'immoler pour elle était vain comme vous ?
 Vous dévouer aux feux où le crime s'expie ;
 Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie

Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers.

Cette foule de rois sujets du peuple roi.

Dans le rapide tableau de l'histoire romaine, parlez
de Marius en imitant Lucain, I, 2.

Premiers triumvirs... O Crassus... tu voulus te presser...
C'était bien la peine d'avoir battu Spartacus... pour aller
faire égorger les légions et périr aux champs de Babylone,
blancs d'ossements romains... Et vous, César et Pompée,
vous faites une guerre civile au lieu... Voir Lucain. Allez
dans ces champs blancs d'ossements romains,

Allez voir de Crassus errer l'ombre sanglante
Qui, les mains sur le front, les cheveux hérissés,
Pâle, les yeux en pleurs vers la terre baissés,
Maudit et son orgueil et l'Arabe perfide
Et le Parthe et ses traits et sa fuite homicide.

Allez dans ces forêts d'Allemagne, sous les ordres du
grand Germanicus, venger vos pertes

Et ravir aux affronts des féroces Germains
Les aigles que Varus a laissés dans leurs mains.

La belle réponse que Sylla fit à Crassus en l'envoyant
lever des troupes au pays des Marse ! Crassus lui deman-
dait des gardes, parce que le pays était plein d'ennemis.
Sylla lui dit : Je te donne pour gardes ton père, ton frère,
tes parents, tes amis indignement massacrés.

Les histoires anciennes, écrites par des hommes si éloquents, fourmillent de peintures grandes et pathétiques et que l'on peut transporter à d'autres personnages. Je ne lis point sans frémir celle de Vibius Serenus, accusé par son fils, et celle de Sabinus au IV^e livre des *Annales*. Pline rapporte une histoire intéressante du chien d'un esclave de ce Sabinus dont je ferai usage. Les héros d'Ossian marchent souvent accompagnés de leurs chiens. Le chien d'Ulysse est divin dans Homère ; et il n'y a que des hommes dépourvus de sensibilité et d'entrailles qui aient pu en être choqués. — Voici les paroles de Pline, livre VIII, ch. 40.

In nostro ævo actis populi Romani testatum... cum animadvertetur... in Titium Sabinum et servitia ejus, unius ex his canem nec a carcere abigi potuisse, nec a corpore recessisse abjecti in gradibus gemitoriis, mæstos edentem ululatus magnâ populi romani coronâ : ex qua cum quidam ei cibum objecisset, ad os defuncti tulisse... innatavit idem cadaver in Tiberim abjecti sustentare conatus effusâ multitudine ad spectandum animalis fidem.

Même quand nous traçons des tableaux et des caractères modernes, c'est d'Homère, de Virgile, de Plutarque, de Tacite, de Sophocle, de Salluste, d'Eschyle qu'il nous faut apprendre à les peindre.

Annibal, avant la bataille du Tessin, ouvre avec une pierre la tête de l'agneau qu'il immolait, et prie Jupiter de l'écraser de même s'il ne tient à ses soldats ce qu'il leur a promis (à imiter).



Nos querelles avec l'Angleterre.

Du troisième Édouard l'ambition perfide.

Les talents de son fils. L'imprudence de nos rois Philippe et Jean, la désunion des Français... mirent la France

à deux doigts de sa perte... Charles V... Naissance... La fille de la Bavière, profitant de la démence de son époux Charles VI, trahit la France... fit couronner Henri V à Vincennes.

Henri V
 Grand roi, vaillant guerrier, d'un père usurpateur
 Dès son adolescence illustre imitateur,
 N'étant que prince encore, aux périls, au carnage
 De nocturnes bandits formèrent son courage.
 Voilà quels chevaliers, l'effroi des grands chemins,
 Confièrent l'épée à ses royales mains.
 A leur tête longtemps il fit payer sa gloire
 Au passant chargé d'or qui durant l'ombre noire
 De Windsor à la hâte osait tenter les bois.
 Roi, maintenant, il vient par les mêmes exploits
 Signaler contre nous son noble apprentissage
 Du métier de brigand si cher à son jeune âge.
 Les Anglais à ses goûts toujours accoutumés,
 Gens de sang, de débauche, et de proie affamés,
 Aimaient à voir chez nous le maître de leur trône,
 Le pistolet en main, demander la couronne ;
 Et chérissaient un prince incapable d'effroi,
 D'un antre de voleurs sorti pour être roi.

Vincennes ! bois auguste où le grand saint Louis
 Nous rendait la justice au pied d'un chêne assis,
 Pensais-tu que jamais de ce roi plein de gloire,
 La moitié de la France outrageant la mémoire,
 Sous tes antiques murs qui furent son palais,
 Vint couronner un front qui n'était point français ?
 Saint-Denis ! lieu sacré ! tes voûtes sépulcrales
 Tressaillirent. L'on vit fuir les ombres royales,

Tremblantes qu'à leur cendre un étranger nouveau
Mêlant sa cendre impie usurpât leur tombeau.
Guillaume, heureux vassal des rois de cette terre,
Fier et brave Normand, maître de l'Angleterre,
Tu ne prévoyais point qu'un jour un de ses rois
Dicterait aux Français de sacrilèges lois.
O crime ! ô noir complot ! la fille de Bavière
Sur le trône français aux Français étrangère,
Du sein de ses plaisirs qu'elle nous fit payer,
Nomme l'usurpateur son fils, son héritier !
D'un misérable époux la fatale démence
Mit dans ses viles mains le timon de la France.
Elle vend ses sujets, elle proscrit son fils,
Elle donne sa fille aux brigands ennemis ;
Mère, épouse, régente, et reine parricide,
Tout l'État est la dot de cet hymen perfide.
C'est alors, en effet, que vaincus, enchaînés,
Captifs de l'insulaire, à sa suite traînés,
Les anges de la France, arrachés à nos villes,
Passèrent l'océan, et de leurs pieds débiles
Touchant le sol anglais, dans leurs pâles douleurs,
Tournèrent vers nos bords leurs yeux noyés de pleurs.
La Tamise asservit à ses lois insolentes
De nos fleuves français les nymphes gémissantes.
Londre, apportant des fers, vint de notre Paris
Fouler d'un pied sanglant les augustes débris ;
Et le lis transplanté sous un ciel tyrannique
Eut regret d'embellir l'écusson britannique.

Ensuite la délivrance des Français, etc...

Et je méprise un roi quand un roi s'avilit.



Dans ce poème où je veux mettre le tableau frappant et rapide de toute l'histoire du monde, je n'oublierai pas les révolutions du Nord si liées avec celles de la religion au xvi^e siècle. Principalement celle de Suède. Le caractère de Gustave. Sa jeunesse. Ses dangers. Sa misère. Ses victoires. La couronne devenue héréditaire dans la maison de ce grand homme. Et Christiern II. Sa férocité. Les massacres de Stockholm. Son expulsion de Danemarck. Sa fuite en Hollande où Charles-Quint promet des secours à ce scélérat. Pour lier cela à l'ouvrage, on peut supposer sans invraisemblance (ceci est la première idée qui me vient, à laquelle je ne tiens nullement) qu'un vieux officier allemand, ayant été témoin oculaire de ces révolutions dans le Nord, a ensuite servi dans les troupes de Charles V, et est actuellement en Amérique.

. Chacun baissait un front esclave,
Mais Nuñez, mais mon fils : « Insolent Scandinave...



Le chancelier de L'Hôpital empêcha, malgré les Guise, la cour et l'Espagne, que le tribunal de l'inquisition fût introduit en France, et c'est pour cela qu'il acquiesça à l'édit de Romorantin, plus sévère pour les protestants qu'il n'eût voulu.

Il était créature du cardinal de Lorraine et de Catherine et même de la duchesse de Montpensier ; car, prudent comme il l'était, il paraît que les Guise en l'élevant espéraient avoir un instrument de leur ambition, et que les ennemis des Guise espéraient de même se servir de lui pour les perdre.

Il était petit-fils d'un juif.

L'homme qui racontera la Saint-Barthélemy peut être un protestant réfugié en Amérique pour y vivre tranquille et en sauvage. Une espèce de Timon le misanthrope, se réjouissant du mal qui arrive aux chrétiens. Devenu déiste, philosophe paisible, cela pourra tempérer l'horreur que ce sujet sanguinaire produirait infailliblement. Le peindre aimant le soir à s'asseoir au haut des rochers regardant la mer. Surtout en temps de tempête.

Le même protestant qui contera les massacres de la Saint-Barthélemy doit, en accablant la ville de Paris d'imprécations, lui souhaiter la famine et tous ses fléaux, ce qui arriva.

Le roi Charles IX, mourant d'une hémorragie par tous les pores, semblait rendre tout le sang français dont il s'était rassasié. Ainsi une bête féroce, après avoir dévoré un troupeau tout entier, tuée par une flèche, le sang des moutons et des agneaux lui sort par la blessure, par la gueule, par les narines, et leurs membres déchirés sont encore dans son estomac.

Parmi les exemples d'hommes vertueux qui se refusèrent aux horreurs de la Saint-Barthélemy, il faut se souvenir de placer ce bourreau de je ne sais quelle ville refusant au gouverneur de tuer des protestants parce qu'il n'agissait que juridiquement :

« Et mon bras n'obéit qu'aux ordres de la loi. »

Ciel, toi seul connais combien d'insultes, combien de railleries furent faites sur ces corps morts.

Dans la Saint-Barthélemy.

Soubise par ses lois (trop honteuse justice,
A sa coupable épouse, obscène accusatrice,
Rendant sa liberté, son nom, avec ses biens

Avait de son hymen vu rompre les liens.
 Car, faible et sans vigueur, la nature contraire
 Le priva, disait-on, du pouvoir d'être père.
 Attaqué vers le soir, et courageux en vain,
 Au pied du Louvre il meurt, son épée à la main.
 Au palais à l'instant la nouvelle est donnée.
 De son infâme cour la reine accompagnée
 Sort ; elles vont longtemps dans cet amas de morts
 Chercher et reconnaître et déterrer son corps.
 La même du trépas souillant les privilèges,
 D'un œil incestueux ces femmes sacrilèges,
 Dépouillant à l'envi tous ses membres sanglants,
 De sa froideur stérile interrogent les flancs.

Parler de la mort de D. Carlos ; — de l'auto-da-fé
 dont Philippe fut témoin et sa réponse horrible à un mal-
 heureux qui lui demandait grâce. — Ne pas oublier la
 révolution de Hollande en prédiction ou autrement. —
 Blasonner, comme il faut, le duc d'Albe.

La bataille de Lépante et l'expédition de D. Sébastien
 en Afrique.

Dans le récit des expéditions orientales des Portugais,
 donner une vingtaine de vers au Camoëns. Peindre géo-
 graphiquement ses travaux guerriers et poétiques et ses
 malheurs ; le retour de cet *Homère guerrier* dans sa patrie
 après la mort de Sébastien.

.
 Pour guides au tombeau dans sa vieillesse amère,
 Ayant la faim, la soif, les douleurs, la misère ;
 Gens durs, peuples ingrats, monarques indolents
 Chez qui le ciel eut tort de créer des talents.

Campos d'Almodovar, dites-nous ce qui se passa à telle et telle bataille...

.....
 J'ai trouvé l'Hippocrène en ces fougueux torrents
 Qu'au sang de ses coursiers dans son festin barbare
 Mêle pour sa boisson l'indomptable Tartare.

L'AMÉRIQUE

Parler prophétiquement des treize États unis... Quelles sont ces treize femmes... vêtues de telle manière... avec un tel visage... dansantes et se tenant par la main ?

M. de Chastelux écrit avoir vu chez M^{me} Beech, la fille de M. Franklin, deux mille deux cents chemises faites par les dames et les demoiselles d'Amérique pour les soldats américains. Chacune avait mis son nom... Ce lin qui sera trempé des sueurs qui couleront pour la liberté.

O postérité ! souverain juge !... Tu ne crois point ce que tu lis. Tu accuses les auteurs d'avoir calomnié leurs contemporains. Tu lis avec effroi que des hommes blancs vont acheter des hommes noirs et les plongent vivants dans les mines d'Amérique. — C'est vrai. — Tu lis qu'ils dépendent du plus vain caprice d'un maître imbécile, féroce et doué d'une âme de vil esclave. — C'est vrai. — Que pour la plus légère faute ils sont déchirés de coups de fouet... que... que les femmes se distinguent par leur cruauté à commander et à regarder ces horribles spectacles... — C'est vrai ; rien n'est plus vrai ; c'est la vérité même... — O barbares Européens, vous faites tant d'institutions inutiles !... (Voir Montesquieu.) Vos livres parlent tant d'humanité... Cœurs pitoyables, vous ne connaissez pas la pitié de loin !... Vous osez vous enrichir du fruit de ces horreurs... Vous n'avez aucune honte. Vous ne tremblez pas à l'idée des malédictions de la postérité

qui vous attendent... O bons, ô respectables quakers...
L'âme de Colomb peut dire cela.

Il marche d'un côté, *il y trouve Cortès*. Il se retourne et va de l'autre où il compte sur peu de résistance, *il y trouve Cortès* étincelant, terrible, Cortès qui l'avait aperçu d'abord et qui l'avait suivi pour le combattre, etc...

Il pourra être intéressant de représenter cette jeune Américaine qui fut amoureuse de Cortès, se plaisant à caresser le cheval du héros, à lui peigner la crinière, à lui présenter de la nourriture, et ne voulant pas le laisser soigner par...

Plus beau que ce coursier, ce superbe Cyllare
Cher aux lyres de Grèce, et que vit le Ténare
Obéir à la main du frère de Castor ;
Plus beau même que toi, coursier au noble essor,
Qu'élevait Babylone aux amours de la reine,
Quand tu la vis souvent, la belle Assyrienne,
Dans ta crèche de marbre elle-même t'offrir
Et l'orge et le froment qui devaient te nourrir,
Et tresser de ses doigts ta crinière flottante,
Et ton flanc retentir sous sa main caressante.

Alonzo d'Ercilla est le Phémus de l'Amérique. Pendant qu'ils sont à table, ils le prient de chanter. Il chante les nouveaux astres qui ont conduit les Européens et montré un nouveau monde. Pléiades, hyades. Il invoque les muses qui habitent tels et tels lieux... de l'Amérique. « Oui, s'écrie-t-il, venez... » Il faudrait là quelque chose de dévot.

• • • • •
Active, indépendante, à ses forces livrée,
La nature sublime, en ces augustes lieux,

Ne connaît point de l'art les fers injurieux ;
Et l'âme qui s'embrase à cet ardent modèle
Devient indépendante et sublime comme elle.

Puis il dit... il dit... quand j'aurai son poème, je verrai
s'il y a quelque chose à traduire...

Le poète Alphonse, à la fin d'un repas nocturne en
plein air, prié de chanter, chantera un morceau astrono-
mique. Quelles étoiles conduisirent Christophe Colomb.

O nuit... ô ciel... ô mer... O enthousiasme, enfant de
la nuit.

Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre ! Viens sur
ton char noir... vêtue...

Que pour bandeau royal sur ton front lumineux
Des étoiles sans nombre étincellent les feux.

.
Accours, reine du ciel, éternelle Uranie,
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
Marchent, ou sur les feux du superbe Orion,
Soit qu'en un vol léger. emportée
Tu parcoures au loin cette voie argentée :
Soleils amoncelés dans le céleste azur
Où le peuple a cru voir des traces d'un lait pur.
Lune, paisible sœur
De ses rayons brûlants pâle dépositaire
Écoute quand je vais chanter, etc.

Ἐν τῷ ἀστρονομικῶν ἢ κοσμικῶν γ. ηδ.

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,
Consacrée au repos. O silence de l'ombre
Qui n'entends que la voix de mes vers et les cris

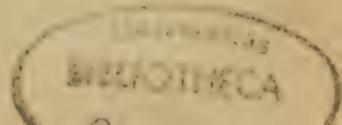
De la rive aréneuse où se brise Téthys.
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
Lance-toi dans l'espace ; et pour franchir les airs,
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
Mes vers impatients, élancés de mon âme,
Veulent parler aux Dieux, et volent où reluit
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
Accours, grande nature, ô mère du génie ;
Accours, reine du monde, éternelle Uranie,
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
Ou sur les triples feux du superbe Orion
Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive, emportée,
Tu suives les détours de la voie argentée,
Soleils amoncelés dans le céleste azur,
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur,
Descends ; non, porte-moi sur ta route brûlante,
Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.
Déjà ce corps pesant se détache de moi.
Adieu, lambeau de chair, je ne suis plus à toi.
Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.
Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
Entre le jour et moi l'impénétrable mur.
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
Me voici sur les feux que le langage humain
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.
Ici l'Aigle et le Cygne, et la Lyre et Pégase.
Et voici que plus loin le Serpent tortueux
Noie autour de mes pas ses anneaux lumineux.

Féconde immensité, les esprits magnanimes
 Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,
 Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
 L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;
 Où l'âme remontant à sa grande origine
 Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

Un rôle assez important du côté des Américains sera une prophétesse comme il y en eut toujours chez les peuples barbares, laquelle attachée aux Pizarre, comme Cassandre à Agamemnon, chantera et prédira l'assassinat actuel de François Pizarre. C'est là que j'imiterai cette admirable et unique scène de Cassandre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Plût à Dieu que je pusse trouver quelque occasion d'imiter aussi cette tragédie des *Perses* !

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des Dieux, s'exprime ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces Dieux malfaisants
 Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
 Loin d'être Dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,
 Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
 Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
 Un tel excès de rage et de férocité ?
 Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
 N'a point voulu nourrir cette race parjure.
 Le cacao sans doute et ses glands onctueux
 Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
 Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
 Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
 Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
 D'herbages véneneux leurs terres sont couvertes.
 Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes



N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.

Le prince américain qui racontera la mort de Guatimozin et de son suivant et ce beau mot : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* les peindra allant au supplice ; Guatimozin en silence... l'autre s'écriant : O vous, feux éternels qui éclairez les cieux ! Toi, soleil, notre père ! et vous, astres des nuits ! ô cieux ! ô terre ! ô mers ! voyez, etc...

Un cacique se tue sur un lit près duquel est le portrait de Philippe II. En se poignardant, il prend une poignée de son sang et la jetant contre ce portrait :

« Tiens, remplis-toi, barbare, voilà du sang... » Il meurt.

Il faut décrire cette imagination ardente et primitive d'un peuple sauvage. Qu'est-ce qui les épouvante le plus ? ce sont nos canons...

Ils pourront, dans leurs assemblées, dire, en parlant de la religion qu'on leur prêche :

Le Dieu des Castellans aux cent bouches d'airain, et les Castellans eux-mêmes :

Ces enfants du tonnerre.

Les assauts enflammés tonnant sur les murailles ou sur les remparts.

Peindre quelque part d'une manière intéressante un pèlerinage... des bois... des eaux...

Comme Homère fait la généalogie du sceptre (*Iliad.*, liv. I), il faut que quelque belle Espagnole ait donné à son amant un bijou... une croix... un tel de ses ancêtres l'apporta de Jérusalem, etc... (plusieurs détails de ce genre).

Pourquoi ne pas exprimer la messe dite dans l'église ; et, après que tout le monde a entendu debout le premier évangile, un prêtre vertueux, Las Casas, par exemple,

montant à la tribune sainte et faisant le sermon : il dit... il dit... — Oui, s'écrie-t-il, j'ai vu en songe tous ces hommes sanguinaires et avides d'or, plongés à jamais en enfer dans des chaudières d'or liquide...

Belle idée empruntée du *Spectateur*.

Exprimer aussi la messe dite sur une pile de tambours avant le combat.

Peindre une procession... Les moines de différentes couleurs... de différents habits... Les surplis, les cierges... traduire quelquefois, transitoirement, par allusion, par prétérition, quelques prières de l'Église... en représenter les différentes cérémonies dans les différents temps de l'année. Car enfin Homère est entré et a dû entrer dans tous ces détails... et les couteaux victimaires, et l'or dont on dorait les cornes de la bête, et le poil de la victime coupé et distribué...

Virgile a fait de même. Et le Tasse qui a parlé de la confession.

Ne pas oublier les fêtes de l'Église dont plusieurs sont intéressantes, comme Noël, le dimanche des Rameaux, le vendredi saint, et plusieurs histoires du Nouveau Testament. La femme adultère, la Samaritaine, le Samaritain charitable... Quoi qu'on en dise, toutes ces fables ont leur prix sans valoir peut-être celles d'Homère. Encore ce dernier point peut-il être contesté. D'ailleurs, bonnes ou mauvaises, elles sont du temps, elles en peignent les mœurs, les caractères, il ne faut pas les omettre.

Parmi les cérémonies catholiques qu'il faut peindre, ne pas oublier les Cendres... et *aperite portas principes vestras*... et les rogations... et les enterrements... les baptêmes... viatique... extrême-onction...

Et ces prêtres barbares après cela vont à l'autel, entrer à l'autel de Dieu... et consacrer la sainte hostie... Dieu s'indigne de voir le pain devenir lui-même entre leurs mains sacrilèges ; de voir le vin devenu son sang par les paroles sorties de leur bouche impie, aller nourrir leur poitrine... nourriture de mort... en vain ils osent dire à

l'autel qu'ils lavent leurs mains parmi les innocents...
Dieu ne ratifie pas ce qu'ils disent. En vain l'eau sainte
coule sur leurs doigts,

Que toute l'eau des mers ne pourrait point laver,
Tant la fureur de l'or, les meurtres, les parjures
Ont gravé sur leurs mains d'éternelles souillures.

Dans la prière des prêtres américains :

Et toi, Dieu castillan, Dieu jaloux, Dieu colère,
Dieu tonnant, Dieu guerrier, Dieu fort, Dieu sanguinaire.

. il s'avance,
Muet, le front baissé, le cœur gros de vengeance.

Les prêtres américains peuvent dire à leur Dieu :

Toi qui
Qui fais la garde autour de nos villes sacrées.

Un prédicateur peindra la mort du Messie... La terre
tremblante... Les tombeaux ouverts... La nuit... cette
nuit ne fut point l'effet du mouvement de la terre ; une
partie du globe ne fut point éclairée et l'autre dans
l'obscurité... La lune ne passa point entre la terre et le
soleil pour intercepter la lumière... Non, l'antique nuit,
la mère du chaos, celle à qui appartenait le monde avant
que la lumière fût créée, sortit de son antre... Elle entoura
le soleil d'un voile noir pour qu'il ne fût pas témoin...
Elle étendit le deuil sur toutes les sphères qui composent
notre univers... Toutes pleurèrent la mort de leur créa-
teur.

Le sommeil, doux frère de la mort.

Je voudrais peindre quelque part un homme (peut-être un jésuite du Paraguay) qui, pour émouvoir les peuples grossiers, emploie quelqu'un de ces signes extérieurs à l'antique, comme le vase brisé par Jérémie, dont plusieurs se moquent et ont tort de se moquer.

L'éloquent jésuite qui, en imitant Pythagore dans Ovide, convertira les anthropophages du Brésil, emploiera des mouvements d'une éloquence primitive et sauvage, comme, par exemple, d'évoquer, dans une bouillante apostrophe, les âmes des malheureux qui ont péri dans ces horribles festins, de les peindre demandant vengeance devant Dieu...

Il faudra qu'un missionnaire, réunissant des sauvages en société, traduise l'hymne de Milton au mariage, très déplacé dans sa bouche, mais plein de beautés. C'est après le divin morceau d'Éden et des amours de nos premiers parents. A ces mots : *had wedded love...* Book IV, v. 750. Il ne faudra pas cependant en imiter cet endroit où il dit que c'est là que règne l'amour et non dans les sourires des p....., jouissance casuelle, ni dans les amours de cour, les mascarades, le bal de minuit, les danses mêlées, les sérénades que les amants chantent à leur orgueilleuse belle, etc...

Il faut qu'un éloquent missionnaire prie l'Esprit-Saint de prendre un charbon sur l'autel où les chérubins, etc... et de lui purifier les lèvres comme au prophète Isaïe.

Un prêtre ou quelque autre disant :

De ton sceptre enchanté frappe ce roc stérile,

fais-en jaillir des sources d'eau vive.

Mettre dans la bouche de celui qui aura vu les Andes...

Ces énormes granits épars çà et là, sans ordre... ces fleuves immenses qui se précipitent... ces neiges...

Ces hauts monts que blanchit un éternel hiver,

Ce chaos semble les débris d'un monde, les Titans...
On croit voir là dans ces enfantements monstrueux, sans
forme, sans ordre, la nature mère travaillée, agitée, dé-
chirée, gémir dans les travaux d'un avortement.

L'histoire de Kentucke à l'ouest de la Virginie, publiée
tout à l'heure par Jean Filson, et où se trouvaient les
aventures du colonel Boon, est très intéressante. C'est le
plus beau pays de l'Amérique, arrosé de superbes et nom-
breuses rivières. Il faudra le peindre en désignant les
lieux par leurs productions, comme je peindrai toute la
géographie du globe. C'est ainsi que fait Homère. On
trouve dans cette histoire de Kentucke un fait curieux.
C'est une colonie de Gallois qui s'est trouvée dans l'Amé-
rique septentrionale. On présume que ce sont des Gallois
que l'histoire rapporte avoir quitté leur pays au XII^e siè-
cle. Il faudra examiner tout cela...

L'Américaine qui va pleurer sur le tombeau de son
enfant et y exprimer du lait de ses mamelles...

(1793 ou 1794.)

.
Magellan, fils du Tage, et Dracke, et Bougainville
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climat:
Reconnaissait la voile et respectait les pas.
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,
En des ports où jadis il entra le premier.
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,
L'environne : il périt. Sa grande âme indignée,
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord

Où son nom, ses vertus, n'ont point fléchi la mort.
 J'accuserai les vents et cette mer jalouse
 Qui retient, qui peut-être a ravi La Peirouse.
 Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour,
 Et la gloire française imploreraient son retour :
 Six ans sont écoulés sans que la renommée
 De son trépas au moins soit encore informée.
 Malheureux ! un rocher inconnu, sous les eaux,
 A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
 Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
 Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
 Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
 As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?
 Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
 Attends-tu ton ami, voguant de plage en plage ;
 Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
 Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
 Font plier notre globe entre deux monts de glace,
 Aux flots de l'océan court demander ta trace ?
 Malheureux, tes amis, souvent dans leurs banquets
 Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais ? »
 Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,
 Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
 N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
 Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs
 Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
 Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

FRAGMENTS ET INTENTIONS

« Il n'est qu'un Dieu suprême, créateur et conserva-
 teur éternel... Les âmes des héros, des anges... sont Dieux
 après lui. Les hommes aujourd'hui ne leur donnent pas

ce nom. Mais la poésie est indépendante et libre ; elle abonde en un langage hardi et nouveau ; et sa belle bouche ne se condamne pas à répéter servilement les expressions des hommes. »

Dieu s'avance pour parler... Il veut que tous les cieux fassent silence. Il s'assied sur le soleil... Le soleil ne tourne plus sur son axe. Des anges courent en foule aux planètes qui leur sont confiées, s'opposent à leur mouvement et les arrêtent dans leur course... Tout l'univers est immobile. Dieu parle... (son discours) et quand il a fini, les groupes d'anges ne retiennent plus les astres qui se précipitent dans leur orbite et continuent leur chemin à grand bruit qui retentit dans l'espace.

Il faut que j'invente entièrement une sorte de mythologie *probable* et poétique avec laquelle je puisse remplacer les tableaux gracieux des anciens, ces Néréides accompagnant le navire d'une femme, etc...

Il y a des choses pleines de génie et dignes de l'antiquité dans le poème de Sannazar sur l'enfantement de la Vierge. Il revêt le Tout-Puissant d'une robe que la nature lui a tissée, où elle a représenté les mondes, soleils, etc... Il peint le fleuve Jourdain appuyé sur une urne où sont ciselés divers événements analogues au sujet... Il faut donner au Marannon une urne pareille.

Il ne sera pas mal que le poète raconte allégoriquement quelque part l'histoire physique du tonnerre. Dieu le forme dans les nuages... Les anges ou ministres amassent les vapeurs et exhalent de la terre. Cela est épique et fournit de grandes images.

Au lieu de Neptune, il faut peindre l'ange de la mer agitant les rochers, soulevant les vagues et excitant les tempêtes.

(Il faut dans cet ouvrage que chaque nation ait son Dieu, comme de raison. Mais le poète les admettra tous.

Il peindra les cérémonies de toutes les religions avec une indifférence et une égalité parfaites. Quand il aura peint un idolâtre faisant une prière, il ajoutera : « Il pria ainsi et son Dieu l'entendit du haut du ciel. »)

Je voudrais imaginer des actions et des épisodes tragiques et grands et prouvant de grandes choses morales qui pussent être citées et vivre dans la mémoire des hommes, comme ce qui nous est resté des anciens. Je voudrais imiter la fin de l'*Œdipe* de Sophocle...

Ce sera un épisode touchant que cette histoire que je voulais mettre dans un autre poème... Une jeune héroïne suit son amant... il est mort... Elle va sur son tombeau... on l'entraîne... dans les délires de la fièvre... Enfin un jour elle éloigne tous ses gardiens... et mourante, languissante, elle marche vers ce tombeau... Avant d'y arriver... elle tombe... On l'entend, on y court... on veut la reporter chez elle... Elle s'attache aux branches d'un arbre en criant... On consent à la porter sur le tombeau... on obtient qu'elle mange... on lui donne du lait... Elle allait porter la coupe à sa bouche... elle s'arrête... réfléchit... des larmes coulent de ses yeux... elle incline la coupe sur le tombeau, verse la moitié du lait en disant : « Tiens, mange aussi, toi... » elle avale le reste... elle meurt sur le tombeau.

On leur offre la paix... mais cette paix n'est point riante... elle n'est point couronnée d'épis et de fleurs... Elle a le regard dur, la tête haute, des chaînes dans ses mains... C'est la paix de l'esclavage, elle ressemble à la guerre.

Bravade : L'avez-vous ouï dire ? — Jamais. — Eh bien, c'est donc à moi de vous instruire que... L'autre le quitte au milieu de son discours et va faire précisément ce que l'autre prétendait lui défendre.

Un vieillard, consolant un jeune homme qui se reprochera avec amertume une faute qu'il aura commise,

pourra lui dire cette sage maxime : qu'il faut être indulgent pour les autres et aussi pour soi.

Hier tu pouvais tout et m'osais offenser ;
 Tu n'es rien, je puis tout, et choisis la clémence.
 Faible et pauvre j'allais, pour punir ton offense,
 Soulever terre et ciel, quel qu'en fût le danger ;
 Mais j'aime à pardonner quand je puis me venger.

On pourrait feindre qu'un jeune homme aurait été se distinguer en Amérique, déshérité par son père qui, se repentant, le chercherait en Amérique. Le fils sans le connaître tuerait son père et épouserait sa mère... Cela découvert, il dirait à ses enfants avant de se tuer :

Venez, fils de l'inceste
 Imprimez-vous bien mon visage
 Venez, venez, enfants. Vous tremblez, vous fuyez.
 Venez, regardez-moi. Ces traits que vous voyez,
 Ce sont ceux d'un méchant, d'un traître, d'un perfide,
 D'un fils incestueux et d'un fils parricide !...

Quand, fugitifs, sans appui, sans asile, on vous appellera fils de l'inceste, alors maudissez votre père. Et quand

Un traître, un parricide, un fils incestueux,
 Au gibet mérité marcheront sous vos yeux,
 A leur visage impie, horrible, sanguinaire,
 Rappelez-vous Fernand, maudissez votre père,
 Dites : — Il ressemblait à ces hommes pervers
 Que les bourreaux

Peindre noblement et superstitieusement la force des imprécations d'un père... Dans un épisode grandement

tragique. Ceci doit être un des plus beaux endroits de l'ouvrage.

Il serait bon, et neuf, et original, dans la foule de caractères qui doivent remplir cet ouvrage, d'en jeter un d'un âge mûr, devenu froid et tranquille, d'ardent et impétueux qu'il était dans sa jeunesse ; silencieux, écoutant tout et ne répondant rien, faisant et disant tout ce qu'il a à faire ou à dire sans aucune altération de visage ; dans le conseil, n'ayant que des avis ironiques ; dans la mêlée se battant sans jamais rien perdre de son sang-froid ; quand, après la victoire, chacun étale ses exploits pour avoir part au butin, lui, se taisant et s'en allant ; humain et bon, sans aménité ; ami inviolable sans être caressant ; généreux sans magnificence ; juste sans aimer la vengeance ; grand sans enthousiasme ; peu fêté, peu recherché ; mais honoré de tous. Adoré du soldat qui craint même son regard. Redouté dans le conseil, même lorsqu'il garde le silence. Et lui donner un ami d'un grand caractère tout opposé qui, en l'aimant, le respecte.

Un vieillard dira :

Affreux bienfait du ciel que de survivre à tous ceux que l'on aime !... mes parents m'ont abandonné ; mes amis m'ont abandonné ; tous m'ont abandonné. Je suis resté seul au monde. Il n'est plus personne sur la terre avec qui je puisse parler de ce que nous avons vu autrefois ; rappeler à quels jeux nous jouions dans notre enfance ; nos premières amours, et disputer quelle maîtresse était la plus belle. Ceux qui sont vieux aujourd'hui, quand ils étaient jeunes, m'ont vu déjà vieux. La vieillesse est à charge aux jeunes gens... Ils me fuyaient alors, ils m'évitaient. Ils me fuient, ils m'évitent encore comme s'ils étaient restés jeunes et que je fusse vieux tout seul. Les jeunes gens me haïssent... — Vieillard, ne nous fais point ce reproche. Nous aimons, nous respectons tous ta vieillesse vertueuse.

Le vieillard dira : *Æquam memento rebus...*

Gardons, gardons toujours, nous qui devons mourir,
 Une âme égale et ferme
 Dans les biens, dans les maux que le ciel nous envoie
 Entre la paisible. . . et l'insolente joie.

Horat.

Il faut peindre avec des couleurs vraies et naïves un Espagnol ou autre, comme l'Hercule des anciens, principalement dans l'*Alceste* d'Euripide, grand, féroce, généreux, terrible, gros mangeur, etc.

Ainsi le paysan *insciis* s'assied sur un serpent roulé sur lui-même et qu'il prend pour un tronc d'arbre.

Ainsi le voyageur fatigué s'assied et se repose sous un mancenillier, ombrage vénéreux... Saisi d'un froid mortel, il se lève, il se traîne loin de cet arbre funeste, et plus il s'en éloigne, plus il sent se ranimer son cœur.

Et renaître en son flanc la force et la vigueur.

Je veux, dans un tableau pathétique et sombre, mettre un homme dans une circonstance où il puisse traduire Job : *pereat dies in qua...* et la sentence grecque : *le meilleur était de ne pas naître, ensuite de mourir bientôt.*

Je veux, dans un même morceau, confondre et imiter cet endroit d'Homère où Priam demande à Hélène le nom des héros de l'armée, et la divine scène d'Eschyle dans les *Sept chefs* où un messenger apprend à Étéocle les noms des Chefs et les devises de leurs boucliers qu'Étéocle rétorque toujours contre eux. Cette scène est au-dessus de l'éloge. Il faut presque la traduire.

La nuit vient... et passe... le jour renaît... Et comme on voit une nation de fourmis... *dans les champs le noir teuble chemine et va en rampant...*

Ainsi pour les travaux, pour le gain, pour la peine,
S'éveille avec le jour la fourmilière humaine.

Aussitôt dans la cité, dans le port...

Tout s'émeut et s'empresse
On traîne, on porte, on court. L'aigre dent de la scie
Mord la pierre ou le bois. La lime ronge et crie.
Sur les longs clous de fer tonnent les lourds marteaux.
Les roues. . . . glissent sous les fardeaux,
Les fouets sifflent dans l'air et les chevaux dociles
Poussent, en agitant leurs sonnettes mobiles.
Partout au loin se mêle un tumulte de voix
Et de hennissements et de rauques abois.

Le héros couché entend ce bruit, etc.

.
Comme un chien vigilant couché près de son maître,
D'aussi loin qu'il a cru reconnaître le bruit
D'un passant vagabond qui chemine la nuit,
Se dresse, jappe, écoute ; et si le bruit augmente,
Crie et s'élançe et gronde et saute et se tourmente ;
Ainsi.

Homère compare les fleuves à l'huile : ὡσπερ ἔλαιον.

Moins lente on voit couler la liqueur de l'olive.

Doux comme la vertu, beau comme la pudeur.

Ainsi, sur une cime élevée une immense quantité de
neige s'amoncelle et demeure suspendue et immobile au
penchant du mont. Mais un seul flocon qui se détache

donne à tout le mouvement ; il en entraîne un second, puis un autre ; et bientôt tout cet amas énorme s'éboule dans la vallée avec un fracas épouvantable.

Ainsi, quand la tempête aux ailes ténébreuses.

Le serpent (voyez Virgile), aux rayons du soleil,

De sa queue à longs plis sillonne la poussière
Et de son triple dard fait siffler la lumière.

Ainsi, une génisse dans l'étable, si quelqu'un vient toucher et caresser son veau, croit qu'on veut le lui enlever ; elle tourne la tête, elle fait effort pour se détacher et venir à son secours et mugit douloureusement.

Ainsi, un homme qui, dans le cœur de l'hiver, veut passer un fleuve glacé... Il s'avance... mais au milieu, tout à coup, il entend la glace crier et se fendre sous ses pieds... il s'arrête.

Il pâlit. Sur son front se dressent ses cheveux.
Tremblant, l'effroi l'agite et roule dans ses yeux.
Le tumulte, la mort égare son visage,
Et sa mère, à grands cris, le rappelle au rivage.

Un héros qui a souffert des injustices s'éloigne comme Coriolan et cache partout son nom comme Ulysse. Qu'il s'appelle Alphonse, par exemple. Il trouve un vieillard comme Philoctète qui lui demande des nouvelles de l'armée, et celui-ci... et celui-là... et ce vieillard...

Il invoque la mort, il a pleuré son fils.

O dieux ! réplique le vieillard, c'était mon plus ancien ami. Nous avons ensemble étudié... et ce jeune héros... cet Alphonse... Alphonse ? — Il a vécu.

Puis il finit par aller chercher un asile chez un prince américain à qui il a fait tout le mal possible. Il entre non à la manière des suppliants... mais le prince hospitalier, qui est alors dans un festin, s'approche de lui... « Étranger, viens t'asseoir à ma table... Tous les humains rencontreront chez moi l'hospitalité... Il n'en est qu'un seul qui y trouvera le châtiment de ses barbaries... Plût aux Dieux que la tempête le jetât ici !... C'est ce dur Espagnol, c'est ce cruel Alphonse... » L'étranger l'interrompt... « Je suis Alphonse... C'est moi qui t'ai fait tant de mal et qui viens t'aider à le réparer. »

Je voudrais peindre un grand homme, injustement banni, réduit à vivre dans une cabane en quelque lieu sauvage et désert. On a besoin de lui, on va le chercher ; il salue tendrement à l'antique la cabane qui l'a conservé. (Si c'est un chrétien, il faut mêler à cela une sorte de dévotion noble et romanesque.) Il se couvre de gloire. Il a de nouveaux malheurs et meurt misérablement en regrettant son asile.

Un homme (peut-être un fourbe), tenant un discours passionné et persuasif, emploiera ce tour... telle et telle chose arrivait... O vagues de telle mer !... ô telle rive n'est-il pas vrai qu'alors vous vîtes... (quelque chose d'incroyable et de prodigieux).

S'agiter une mer bruyante et montueuse ?

..... de sa barbe sauvage
Le fer n'avait jamais dépouillé son visage.

... Je le connais. C'est l'âme d'un enfant.

.....
Un cœur sensible et tendre et jusqu'à la faiblesse
Mais un esprit de fer, mais un courage altier,

Que l'aspect de la mort ne peut faire plier ;
 Une volonté forte, intraitable, invincible,
 Une équité sauvage, indocile, inflexible.

Un cœur tendre et facile, une tête indomptable.

Dans les jeux ou ailleurs... on examine, le cou tendu, l'œil fixe, celui qui... et quand il est au plus difficile, on sue pour lui, on n'ose respirer, comme si on avait peur de le troubler de si loin ; et si quelqu'un tousse ou fait quelque bruit, on lui fait signe brusquement de se taire.

Lucain dans le panégyrique de Pison et Paterculus racontent que la colonie de Chalcis en Eubée venant fonder Cumès en Italie, sous la conduite d'Hippocle et de Mégasthène, fut conduite par une colombe.

Philostrate dit que les Muses, sous la forme d'abeilles, conduisirent en Ionie une colonie d'Athéniens.

Dans l'hymne à Délos, Callimaque représente Mars et Iris sur des sommets de montagnes faisant trembler la terre et défendant de recevoir Latone. Ces images sont grandes et homériques. Tout ce qui se passera en Amérique et que je raconterai moi-même sera rempli de tableaux homériques, de ce ton-là. Les guerres et combats passés en Asie ou ailleurs seront racontés par des personnages et n'auront point de ces sortes de figures.

« Et entre les mains des dames ne se voyait que morions et armets, auxquels elles attachaient des pennaches de diverses couleurs, sayes et cottes d'armes qu'elles enrichissaient d'ouvrages. » Plut. *Philop.*

Il faut peindre ce tableau-là et ne pas oublier quelqu'un de ces accidents intéressants, comme une belle armure brodée par quelque belle et bientôt enlevée à celui qui la porte et devenue la proie d'un ennemi.

Conveniens vitæ mors fuit ista suæ. (Ovide.)

Et qui vécut ainsi devait ainsi mourir.

Il faut traduire le bel endroit de Jérémie sur le massacre de Rama. On peut mettre cela dans la bouche de Las Cazas.

Chez les Anciens, des hommes attirés dans un palais qui cachait un piège, reçus devant l'autel de Jupiter hospitalier, au moment où ils seraient attaqués dans la nuit, comme les gendres de Danaüs, s'élanceraient aux pieds de Jupiter hospitalier, pâles, défaits, et s'écrieraient : O Jupiter hospitalier !...

Quel feu, quel profond pathétique Eschyle ou Sophocle... Il faut tâcher de faire un morceau dans ce genre.

Il faut tâcher d'imiter quelque part les honneurs funèbres rendus par le grand Germanicus aux légions massacrées sous Varus par les Germains, sous Arminius... et les affronts faits aux cadavres... et le rêve de Cæcina.. et la nuit bruyante et les fêtes et les cris et les chants des barbares... et tous ces autres détails si divinement peints au premier livre des *Annales*... Je ne sais rien de plus épique nulle part.

Cette voix de Stentor qui se fait entendre par-dessus une armée (*Homère, Iliade, v. 585...*) il faut appliquer cela à quelqu'un.

Il faut mettre ceci dans la bouche du poète (qui n'est pas moi).

Le poète divin, tout esprit, tout pensée,
 Ne sent point dans un corps son âme embarrassée ;
 Il va percer le ciel aux murailles d'azur ;
 De la terre, des mers, le labyrinthe obscur.
 Ses vers ont revêtu, prompts et légers protégés,
 Les formes tour à tour à ses yeux présentées.

Les torrents, dans ses vers, du droit sommet des monts
 Tonnent précipités en des gouffres profonds.
 Là, des flancs sulfureux d'une ardente montagne,
 Ses vers cherchent les cieus et brûlent les campagnes ;
 Et là, dans la mêlée aux reflux meurtriers,
 Leur clameur sanguinaire échauffe les guerriers.
 Puis, d'une aile glacée rassemblant les nuages,
 Ils volent, troublent l'onde et soufflent les naufrages,
 Et répètent au loin et les longs sifflements,
 Et la tempête sombre aux noirs mugissements,
 Et le feu des éclairs et les cris du tonnerre.
 Puis, d'un œil doux et pur souriant à la terre,
 Ils la couvrent de fleurs ; ils rassérènent l'air.
 Le calme suit leurs pas et s'étend sur la mer.

La tempête en feu, ardente... cette côte infâme de naufrages.

Tous les vents à la fois rassemblant les orages
 Sur sa faible nacelle amentent les naufrages.

Gît le cadavre épars d'une ville...

Fait retentir la nue et les temples du ciel.

Donec fortunam pudeat criminis sui.

Phædre, liv. II, épil.

Sans se plaindre du ciel qui l'opprime,

Attend que la fortune ait honte de son crime.

N'est-ce pas un tel que j'aperçois revenir du combat tout sanglant ?... Apportez-moi ma lyre, ôtez-la du clou qui la suspend à la colonne... que je chante...

Dans un ouvrage de si longue haleine, on peut hasarder beaucoup de hardiesses nouvelles. Il faut essayer d'employer le mot *hiver* dans le sens de tempête, — comme chez les anciens Hyems, Χειμών : de cette manière par exemple :

Quand les vents et la grêle et l'orageux hiver
Soudain couvrent le ciel et soulèvent la mer.

Il ne peut qu'il ne fasse telle ou telle chose... tournure antique de notre langue et qu'il faut employer.

Il faut employer le mot *exorable*.
Rendu plus *exorable*.

Que la richesse des Etats est l'agriculture. Appliquer à cela la fable d'Érysichton et répéter ce que j'aurai dit
ἰν γεωπον.

L'ART D'AIMER

FRAGMENTS

I

Flore met plus d'un jour à finir une rose.
Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose ;
Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,
Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,
Que sous tes pas certains la route s'aplanisse,
Qu'un œil sûr te dirige ; et de loin, avec art,
Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.
Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
De venir, voir, et vaincre, et prôner sa victoire,

Vole, et hâtant l'assaut qu'il eût dû préparer,

.
L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons
Ne passaient point encore les timides gazons.
Le danger, c'est ainsi que leur bouche l'appelle,
D'abord effraie ou semble effrayer une belle ;
Prudence, adresse, temps, savent l'accoutumer
A le voir sans le craindre et bientôt à l'aimer.

II

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Xanthus l'avait tenue au cristal de son onde,
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots du jasmin.
Cultivez vos attraits ; la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposerait vos charmes.
Que dans vos vêtements le goût seul consulté
N'étale qu'élégance et que simplicité.
L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;
Le goût est leur richesse, et, tout-puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux

Que déploie au Cathay le ver industriel.
Le coton mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

III

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit ; songe à tout expier.
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier ;
Tombe même à genoux, bien loin de te défendre ;
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux
Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent malgré toi, sans fiel ni sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguisé la piqure ;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain ;
Ton amant consterné dévore son chagrin :
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.
Il boude ; un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux.
Oh ! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage ;
Cet air humble et soumis de n'oser l'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,

Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Fait éclater un rire à peine retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;
C'est ton tour maintenant de le boudier lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

.
Sache inventer pour lui mille tendres folies.
Il faut, en le grondant, le serrer dans tes bras ;
Lui dire, en le baisant, que tu ne l'aimes pas ;
Et les reproches feints, la colère badine ;
Et des mots caressants la mollesse enfantine,
Et de mille baisers l'implacable fureur.

.

IV

Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est pour la tromper un aimable artifice :
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice,
Lasse sa patience à mille tours malins,
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée,
Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,
Elle te tient, te presse ; elle va te punir,
Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage,
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile.

Une belle est un bien si léger, si mobile !
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir ;
Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtoat point de contrainte. Espère un plus beau jour.
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour.
Essaye avec les pleurs, les tendres doléances,
De faire à ses desseins de douces violences.
Sinon, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
Se dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.
Prends-y garde : une fois le ramier envolé
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède ; assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,
Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.
Complaisance a toujours la victoire propice.
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
Comme un jeune rameau planté dans la saison,
Te rendra de doux fruits une longue moisson.

V

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
Les fleurs vengent souvent un amant courroucé
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;
Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,

D'un faisceau de bouquet en cachette apporté
Châtie, en badinant, sa coupable beauté ;
La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
Imite, avec amour, la plainte et la colère ;
Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
Arme le fouet léger de rapides efforts,
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),
J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
Sur un lit que je cueille en tes rians asiles,
Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

VI

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,
A l'heure où, vers le soir, cherchant le frais des eaux,
La belle nonchalante à l'ombre se promène ;
Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine,
Et son sein plus ému de tendresse et de vœux,
Appellent le baiser et respirent ses feux ;

Que l'amant peut venir, et qu'il n'a plus à craindre
 La raison qui mollit et commence à le plaindre ;
 Que sur tout son visage, ardente et jeune fleur,
 Se répand un sourire insensible et rêveur ;
 Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête ;
 Que ses yeux, dans sa course incertaine et muette,
 Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour
 Languissent mollement et sont noyés d'amour.

VII

Aux bords où l'on voit naître et l'Euphrate et le jour,
 Plus d'obstacle et de crainte environne l'amour.

Aussi

. . Sans se pouvoir parler même des yeux,
 On se parle, on se voit. Leur cœur ingénieux
 Donne à tout une voix entendue et muette,
 Tout de leurs doux pensers est le doux interprète.
 Désirs, crainte, serments, caresse, injure, pleurs,
 Leurs dons savent tout dire : ils s'écrivent des fleurs.
 Par la tulipe ardente une flamme est jurée ;
 L'amarante immortelle atteste sa durée.
 L'œillet gronde une belle. Un lis vient l'apaiser.
 L'iris est un soupir ; la rose est un baiser.
 C'est ainsi chaque jour qu'une sultane heureuse
 Lit en bouquet la lettre odorante, amoureuse.
 Elle pare son sein de soupirs et de vœux ;
 Et des billets d'amour embaument ses cheveux.

VIII

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes
Aux Dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.
Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !
Les muses avec moi vont connaître Byzance ,
Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur ses rives jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.
Pour la première fois de sa honte étonné,
Le farouche turban, jaloux et consterné,
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour
Où de tous les climats brillent toutes les belles :
Elles règnent sur tout et vous régnez sur elles.
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,
Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
Plus beau que la toison étincelante d'or,
Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,

Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,
Toutes enfin, ce bord sera tout l'univers.

IX

L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
Belles, étudiez ces tendres fictions
Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :
De tout aimable objet Jupiter enflammé,
Et le dieu des combats par Vénus désarmé,
Quand, la tête en son sein mollement étendue,
Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,
Nourrit d'un long amour ses avides regards ;
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre ;
Quelles trois déités un berger vit descendre,
Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux.
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux ;
Et le sang d'Adonis et la blanche hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux ;
Herminie aux forêts révélant ses blessures ;
Les grottes, de Médor confidentes parjures ;
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
Où sur des lits de fleurs, languissent les héros ;
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
Les grâces dont les soins ont élevé Racine
Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.
Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche.

La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;
Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
Qu'Amour vînt pour l'entendre ; et dans ces chants heureux
Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
Mon berceau n'a point vu luire un même génie :
Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,
Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

X

La sombre défiance assiège en vain ta trace,
Il faut oser. L'amour favorise l'audace.
Les ruses des mortels n'éludèrent jamais
D'un enfant et d'un dieu les ruses et les traits.
Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible ?
Que sert à Junon son Argus si terrible ?
Ce front d'inquiétude armé de toutes parts,
Où veillaient à la fois cent farouches regards.

XI

Souvent d'un peu d'humeur, d'un moment de caprice
(Toute belle a les siens) il ressent l'injustice ;
Il se désole, il crie, il est trompé, trahi ;
Tu ne mérites pas un amant tel que lui ;
Il a le cœur si bon ! Sa sottise est extrême.
Il te hait, te maudit ; — plus que jamais il t'aime.

XII

Oui, jusque dans sa robe et le contour de lin
 Que presse la ceinture au-dessous de son sein,
 Sans avoir son aveu, ta bouche pétulante
 A cherché la fraîcheur de sa gorge naissante.
 Sur les deux ramiers blancs le vautour indompté,
 Sur les deux ramiers blancs il s'est précipité,
 Les deux oiseaux jumeaux qu'un même nid rassemble,
 Qui se cachent tous deux, qui s'élèvent ensemble,
 Dont le bec est de rose, et que l'œil plein d'ardeur,
 Poursuit, touche de loin, et qui troublent le cœur.
 Sa robe au gré du vent derrière elle flottante,
 En replis ondoyants mollement frémissante,
 S'insinue, et la presse, et laisse voir aux yeux
 De ses genoux charmants les contours gracieux.

XIII

.
 Non ; même sans chercher d'amoureuses promesses,
 Sans vouloir de Vénus connaître les caresses,
 D'être belle toujours vous prenez quelques soins ;
 Vous voulez plaire même à qui vous plaît le moins.
 O chaste déité qu'adore le Pirée,
 Tu jettes l'instrument, fils de ta main sacrée,
 Tu brises cette flûte où, pour charmer les Dieux,
 Respire en sons légers ton souffle harmonieux ;
 Tu rougis de la voir dans une onde fidèle
 Altérer la beauté de ta joue immortelle.

NOTES ET VERS ÉPARS

Dans les plaisanteries pour rire, il faut prendre garde de ne rien dire qui puisse être une vérité.

L'amour est délicat, un rien peut le blesser.

Quand on a resté avec ce qu'on aime, même sans rien dire, le temps a passé vite, on s'étonne toujours qu'il soit déjà si tard.

Nulla heure n'est oisive et nul instant n'est vide.
 Le temps vole, pour eux, d'une aile si rapide !
 Tous deux muets, tous deux tranquilles à l'écart,
 S'étonnent à la fin qu'il soit déjà si tard.
 Ils se parlent d'amour dans leur silence même.
 L'âme sans le vouloir rêve de ce qu'elle aime.
 Il est là : c'est assez.

Je leur ai conseillé de s'absenter quelquefois ; mais vous n'avez rien à craindre, c'est un précepte bien pénible.

Eh ! qui peut sans mourir s'éloigner d'une amante ?

La prière
 Ou l'ordre impérieux, faveur plus douce encore.

Ce mélange incroyable et divin
 De raison, de délire,
 D'exigence et de soins, d'esclavage et d'empire.

Sur sa lèvre de rose et d'amour parfumée,
Cueillir la douce fleur d'une haleine embaumée

La jeune Hébé donnée au courage d'Alcide.

Quand on a été longtemps importuné par des témoins...

Dans le premier baiser l'âme entière se noie.

Un jeune homme

Croit toujours de beaux yeux garants d'une belle âme.

Et sur son cou d'ivoire

D'une dent chatouilleuse avec un doux murmure
Imprimera la molle et suave blessure.

Quand la gaze ou le lin, barrière mal tissée,
Qui la couvre ou plutôt la découvre à sa vue
Suivant de tout son corps les détours gracieux.

C'est par ses vêtements qu'elle est nue à tes yeux.

Et de ses vêtements couverte et non voilée..

(Je crois avoir déjà mis ce vers-là quelque part, mais je
ne puis me souvenir où.)

Sur ses membres

S'étend le doux réseau d'une peau diaphane.

Rugis uterum Lucina notavit.

De Lucine avec art dissimuler l'outrage.

Obéis ; c'est un dieu, c'est un enfant colère.

Baisers mêlés de pleurs, soupirs, molle complainte.

. Et tant de probité
Ne fut rien qu'ignorance et que rusticité.

Et tu sais bien quel est auprès de la beauté
L'attrait même du crime et de la nouveauté.

Il faut qu'un amant sache prendre toutes les formes...
exemples des métamorphoses des Dieux... Après trois ou
quatre, finir par raconter en douze ou quinze vers l'en-
lèvement d'Europe, traduisant Ovide, livre II, et Mos-
chus... D'abord elle a peur... puis elle finit par s'asseoir
sur lui.

Aux rives de Sidon Jupiter mugissant.

Jupiter quadrupède et sur l'herbe paissant,
Aux rives de Sidon ravisseur mugissant.
Quoique paisible et doux, la vierge qu'il adore
L'approche, fuit, revient, fuit et revient encore ;

Puis lui jette des fleurs, s'accoutume à le voir,
Le touche, et sur son flanc ose bientôt s'asseoir.

λάθρια πηλείδαο φιλάματα, λάθριον εὔναν.

(Bion de Smyrne.)

Et les baisers secrets et les lits clandestins.

Un vers en comparaison *Nervis alienis mobile lignum.*

.
 Aux signes de l'aimant statue obéissante,
 S'enflamme au seul aspect d'un feu contagieux.
 Ainsi, quand au hasard un doigt harmonieux
 Agite et fait parler une corde sonore,
 Une autre corde au loin qu'on négligeait encore
 D'elle-même résonne, éveillée à ce bruit,
 Et s'unit à sa sœur, et l'écoute et la suit.

—
 Du céleste voyage à mon char confié
 En deux courses son vol a franchi la moitié.
 Descendons, sous nos pas la nuit couvre les plaines.
 De mes cygnes fumants je détache les rênes :
 Demain même trajet s'ouvre devant mes yeux ;
 Mon char avec le jour regagnera les cieux.

—
 C'est l'amour qui, trompant la sombre vigilance,
 Sait donner devant elle une voix au silence.

—
 Une jeune beauté par lui seul affermie,
 Quand la troupe aux cent yeux est enfin endormie,
 De son lit qui pleurait l'absent trop attendu
 Fuit, se glisse, et d'un pied muet et suspendu,
 Au jeune impatient va, d'aise palpitante,
 Ouvrir enfin la porte amie et confidente ;
 Et sa main, devant elle, interroge sans bruit
 Et sa route peureuse et les murs et la nuit.

—
 Il apprend aux soupirs à s'exhaler à peine ;
 Il instruit, près des murs qui pourraient vous ouïr,
 Vos baisers à se taire et ne vous point trahir.

. L'obstacle encourage l'amour.
 J'épargne le chevreuil que nul bois, nul détour
 Ne dérobe à mes traits dans la vaste campagne ;
 Je veux le suivre au haut de la sombre montagne,
 Et, trempé de sueurs, affronter en courant
 La ronce hérissée et l'orageux torrent.

Retenez, il est temps, le songe qui s'enfuit,
 Belle et rapide fleur, doux enfant de la nuit ;
 Le jour vient, il t'appelle, empresse-toi d'éclorre :
 Ah ! tu ne verras point une seconde aurore.

.
 Les mains de Calliope et celles de l'amour.
 La couronne de fleurs qui vivent plus d'un jour.

.
 De tes traits languissants observe la pâleur,
 Si telle est des amants l'amoureuse couleur.
 Procris, pâle et mourante, aux abois suit Céphale.
 Vois, pour Endymion, Phœbé mourante et pâle ;
 Vois d'Alphée éploré pâlir le front vermeil,
 Et la pâle Clytie amante du soleil.

Sur l'oreiller d'amour tous deux.

Mais surtout sans les yeux quels plaisirs sont parfaits ?
 Laissez, près d'une couche ainsi voluptueuse,
 Veiller, discret témoin, la cire lumineuse,

Elle a tout vu la nuit, elle a tout épié ;
Dès que le jour paraît, elle a tout oublié.

A la fin du morceau de Protée :

Et tu verras ainsi contre tes fers agiles
Se briser ses efforts et ses ruses fragiles.

Au troisième chant, histoire des grossières amours des premiers âges ; le luxe et l'art s'introduisant peu à peu dans la manière d'aimer... Athènes, Corinthe, Rome... Phryné.

D'un style grossier l'obscène nudité.

Il faut bien observer que ce qui est généralement un défaut dans les femmes, est souvent une grâce et une gentillesse dans une seule. Particulièrement de bien manger à table.

Les beaux garçons sont souvent si bêtes.

Un homme doit se conformer au goût des femmes. Il doit quelquefois coudre, broder, faire de la tapisserie ; mais il ne faut pas qu'il s'y montre trop adroit ; au contraire, il vaut mieux qu'il affecte de s'y prendre mal. Hercule auprès d'Omphale. Sa maladresse qui amusait cette dame.

Le mot d'un peintre : Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche.

Ce n'est pas que je veuille condamner les femmes à ne songer qu'aux affaires du ménage. J'aime fort qu'une belle main, habile à manier la plume et l'aiguille, cultive à la fois *l'une et l'autre Minerve*.

Un mouvement de désirs tel que celui que l'on éprouve après dîner, lorsqu'on a bu vin, café...

FRAGMENTS D'UN POÈME : LA RÉPUBLIQUE
DES LETTRES OU LES CYCLOPES LITTÉ-
RAIRES.

Ce n'est plus un sommet serein, couvert de fleurs,
Qu'habitent aujourd'hui les poétiques sœurs ;
C'est l'ancre de Lemnos, sombre et sinistre asile,
Où vingt Cyclopes noirs et d'envie et de bile,
Prompts à souffler des feux par la haine allumés,
Trempent aux eaux du Styx leurs traits envenimés ;
Et d'outrage, de fiel, de calomnie amère,
Forgent sous le marteau l'Iambe sanguinaire.

Toi donc, ô Dieu des vers, qui nourris de tes eaux
Ton interprète heureux, le sage Despréaux,
Et Voltaire, et Corneille, et l'âme de Racine,
Et Malherbe, et Lebrun à la lyre divine,
Et ce rêveur charmant chez qui, jusqu'aux poissons
Tout parle, tout, pour l'homme, a d'utiles leçons ;
Et deux ou trois encor, honneur de ton empire,
Que la France a vus naître et que l'Europe admire,
Donne-moi de pouvoir sous leurs riches palmiers
Faire germer aussi mes timides lauriers !
Donne-moi, d'un poète, esprit, gloire, génie,
Tout, excepté pourtant l'enfantine manie
De tel, qui, possédé de son docte travers,
Inepte et bête à tout ce qui n'est pas des vers,
Ridicule jouet d'une verve inquiète,
A toute heure est poète et n'est rien que poète.

.

.
 Pour tout esprit bien fait les lettres ont des charmes.
 A ce penchant si doux on voudrait obéir ;
 Les lettrés ont pris soin de les faire haïr.
 Elles n'ont point ici d'ennemis plus contraires
 Que ces brigands pompeux, ministres littéraires,
 Dont la ligue, formée en corps tumultueux,
 Repousse l'homme simple, et droit, et vertueux.
 Ah ! de quelque laurier que leur main nous honore,
 Il faut les bien aimer pour les aimer encore,
 Quand d'un œil studieux on a vu tour à tour
 Quels indignes humains commandent dans leur cour.

Mais il fait beau les voir s'écriant tous ensemble,
 Tels qu'en un carrefour où la meute s'assemble,
 Des dogues, l'œil ardent et luttant à grands cris,
 D'un festin nuptial s'arrachant les débris,
 D'une triste assemblée, immolée à leurs veilles,
 Se disputer entre eux les yeux et les oreilles.
 L'un au loin dans Strabon voyage et s'applaudit ;
 L'autre un calcul en main l'arrête et l'interdit ;
 Mais l'autre au milieu d'eux toujours, toujours poète,
 Improvise, extravague, embouche la trompette,
 Répond en hémistiche et cite de grands mots
 Qu'au théâtre le soir mugit quelque héros.

De la société tyrans présomptueux ;
 Haïssant, dédaignant tout ce qui n'est pas eux,
 Chacun, dans son esprit, se couronnant d'avance,
 Épouse avidement un art, une science,
 Ne voit, ne connaît qu'elle, et la tient dans ses bras,
 Et répudie au loin tout ce qu'il ne sait pas.

La prose humble et tremblante, à l'orateur laissée,
N'est au rimeur altier qu'un objet de risée.
Mais tous deux ils font voir par preuves et bons mots
Que de parler suffit, et qu'il n'est que des sots
Qui jusques à Newton puissent vouloir descendre,
Ou des siècles éteints ressusciter la cendre.
Lors un pédant, armé de vers grecs et romains,
Nous dit, non en français, que nos efforts sont vains,
Que la mémoire est tout ; qu'il ne faut plus écrire
Rien qu'autrefois Auguste ou Platon n'ait dû lire.
Mais un chiffreur pensif, de tels discours blessé,
Lève un front triste et sec d'algèbre hérissé,
Il calcule, et conclut que, de ces mots profanes,
Il résulte que Grecs et Romains sont des ânes ;
Mesure en quel rapport Homère, près de lui,
N'est qu'un rêveur pétri de sottise et d'ennui,
Et ne sait pas (hélas ! il s'ignore lui-même)
Qu'on peut être aussi sot à résoudre un problème
Qu'à rimer un chef-d'œuvre au journal admiré,
Ou rétablir dans Plîne un mot défiguré.

Tout blesse leur oreille active et soupçonneuse ;
Leur vanité colère, inquiète, épineuse,
Veille autour d'eux, et va, sans choix et sans raison,
Distillant au hasard le miel ou le poison.
Leur vie est un amas d'amitiés incertaines,
De riens sonnés bien haut, de scandaleuses haines ;
Ils les prêchent au monde, ils en parlent aux rois.
Pour eux la renommée a trop peu de cent voix.
De leurs moindres pensers, qu'ils aiment, qu'ils haïssent,
Il faut que les marchés, que les toits retentissent ;
Vains amis d'un moment, ennemis imprévus,

Sages en cela seul que, d'eux-mêmes connus,
De leur propre suffrage ils ne tiennent nul compte.
D'affronts capricieux ils accablent sans honte
Ceux même qu'autrefois d'éloges ampoulés
Sans honte et sans scrupule ils avaient accablés.

Du seul nom de rival leur gloire est alarmée.
Tout succès est un vol fait à leur renommée.
Envieux et jaloux même dans l'avenir,
Des beaux-arts, pour eux seuls, la route a dû s'ouvrir.
Tout ce qu'ils n'ont point fait, ce qu'un autre peut faire,
Ce que des jours humains la rapide carrière
Ne leur a point permis eux-mêmes de tenter,
Ils s'indignent qu'un autre ose l'exécuter.
Ils voudraient, après eux, seuls remplir la mémoire,
Éteindre en expirant le germe de la gloire,
Emporter avec eux arts, muses et lauriers,
Comme au jour de leur mort, cadavres meurtriers,
Des monarques d'Asie, en leurs tombes jalouses
Entraînent avec eux tout leur peuple d'épouses,
De peur qu'un autre hymen, prompt à les engager,
Les fit mères encore en un lit étranger.
Ainsi, tel qui, souvent aveugle à se connaître,
D'injustice envers lui nous accuse peut-être,
Vit et meurt justement à lui-même réduit,
Seul, loin du monde entier qui le loue et le fuit.
C'est se faire à soi-même un bien cruel martyr !
Leur cœur, leur intérêt ne pourraient-ils leur dire
Qu'il est bon de savoir, par d'illustres écrits,
Disputer dans les arts et remporter des prix,
Mais qu'il faudrait encor s'appliquer à bien vivre,
Être grand dans son âme et non pas dans un livre,

D'une égale amitié savoir chérir les nœuds,
Laisser à ses amis, en mourant auprès d'eux,
Par de douces vertus, meilleures que la gloire,
Les larmes, les regrets d'une longue mémoire ?

Il faut mettre deux vers pour commencer et attacher ce morceau à celui des cyclopes littéraires.

Ce commencement est :

O retraite, ô mon cabinet, ô... toi qui consoles, toi qui... salut...

Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non ! Il n'est pas vrai que des cœurs excellents
Soient les seuls, en effet, où germent les talents.
Un mortel peut toucher une lyre sublime,
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime ;
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.
Se louant dans autrui, tout poète le nomme
Le premier des mortels, un héros, un grand homme.
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus.
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.
Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme :
D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme,
Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez.
Sait-il voir ses talents par d'autres effacés ?
Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense ?
Aux sages méconnus, qu'opprime l'ignorance,
Prête-t-il de sa voix le courageux appui ?
Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,
Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,
Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,

Les caresses des grands, l'or, ni l'adversité
 Abaisser de son cœur l'indomptable fierté ?
 Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile,
 Grands hommes pour savoir avec un art facile,
 Des syllabes, des mots arbitres souverains,
 En un sonore amas de vers alexandrins
 Des rimes aux deux voix, famille ingénieuse,
 Promener deux à deux la file harmonieuse !...

Pour être traité de grand homme à son tour, il donne
 hardiment ce beau titre à celui qui n'est rien que poète
 comme lui. Que Phœbus en ait fait un grand poète, j'y
 consens ; mais est-il...

D'où vient que les poètes... et que, les montrant aux
 passants, d'enfants malins un nombreux cortège

Partout d'un doigt railleur le poursuit et l'assiège ?...

C'est dommage, peut-on rien voir de plus complai-
 sant ? Un Midas, une fille l'a toujours à ses ordres pour
 amuser son souper...

D'imbéciles valets, *peuple singe du maître*,
 L'amènent en riant dès qu'il vient à paraître.
 Des plus larges festins dévastateur ardent,
 Il s'assied ; et le vin au délire impudent
 Lui dicte un long amas d'équivoques obscènes ;
 Puis, d'un proverbe impur ajustant quelques scènes,
 Il court, saute, s'agite, en son accès bouffon,
 Mieux que n'eût fait un singe élève du bâton.

Mais désormais à peine il suffit à sa gloire,
 On se l'arrache. Il court de victoire en victoire.

Chacun de ses refrains fait des recueils fort beaux ;
Il attache une tête aux bouts rimés nouveaux,
Aux droits litigieux de plusieurs synonymes
Il sait même assigner leurs bornes légitimes.
Bientôt chez tous les sots on sait de toute part
Jusqu'où vont ses talents ; que lui seul avec art
Noüe une obscure énigme au regard louche et fade,
Hache et disloque un mot en absurde charade ;
Construit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd
Le Janus à deux fronts, l'hébéte calembour.

Il prédit un chef-d'œuvre. En huit jours il entasse
De songes monstrueux une effroyable masse ;
De grands mots l'un à l'autre unis avec horreur
Et d'un vers forcené la sauvage fureur.
Partout, comme au théâtre Oreste parricide,
Il tourne sous le fouet de l'ardente Euménide ;
Comme Penthée, il voit le sinistre appareil,
Et d'une double Thèbe et d'un double soleil.
Il ne tient pas à lui, dans ses barbares veilles
Que, de peur de l'ouïr se bouchant les oreilles,
Phœbus n'aille bien loin, nous quittant pour jamais,
Oublier de parler la langue des Français.
Et déjà, sur sa foi se fatiguant d'avance,
La renommée annonce un prodige à la France,
Et nous fait, par ses cris, à l'attendre venir
Perdre haleine et sécher d'un curieux désir.
Au silence bientôt il saura la réduire.
Son livre avec orgueil au jour vient se produire.
Tout se tait. Son grand nom soudain est effacé.
Dans son style âpre et lourd, de ronces hérissé,
Il roule tout fangeux, il s'agite, il se traîne.

Je le quitte vingt fois ; je le reprends à peine.
Et j'admire et je ris, si d'un tour plus heureux
Parmi tout ce chaos surnage un vers ou deux.
Et nous en rions tous. Et lui-même, peut-être,
Rit d'un siècle ignorant qui peut le méconnaître.
Ah ! le sage craintif, que l'avenir attend,
Est de ses grands succès moins sûr et moins content.
Sa retraite longtemps le voit dans le silence,
A bien faire, épuiser sa docte vigilance.
Tout roseau, tout caillou, tout chaume est écarté
Qui troublerait un peu le cristal argenté
De son style riant de grâce et de nature,
Doux, liquide, et semblable à l'onde la plus pure.
Il amollit ce mot qui devenait trop dur ;
Il éclaircit la nuit de ce passage obscur.
Ce vers faible chancelle, il accourt, il l'étaie ;
Il voit tout son poème. Il le tâte, il l'essaie,
S'il est sévère et doux ; s'il n'y faut rien changer ;
S'il coule sur un fil délicat et léger.
A force d'effacer et d'effacer encore,
D'avoir en travaillant joint le soir à l'aurore,
Quand son ouvrage mûr sans broncher, sans périr,
Sur un pied ferme et droit peut enfin se tenir.

Il tente le hasard, et sa modeste plume
Laisse échapper au jour un timide volume.
Alors un juge expert, dans un prudent écrit
Que le jour, la semaine ou le mois a produit,
S'assied, prend sa balance inflexible et subtile :
Nous pensons, nous croyons. — Juge vain et débile,
Si votre cœur s'embrace au vrai souffle des arts,
Eh bien ! que tardez-vous d'offrir à nos regards,

Dans quelque noble essai, leur empreinte suprême ?
Nul n'est juge des arts que l'artiste lui-même.
L'étranger n'entre point dans leurs secrets jaloux.
Sur un art qui vous fuit et se cache de vous,
De quel droit *pensez-vous, croyez-vous* quelque chose ?
Le sourd va-t-il à Naples, aux chants du Cimarose,
Marquer d'un doigt savant la mesure et le ton ?
L'aveugle, se fiant aux pas de son bâton,
Dans les temples de Rome, au palais de Florence,
Vient-il trouver cent fois, contempler en silence
La toile où Raphaël, ivre d'âme et de feu,
A fait sur le Thabor étinceler un Dieu ?
Celle où du Titien la main suave et fine
A fait couler le sang sous une peau divine ?

Certes, pour un auteur, c'est un fardeau bien lourd,
Que d'avoir à souffrir un juge aveugle et sourd,
Son ignare gaîté, ses ineptes censures,
Ses éloges honteux, pires que ses injures.
Que dis-je ? il voit partout lui fondre sur les bras
Mille ennemis nouveaux qu'il ne connaissait pas :
Des tartufes haineux que sa liberté blesse ;
De grands seigneurs altiers, leurs valets, leur maîtresse ;
Tel corps obscur et vain qu'il n'aura point vanté ;
Maint sourcilleux auteur qu'il n'aura point cité ;
Et l'exil, les douleurs, les mépris, l'indigence ;
Et d'un plat Cicéron l'outrageuse éloquence,
Calomniateur grave, oracle du palais,
D'embonpoint et d'hermine et d'ignorance épais.
Voilà ce que l'on trouve où l'on cherche la gloire.
Tels sont les doux sentiers du temple de Mémoire.
Mais encore est-ce tout ? N'a-t-il pas quelque appui

Qui soutienne ses pas et marche devant lui ?
 Des appuis !... En est-il qui s'offrent au mérite ?
 Il se tait, il se cache, il est seul dans sa fuite,
 Ou bien pour compagnons il a quelques amis
 Comme lui studieux, doux, modestes, soumis.
 La médiocrité souple, adroite et subtile,
 Va sous des bras puissants se chercher un asile,
 Les encense, leur plaft, les dispose à loisir.
 Eux qui pensent bien faire, ivres d'un sot plaisir,
 Pour tuer le bon grain que leur présence effraie,
 Prêtent partout un aide à la stérile ivraie.

Oui, cela était vrai quand les gens puissants étaient des ignorants ; mais aujourd'hui que tous les grands seigneurs s'instruisent et font des cours de chaque science...

Ils aiment tous les arts.
 D'autre part à la cour,

Ils aiment tous les arts ; ils en font leur étude.
 Trois heures chaque jour laissés en solitude,
 Ils pensent. D'un système ils dictent des leçons ;
 Ils font de grands discours, de petites chansons ;
 Ils attendent l'instant qu'une illustre couronne
 Doit les asseoir au Louvre au quarantième trône.
 Et quand ils dormiront d'un sommeil éternel,
 Leur successeur viendra, dans un jour solennel,
 Pleurer un si grand homme aux arts si favorable ;
 Perte, hélas ! qui sans lui serait irréparable.
 Que s'ils n'égalent point ces hommes excellents
 Qui font métier de l'art, professeur des talents...
 — Qui font métier de l'art ! Oui, le génie en France
 Est un poste, une charge, un bureau de finance.

Certes, je le veux croire ; et je vois que le roi
Ne les a point nommés à ce sublime emploi.
Ils ne professent point les arts ni le génie.
De rimer, de penser, leur inepte manie,
Soit ignorance entière ou soit zèle pour eux,
Les fait du premier sot admirateurs pompeux.
Que de vrais fils du ciel, s'offrant à la lumière,
Viennent, sans y songer, les rendre à leur poussière,
Soudain le trouble est mis dans leurs petits travaux,
Leur insolent orgueil les regarde en rivaux.
Bientôt sots protecteurs vont semer les alarmes,
Courrent, volent partout ; partout lèvent les armes,
Pour leurs chers idiots criant, prêchant, plaidant ;
Outrés contre un esprit sublime, indépendant,
Qui sous leurs plats regards a refusé de naître,
Qu'eux-mêmes prôneraient s'il daignait les connaître,
Mais qui, d'un juste orgueil armant son noble front,
De leur appui burlesque a rejeté l'affront.
Ah ! je plains bien les arts quand un sot qui les aime
Ose les protéger, les cultiver lui-même ;
Et que pour ennemis ils ont de sots auteurs,
Et de sots protecteurs et de sots amateurs !

Que les arts cessent donc de mendier l'appui du grand seigneur, que celui-ci les laisse tranquilles.

Le bien qu'il peut leur faire est de ne pas leur nuire.

Sans doute j'aimerais, puisque tels sont leurs vœux,
Que, de leurs beaux talents noblement amoureux,
D'une main clairvoyante, aux poètes sublimes,
Les grands sussent offrir des faveurs magnanimes.
J'aimerais mieux qu'en eux bornant tous leurs désirs.

Trouvant en eux leur prix, leur gloire, leurs plaisirs,
Les talents plus altiers n'eussent d'autre pensée,
Que de suivre à grands pas leur route commencée,
Sans jamais s'informer, mendiant leurs regards,
S'il est des grands au monde ou s'ils aiment les arts.
Car, au moins, plutôt au ciel que des sots sans génie,
Seuls, eussent fait des arts l'injuste ignominie !
Mais si de grands esprits, par des travers grossiers,
Presque au niveau des sots s'abaissent les premiers ;
Si l'on voit des mortels longtemps simples, modestes,
Étaler en un jour des changements funestes,
Chez un roi, chez un prince en un jour installés,
Soudain ouvrir leurs cœurs si longtemps recelés,
Leur front, de ses bontés que leur génie encense,
Emprunter une abjecte et risible insolence ;
Méconnaître, du sein de ces brillants tréteaux
Où l'étaient aux yeux ses Mécènes nouveaux,
Des amis dont jadis la tendresse empressée
A consolé longtemps sa muse délaissée,
On peut juger très mal et de prose et de vers.
Mais l'honnête homme est juste, il voit tous ces travers :
De tes décisions l'arrogant laconisme,
Tes éclats ricaneurs, appuyés d'un froid sophisme ;
D'un silence affecté l'importante hauteur,
A quelque ouvrage lu par un confrère auteur ;
Une froideur haineuse en tes regards écrite ;
D'un éloge fardé la contrainte hypocrite.
Et si, du moins, encor des juges délicats,
En méprisant ton cœur dont tu fais peu de cas,
Admiraient, comme toi, tes talents, ton ouvrage,
Tu souscirais sans peine à cet heureux partage.
Mais peu savent assez distinguer leurs mépris,
Et n'y point avec toi confondre tes écrits ;

Et ne point mesurer par toi, par ta faiblesse,
De tes productions la force et la noblesse.
Peu savent en deux parts diviser l'écrivain :
Grand et sublime auteur, homme petit et vain,
Admirer le premier, et sur l'autre, en silence,
Fermer l'œil de la sage et bénigne indulgence.
En effet, plat orgueil, folle prétention,
Puériles détours de leur ambition
Que l'éloge d'un autre assassine et déchire.
Leur mérite se plaît et se choie et s'admire.

Reperies qui, ob similitudinem morum, aliena malefacta sibi objectari putent. — Tacit., *Annal.*, lib. IV, cap. 33. — Si irascare, adgnita videntur, *ibid.*, 35.

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô sagesse profonde !
Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse,
De ses premiers regards l'orient le caresse.
Lit, sièges, table y sont portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
Là, dans un calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être ; et, seul à m'applaudir,
Je sème la moisson que je veux recueillir.
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines :
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé ;
Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.

D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
 Tout m'enrichit et tout m'appelle ; et, chaque ciel
 M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
 Je remplis lentement ma ruche industrieuse.
 Une pauvreté mâle est mon unique bien.
 Je ne suis rien, n'ai rien, n'attends rien, ne veux rien.
 Quel prince est libéral, et quel est méchant homme,
 Est un soin qui jamais ne troublera mon somme.

Pour moi, sans vouloir proposer mon exemple pour
 modèle, je ne suis jamais plus content que lorsqu'un ami
 me rapporte qu'une société de ces grands qui protègent
 a entendu mon nom avec étonnement, s'en est informé ;
 que jamais ils n'ont entendu mon nom ;

Que jamais à leur table on ne m'ouït rien lire ;
 Que les journaux fameux n'ont point connu ma lyre.

Ils demandent, ils interrogent, ils s'étonnent qu'il ait
 osé avoir de l'esprit loin d'eux ;

Que les muses jamais, pour plaire à l'univers,
 N'ont dans leur almanach enregistré mes vers.

Non que je veuille rire aux dépens de la naissance unie
 aux talents, mais ceux qui ont de vrais talents ne protè-
 gent point...

Haïssant également de la part de ceux qui m'écoute-
 raient lire :

Les éloges pompeux d'hyperbole échauffés ;
 Les bâillements muets en silence étouffés ;
 L'orgueil distrait et morne et l'oblique satire
 A la louange amère, au perfide sourire ;

L'ignorance capable au ton grave et prudent ;
 L'envie à l'œil pervers, qui, d'une noire dent,
 Se mord, en écoutant, sa lèvre empoisonnée ;
 L'engoûment aux gros yeux, à la bouche étonnée ;
 Puis, bel esprit nouveau, cent beaux esprits soudain
 Vous tâteront le flanc, l'épigramme à la main.
 Je ne suis point armé ; je présente l'olive :
 La paix, messieurs, la paix ; je crains et je m'esquive
 Dès que sur un visage éclatent à mes yeux,
 D'un nez railleur et fin les plis malicieux.

Rien n'égale la morgue d'un homme revêtu de quelque
 magistrature littéraire,

Quoique souvent, hélas ! à ses tristes enfants,
 Il ait, comme Priam, survécu trop longtemps.
 Que ses yeux tout en pleurs aient, devers l'ombre noire,
 Vu passer dès longtemps le convoi de sa gloire ;
 Que, son obscurité le cachant aux affronts,
 Lui seul de ses écrits ait retenu les noms.
 De ce sublime orgueil la burlesque démence

Loke, Hume, Shaft'sbury, ni Pope, ni Rousseau,
 Platon que pas à pas Cicéron accompagne,
 Le vertueux Charron, ni le sage Montagne,
 N'ont point connu d'Alcide assez grand, assez fort,
 Etc

. . . . dans le sein d'un assembleur de rimes

Car les auteurs fameux, d'envie inquiétés,
 Ne se livrent point tous à ce plaisant délire

D'orgueil colère et franc dont l'excès nous fait rire.
 Il en est, et plus d'un, qui craignant les mépris,
 Met à nuire tout l'art qu'il met dans ses écrits,
 S'observe, écoute, voit, jamais ne se déchaîne,
 Ménage son honneur et satisfait sa haine ;
 Qui, de tout sot vénal industriel ami,
 Et de tout noble esprit soupçonneux ennemi,
 Jaloux de régner seul, tremblant pour sa couronne,
 Vrai sultan, ne veut point de frère auprès du trône ;
 Sous vos pas, en riant, sème un piège inconnu ;
 Tue et ne s'arme point, frappe sans être vu ;
 Et, dans ses vils succès d'hypocrite vengeance,
 Vous plaint tout haut du mal qu'il vous fait en silence.

Mais d'envie et de fiel si ses vers sont livides,
 Mais s'il vend sans pudeur aux tyrans homicides,
 Lui, sa dignité d'homme, et le sort des humains,
 Son livre pour jamais est tombé de mes mains.
 D'un style ingénieux que sa fertile adresse
 Répande autour de lui la grâce enchanteresse,
 Ce fleuve pur et clair décèle et trahit mieux
 Un fond noir de poisons qui repousse les yeux.

. la raison à nos yeux
 Montrant la vérité, mais comme dans un songe,
 Nous réveille asservis sous les nœuds du mensonge.
 Qu'elle nous laisse au moins, sans fiel et sans aigreur,
 Nous chatouiller en paix d'une flatteuse erreur,
 Puisqu'en nous prescrivant ce que nous devons faire,
 Elle ne donne point, impuissante et sévère,
 La force d'obéir à ses pénibles lois.
 La folie a du bon. Dans Athènes, autrefois,

Certain fou chaque jour descendait au Pirée.
Nul vaisseau, dans le port, ne faisait son entrée
Qu'il ne s'en crût le maître, et, rendant grâce aux cieus,
Il allait, il courait. « Ah ! c'est toi ? Par les Dieux,
Je n'espérais plus voir ta poupe couronnée.
Quoi ! les blés en Égypte ont manqué cette année ?
Vins de Crète ? fort bien. C'est de l'argent comptant.
Bon ! mes draps de Milet sont beaux. J'en suis content.
Oh ! si l'on me reprend sur ces mers de Sicile !...
Cà, je ne garde plus ce pilote inhabile. »
Ses amis, effrayés d'un mal aussi nouveau,
Épuisent Anticyre à purger son cerveau.
Plein enfin d'ellébore, et redevenu sage,
Il pleure : « O mes amis ! vantez bien votre ouvrage,
Dit-il, vous me tuez. Votre art empoisonneur
Guérissant ma folie, a détruit mon bonheur. »

Est-ce la main d'Achille ou celle de Thersite
Qui, du sage Centaure exerçant les leçons,
D'Orphée aux Grecs oisifs fait entendre les sons ?
Phœbus près d'Alexandre a respiré la guerre ;
César peut négliger le sceptre de la terre,
Au trône des talents sans crime il sera roi.
Aux Gaulois belliqueux les muses font la loi.
Par l'espoir de leurs chants Athène est transportée.
Sparte suit aux combats la lyre de Tyrtée.
Eschyle, dans le sein de son docte repos,
Entend frémir Bellone et le cri des héros,
Il part ; et quand Neptune a chassé.
Ces flots de bataillons que vomissait l'Euphrate,
Toujours de gloire avide et d'honneur amoureux,
Il vole, il offre aux Grecs, que rassemblent leurs jeux,

Sa jeune Melpomène éclatante de charmes.
 Elle pleure ; on admire, et la Grèce est en larmes ;
 Et sur ce front blanchi sous les casques guerriers
 De la docte victoire attache les lauriers.
 Les tyrans sont vainqueurs ; leur audace hautaine
 Va sous des jous de fer accabler Mitylène.
 Que fais-tu, fier Alcée ? Elle attend ton secours.
 Il a vu sa détesse ; il quitte ses amours,
 Ses muses, et ses bois, et ses fraîches naïades ;
 Son bras secoue au loin le thyrses des Ménades.
 Le bouclier, l'épée, et la lance et le dard,
 Éclatent dans ses mains et servent d'étendard.
 Déjà tout est vaincu ; déjà la tyrannie
 Sous un glaive pieux meurt honteuse et punie.
 Tout trempé de sueurs, et tout poudreux encor,
 Couvert de son armure, il prend sa lyre d'or :
 Il dit ces fiers Titans, leurs fureurs orgueilleuses,
 Leurs meurtres, le carnage et les morts glorieuses,
 Aux citoyens tombés les justes cieus ouverts,
 Et l'ardent Phlégéon dévorant les pervers ;
 Et l'avenir fameux promis à la vaillance.
 On se presse, on accourt. Tout Lesbos, en silence,
 Admire son génie égal à sa vertu,
 Et l'écoute chanter comme il a combattu.

Un jeune poète soi-disant.

.
 D'abord d'un pied timide il tente le chemin.
 Un petit cercle ami déjà lui tend la main.
 Il badine, et l'on rit ; il disserte, il censure ;
 Son nom sous un quatrain brille dans le *Mercur*,
 Dès lors il est poète, et comme tel cité,

Et bientôt, comme tel, en tous lieux présenté ;
 Il se vante, on le berne ; il se plaît à son rôle.
 Il se dit un grand homme, on en croit sa parole ;
 On protège sa pièce, on y bâille, on y dort.
 On court à sa rencontre au moment qu'il en sort ;
 On l'embrasse. A souper retenu dès la veille,
 Ses couplets impromptus au dessert font merveille.
 Tous, même avant qu'il parle, admirent chaque mot ;
 Et tous, en l'admirant, savent qu'il n'est qu'un sot.
 D'un épais Turcaret la vanité stupide
 Au Phœbus affamé vend un appui sordide,
 Digne et sot protecteur d'un plus sot protégé.
 De là, plus d'un faquin en Mécène érigé ;
 Et tant de vils rimeurs, tant de fades grimaces ;
 Tant d'ineptes écrits, lettres, vers ou préfaces,
 Dégoûtant par leur style et par leurs lâchetés
 Jusques aux plats Midas qui les ont achetés.
 Ah ! ce manège obscur aux palmes poétiques
 Ne guida point les pas de nos maîtres antiques.

.

Dans les bras d'Apollon leur naissance accueillie
 Avait été trempée aux eaux de Castalie.

.

Les abeilles d'Attique, épiant leur sommeil,
 Avaient en flots de miel, sur leur bouche docile,
 Fait couler une voix et suave et facile.

.

Et d'un vol généreux se fiaient à leurs ailes.

Ils ne furent point vus, clients ambitieux,
 Assiéger dès l'aurore un seuil impérieux,
 Et, des tristes fadeurs d'un hommage servile,
 Fatiguer les dédains d'un satrape imbécile.
 Ils n'allèrent jamais chez un riche hébété
 Avilir des talents l'auguste dignité,
 Rendre une humble visite à sa table opulente,
 Flatter de ses Laïs la bêtise insolente,
 Caresser ses discours d'un œil approbateur
 Et vendre à ses bons mots un sourire menteur.
 Même à la cour des rois, peu soucieux du trône,
 Le vieillard de Téos de roses se couronne ;
 Toujours amant, toujours des grâces entouré ;
 Et de vin, et de joie, et d'amour enivré,
 Porte après le banquet, voluptueux Socrate,
 Un front riant et libre aux jeux de Polycrate.

A Rome, il est trop vrai, de sublimes talents
 Au second des Césars prodiguèrent l'encens.
 Mais Auguste à leurs yeux fit oublier Octave.
 Tous furent ses amis, nul ne fut son esclave.
 Horace près de lui d'un emploi fructueux
 Sut refuser la pompe et le joug fastueux :
 Virgile, sans regret, loin des palais du Tibre,
 Se choisit, près de Naples, une retraite libre.
 Beaux lieux, que de ses feux encor dissimulés
 Le Vésuve en fureur n'avait point désolés !

Mais attachés aux grands par un lien crédule,
 Combien tous deux, pourtant, sont loin de mon Tibulle !
 Il ignore l'encens ; l'amour et l'amitié
 De son cœur, de ses vers, occupent la moitié.
 Messala, Némésis et Néère, et Délie

Sont les rois, sont les dieux qui gouvernent sa vie.
Riche, il jouit sans faste et non pour éblouir ;
De la pauvreté même il sait encor jouir.
Sans regretter cet or, ni ces vastes richesses,
Ni ce des longs arpents les fécondes largesses,
Auprès de son foyer la molle oisiveté
Endort dans les plaisirs sa douce pauvreté.
Vrai sage, non, jamais tu n'as pu te résoudre
D'aller au Capitole et d'adorer la foudre.
Les Césars, ni les Dieux n'ont de foudre pour toi.
Sur un lit amoureux, doux témoin de ta foi,
Tu te ris de l'orage et des vents en furie,
Et presses sur ton sein le sein de ton amie.
Seule, de ta carrière elle embellit le cours ;
Son souvenir loin d'elle a soutenu tes jours ;
Elle-même fila de sa main fortunée
Cette trame si belle et sitôt terminée ;
Elle sut, quand la mort te frappait de ses traits,
Sous d'amoureuses fleurs déguiser tes cyprès ;
Ses baisers suspendaient ton âme chancelante,
Et tu tenais sa main de ta main défaillante.
Hélas ! qu'ainsi ne puis-je obtenir du destin
A cette douce vie une si douce fin !

Toi, que le Pinde admire, et que Sulmo vit naître,
Des leçons de Paphos et l'exemple et le maître,
Quand aux glaces du Pont il éteint ton flambeau,
Oses-tu sur l'autel élever ton bourreau ?
Tes muses à genoux vont t'avouer coupable.
Elles vont, caressant sa main inexorable,
Trahir ton innocence et ta gloire et l'honneur.
Ces Scythes qui t'aimaient, qui plaignaient ton malheur,
A recevoir son joug c'est toi qui les prépares.

Ta lyre apprend les sons de leurs lyres barbares ;
Et, d'un vers étranger au Parnasse romain,
Consacre ta bassesse aux rives de l'Euxin !
Vois Gallus, de la cour comme toi la victime,
Préférer à l'opprobre une mort magnanime.
Vois Catulle, de fiel abreuvant ses pinceaux,
Défier de César la haine et les faisceaux.
Plus qu'eux tous outragé, ton courroux dissimule !
Tu peux contre un tyran armer le ridicule ;
Ou du fier Archiloque exhaler les fureurs,
Et teindre de son sang tes iambes vengeurs.
Non : sans pouvoir t'atteindre, il te glace de crainte.
Tu le hais ; et ta haine est bornée à la plainte.
Tu pleures, sans savoir, trop digne de ton sort,
Souffrir, ou te venger, ou te donner la mort.
Oui, te venger. Je sais que nul ne peut sans crime
Braver les justes lois d'un pouvoir légitime.
Non : mais il ne faut pas qu'un injuste oppresseur,
Qu'éleva sous le dais le meurtre et la noirceur,
Puisse à son gré lancer ou l'exil ou les chaînes ;
Du nom sacré des mœurs autoriser ses haines ;
Flétrir la probité, les grâces, les talents ;
D'un faible infortuné proscrire les vieux ans ;
Savourer ses douleurs, ses craintes, son silence,
Et se rire à loisir de sa lâche innocence.
Qui que tu sois, mortel pour l'Olympe formé,
Et d'un rayon plus pur en naissant animé,
Souviens-toi qu'un cœur libre est l'ami de la gloire,
La tache d'un opprobre obscurcit sa mémoire.
Aux pieds de la fortune et de ses fiers époux
Avilir ses exploits, c'est les effacer tous.
Respecte la vertu, les lois, le diadème ;
Mais sache aussi toujours te respecter toi-même.

Du vulgaire surtout dédaigne la faveur.
 Il traite de folie une mâle vigueur.
 Hibou nocturne, il fuit l'aigle et son vol céleste ;
 Tant d'éclat l'importune ; il envie, il déteste,
 Et feint de mépriser de sublimes esprits,
 Dont il voit que lui-même excite les mépris.
 Il adore des Dieux dont leur fierté se joue ;
 Ils ont fui des écueils où toujours il échoue ;
 Il hait de son naufrage un grand homme sauvé,
 Trop au-dessus de lui par la gloire élevé.

« Pourquoi, disait le chêne, à mon large feuillage
 Imprimer de ta dent le lent et faible outrage ?
 Insecte ridicule, eh ! dis-moi, songes-tu
 Que d'un souffle, tu meurs, à mes pieds abattu ?
 — Oui, dit en écumant, la chenille rampante ;
 Oui ; mais à t'insulter ma haine se contente.
 Ta gloire me déplaît. Ton front impérieux
 Méprise ma bassesse, et mon œil envieux ;
 Et je voudrais pouvoir, à force de morsures,
 Venger de ce mépris les sanglantes injures. »

Ce n'est pas que souvent, à l'éloge réduit,
 Le peuple ne leur porte un hommage séduit.

.
 Le fourbe, l'imposteur, l'ambitieux, l'avare,
 Quelquefois devient juste, et se plaît à vanter
 Cette même vertu qu'il prit soin d'éviter.
 Il conte à sa famille, au banquet réunie,
 Des sages, des héros, et la mort et la vie ;
 Aristide, et son nom, et sa noble candeur ;
 Socrate, et la ciguë, et le vil délateur.
 Au nom de ces Romains fiers de leur indigence,

Libres de l'or des rois, riches de tempérance,
Il s'écrie, il se plaint qu'à nos jours ténébreux
N'ont point lui de ces temps les astres généreux.
Cependant il intrigue ; et sa main clandestine
Flatte un ami tranquille et creuse sa ruine ;
Ou ses hardis vaisseaux, déjà loin de nos ports
Vont de l'Inde à vil prix acheter les trésors ;
Ou pour lui l'Amérique, à nos mœurs façonnée,
Ravit les noirs enfants de la triste Guinée ;
Ou bien un bruit répand que Séjan, près du roi,
A laissé, par sa mort, un précieux emploi.
Tous briguent cet honneur. Mais de l'art, du génie,
L'or, des amis vendus, un peu de calomnie,
Pourront, du temple obscur d'où partent les succès,
Parmi tout ce concours faciliter l'accès.
Rien ne lui coûtera. Nul soin, nul stratagème.
Il part. En un moment redevenu lui-même,
Il oublie à jamais d'importunes chansons.
Fier même d'insulter ces rustiques leçons,
Abandonnant les sots à leurs vertus stériles,
Il se fait un honneur de ses crimes utiles.

Tel l'arbuste pervers, à sa fange attaché,
Croît et glisse en rampant sous la terre caché.
Qu'un enfant le délie, et, d'une main habile,
Redresse avec effort sa tige difficile :
Tant qu'il est retenu, vaincu par son appui
Il cède, et vers le ciel s'élève malgré lui.
Mais, essayant toujours ses racines esclaves,
Pour peu qu'il ait senti relâcher ses entraves,
Il redouble sa lutte, et, prompt à s'échapper,
Se rend au vil penchant qui le force à ramper.

Auteur titré.

Quoique souvent, hélas ! à ses tristes enfants
Il ait, comme Priam, survécu trop longtemps
Et que ses yeux en pleurs aient, devers l'ombre noire,
Vu passer dès longtemps le convoi de sa gloire.

THÉÂTRE

Les tragédies doivent être dialoguées en vers alexandrins, et les chœurs, s'il y en a, en vers mixtes ; les comédies entièrement écrites en vers de dix syllabes ; et les satyres dialoguées en vers de dix syllabes, et les chœurs mixtes.

TRAGÉDIES

I

BATAILLE D'ARMINIUS

(Le manuscrit porte en tête *θησπιακ. αίσχ.*, c'est-à-dire *θησπιακτ, αίσχυλειτ*, *Thespiaque eschyléenne*, ou composition dramatique dans le genre d'Eschyle.)

Peindre Quintilius Varus comme il est représenté par Velleius Paterculus : doux, tranquille, épicurien, voulant soumettre les Germains par une administration civile, plutôt que par les armes. Faire bien contraster le ton des Romains et celui des Germains, que les Romains appelleront toujours *les Barbares*. Arminius (c'est ainsi que les Romains l'appelleront, et les Germains Hermann) ouvrira en entrant avec ses compagnons, et venant d'enlever la fille de *Segeste*, Germain ami des Romains. Il parlera de ce traître... *Segeste* découvrira à Varus qu'Arminius soulève les Germains... et lui conseillera de le faire enchaîner lui-même ainsi qu'Arminius et tous les chefs Germains. Indolence de Varus... qui lui dit que c'est l'enlèvement de sa fille qui le rend si ennemi d'Arminius... mais qu'il lui fera justice...

Représenter ensuite les passe-temps des Romains au

camp... Enfin la révolte des Germains est assurée. Les Romains s'arment et repoussent un parti de Germains... et reviennent triomphants au camp. C'est le soir. Les Germains enterrent leurs morts. Chant lugubre des bardes à imiter d'Ossian. Souper dans la tente de Varus. Ils sont fiers de leur victoire. (Les Germains se sont laissé battre et ont fui pour les attirer demain dans des endroits marécageux, etc.) Ils parlent de celle qu'ils remporteront demain... Leur joie est interrompue par les chants et les cris des barbares sur la montagne, qu'on doit entendre de loin (deux ou trois vers tout au plus... et plusieurs fois). Ils se félicitent de ce qu'ils retourneront bientôt en Italie, dont ils font des descriptions qu'il faut tirer des poètes romains de ce temps-là... puis l'un d'eux fait une peinture poétique de leur triomphe... Les chefs des barbares enchaînés... Le char... les bas-reliefs en bronze... où telle et telle montagne couverte de neige, de bois, tel et tel marais... tel ou tel fleuve, le Rhin, l'Elbe, la tête basse, rouleront leur onde captive... Ils finissent par se couronner de fleurs... et un chœur de courtisanes romaines chante des vers traduits d'Horace, de Tibulle, etc. Au point du jour le signal du combat... Les chœurs de bardes descendent devant l'armée et chantent des chants guerriers... La bataille... Varus blessé et désespéré vient, accuse sa folie, et se tue. Les barbares emportent les corps. Statue d'Odin. Ils lui offrent ces corps morts, lui consacrent les armures, les boucliers, les aigles, insultent les Romains... Les bardes (dont le chant, comme tous les autres, sera coupé soit par strophes et antistrophes, soit par demi-chœur ἡμιχόρ., d'égales mesures) chantent le triomphe. Le dernier vers de chaque strophe ou demi-chœur doit être :

Bois, Odin, c'est du sang romain.

Cela doit être répété quatre fois dans ce dernier cantique. Il faut mettre ceci :

Les sept monts, tyrans de la terre,
Tressailleront d'épouvante et d'effroi ;

Le Tibre... leur Etna jettera des flammes... Le Capitole
tremblera et Jupiter sera renversé.

Cet auguste vaincu, ce César fils des Dieux,
Ce monarque des sept collines,

Il mettra ce jour-ci parmi les *nefasti*... Chaque année à
pareil jour il portera le deuil... il laissera croître ses che-
veux et sa barbe. Oh ! quand il apprendra cette nouvelle à
table, à son festin !... la coupe pleine de falerne lui tom-
bera des mains... il ne voudra plus baiser les joues des
jeunes vierges que sa femme lui a amenées...

De son front pâissant son insolent laurier

tombera réduit en poudre.

Seul, loin de ses amis, fuyant sous son toit comme
l'oiseau timide qui vient d'entendre la foudre, il ne
voudra voir personne, ni sa femme, ni son sénat en deuil
et en pleurs qui frappera de sa tête le seuil de son palais.
De son front chargé de cent couronnes, il frappera les
murs de son palais dominateur du monde ;

.... et d'une voix de sanglots étouffée

Il s'écriera : — Varus, rends-moi mes légions ?

Chaque nuit il verra l'ombre de Varus... le champ de
bataille tout blanchi d'ossements... les marais roulant les
cadavres... la statue d'Odin entourée d'aigles et de dra-
peaux romains... Alors, il se réveillera en sursaut, tout
trempé de sueur, tout tremblant d'effroi... car il aura
entendu nos chants terribles comme la tempête :

A son esprit le songe aux ailes noires

Aura porté la voix du fier Germain

Qui chantait au Dieu des victoires :

Bois, Odin, c'est du sang romain.

II

ALEXANDRE VI

Ses enfants ! Les chrétiens ne sont plus sa famille !
Quoi ! l'Église de Dieu n'est plus sa seule fille !
Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui !
L'une à la fois, grand Dieu ! sa fille et sa maîtresse
(O nom de la pudeur ! ô saint nom de Lucrèce !),
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance.
A son école impie ont appris la vengeance,
L'imposture, la soif de l'or et des États,
L'art des poisons secrets et des assassinats.
Sa fille à l'impudence en naissant élevée,
A ses époux mourants par son père enlevée !
A son frère, à son père indignement aimé,
Son sacrilège lit n'est pas même fermé !
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère
Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.
Des baisers de la fille et des crimes des fils,
Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.
Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,
Ne saurait habiter cette poitrine impure.
Non ! les anges du ciel n'approchèrent jamais
Ces lèvres ni ces yeux affamés de forfaits.
O Christ, agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme !
Non ! tu ne souris point sur les autels de Rome,
Lorsque parmi ses fils, ce pontife assassin
Que sa fille impudique a tenu sur son sein,

Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée,
 Ouvre, pour te louer, sa bouche envenimée ;
 Quand ses mains, de poisons artisans odieux,
 Touchent ton corps sacré, nourriture des cieux,
 Quand
 Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse,
 Et pour bénir le peuple ose de rang en rang
 Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

Rome n'a pas vu autant de crimes depuis Néron, Caligula, Commode, mais ces misérables n'étaient pas pontifes d'un Dieu de paix..., mais la sainteté n'était pas leur titre. Ils ne s'appelaient pas *saint-père*...

Mais ils n'osèrent point dans un auguste lieu
 Se nommer *serviteur des serviteurs de Dieu*.

FRAGMENTS

Allez, fils de l'inceste, allez, fils parricides ;
 Retenez bien leur nom, sanglantes Euménides...

Afin qu'ils ne dorment plus et qu'ils sentent que...
 (des sentences).

J'avais fait pour le tableau de David une épigraphe grecque dont ensuite il n'a pas fait usage... En telle olympiade

κλέος γ' ἄθηνων Σωκοάτει ζυγκάθθανε.
 σύ δ' Ἀνύτου μέμνησαι, ὦ ῥαμουσία.

O *juste Némésis*, souviens-toi d'*Anytus* !... serait un beau dernier vers.

Il serait bien dans les mœurs antiques de représenter

en scène un homme insolent dans la prospérité qui se vanterait, menacerait, et défierait la fortune de lui nuire (sa chute serait le sujet de la pièce) ; l'opprimé l'interromprait par :

.... O Némésis, entends-tu ce qu'il dit ?

Une des scènes les plus grandes et les plus tragiques que je connaisse, est celle de saint Ambroise avec Théodose après le massacre de Thessalonique.

Théodose arriverait avec ses courtisans, ses favoris... des jeunes gens qui lui diraient qu'on parle de cet évêque Ambroise comme d'un homme éloquent... mais que tous ces gens-là tremblent toujours devant les empereurs et viennent leur baiser la main... Lorsqu'ils montent les premiers degrés pour entrer, la porte s'ouvre, l'évêque paraît et lui défend l'entrée... Les jeunes gens témoignent l'un son étonnement, l'autre son admiration, l'autre sa colère. Théodose lui demande pourquoi il lui défend l'entrée du temple... L'évêque parle...

Fuis du temple de paix, monarque sanguinaire,
l'eau bénite n'est pas faite pour ton front, ni pour tes
mains... nos prières...

Hosanna n'est point fait pour des lèvres sanglantes.

Antoine, Octave et Lépide dans l'île... commençant par se fouiller l'un l'autre... se partageant l'empire et écrivant les tables de proscription... Antoine finit par demander la tête de Cicéron... Octave oppose son respect, sa reconnaissance... Antoine lui répond : « Je te connais, Octave... je sais que toutes les vertus te sont très indifférentes... je t'ai donné la tête de mon oncle... Lépide, celle de son frère... Tu peux bien m'accorder celle de ce bavard. »

Les proscriptions de Marius et de Sylla peuvent fournir de très belles scènes... un ancien ami de Marius déjà

blessé, accourant vers lui et lui demandant sa main qu'il refuse, est percé de coups à ses pieds.

Un des amis et compagnons de Marius lui demandant la grâce d'un de ses parents, se jetant à ses pieds. A chaque nouvelle instance, Marius répond : « Il faut qu'il meure. »

Et à la fin après le discours le plus pathétique, accompagné de larmes : « Il doit mourir... qu'on m'apporte sa tête. »

COMÉDIES ET SATYRES

(Les « Satyres » combinent une action dialoguée avec les évolutions et les chants d'un chœur, à la manière des anciens Grecs.)

Il n'y a guère eu que Molière chez les modernes qui eût un véritable génie comique, et qui ait vu la comédie en grand. Plusieurs autres ont fait chacun une ou deux excellentes pièces. Mais lui seul était né poète comique.

Il faut refaire des comédies à la manière antique. Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut y peindre les mœurs antiques. Je veux dire précisément le contraire.

I

LES CHARLATANS

Prologue.

Bonjour, salut. Paix ! je suis l'orateur,
 Ou le prologue envoyé de l'auteur.
 Si vous avez feuilleté quelques pages,
 Tout ce cortège aux folâtres visages,
 Ces chœurs dansants, et ces ris un peu fous,
 Vous font juger assez que devant vous
 Se vient montrer la gente comédie ;

Non cette froide, insipide, étourdie,
Qui ne dit rien, et se pare aujourd'hui
De mots fardés, de grimace, d'ennui,
De plats sermons ; mais celle que l'Attique
Vit s'agiter sur son théâtre antique.
Le bon rimeur qui fait que nous voici
A d'autres Dieux fut devôt jusqu'ici.
Ses vers, amants des forêts solitaires,
S'embellissaient d'études plus sévères.
Mais de sa route il faut quelques instants
Qu'il se détourne. Un tas de charlatans,
De vils escrocs à qui chacun fait fête,
Ont de sa bile excité la tempête.
Or, comme il faut, pour flétrir ces pervers,
Les saupoudrer de caustiques amers,
Il veut contre eux pour signaler sa haine
Ressusciter la scène athénienne.
Et c'est par nous qu'étalant une voix
Neuve aujourd'hui, populaire autrefois,
Il les fustige, et sur leur dos profane
Fait pétiller le sel d'Aristophane.
Ce Grec railleur, une fois trop mordant,
Contre Socrate envenima sa dent.
Mais il eut tout, esprit, force, harmonie,
Invention, gaîté, grâce, génie.
De son vers fin les âcres aiguillons
Faisaient merveille à larder les félons.
Et suis marri que notre grand Voltaire,
Que l'on croit plus qu'à Rome le saint-père,
A tout propos nous le dénigre, au lieu
D'étudier pour le connaître un peu.
De ce rieur que chérissait la Grèce
Il eut l'esprit, la verve, la finesse ;

Faut-il soi-même (et c'est ce qu'il fait, lui)
Se souffleter sur la face d'autrui ?
Sus. Ouvrez donc de grands yeux. Notre scène
Va vous offrir toute la vie humaine :
Vous, vos amis ; miracles et jongleurs,
Songes, esprits, prophètes, bateleurs,
Contes sacrés, sottises qu'il faut croire,
Dupes, fripons. Bref, toute votre histoire ;
Si, qu'entre vous vous regardant au nez,
Vous rirez bien de vous voir bien bernés.
Mais quoi ! j'entends une gent débonnaire
Qui vient me dire : — Hélas ! comment se plaire
Aux petits vers qui fessent le prochain ?
— Oui. Mais que diable ! on se lasse à la fin.
Je sais qu'il est permis d'être un peu bête.
Mais quand partout, prêt à courber la tête,
Le genre humain de boue enseveli,
Bien orgueilleux d'être bien avili,
Lèche en tremblant toute main qui l'assomme,
L'honneur s'en mêle. Alors en honnête homme
Ne peut-on pas, les verges à la main,
D'un vers aigu fesser le sot prochain,
Le démasquer, et lui faire connaître
Qu'on le connaît ? — Il rougira, peut-être.
— Mes chers amis, rougissez, rougissez,
Je vous connais, et vous serez fessés.
Pour votre bien il faut qu'on vous étrille
Confessez-moi votre humble peccadille.
Eh bien ? partout mensonge respecté,
Fourbe adorée et bon sens insulté !
Sottise altière, et de soi-même enflée !
Raison proscrite et vérité sifflée !
Et vous absoudre après cela ? non pas,

Non, je ne puis. Trop énorme est le cas,
Venez, venez. Sur votre large échine,
Je vous prépare un peu de discipline.
Aussi dit-on qu'il faut, en bon chrétien,
Bien châtier ceux-là qu'on aime bien.
Mes bien-aimés, le fouet qui va vous cuire
Vous instruira, si l'on peut vous instruire ;
Si, par après, malgré mes soins pieux,
Bien corrigés vous ne valez pas mieux,
A votre dam. Vôtre sera la honte,
Et devant Dieu je n'en rendrai point compte.
J'accuserai votre esprit corrompu ;
Car j'aurai fait tout ce que j'aurai pu.

L'action doit durer du matin au soir.

La scène peut s'ouvrir par le richard avec deux des sycophantes qu'il a recueillis chez lui, qui arrangent toutes choses pour l'expérience (les diables dans le flacon)... Il a, lui, et il admire, deux énormes diamants que le charlatan lui dit avoir composés de dix à douze petits qu'il lui avait confiés... Il racontera cela à tous les messieurs et dames qui arriveront ; comment il les lui a fait peser... que c'était le même poids... Alors tout le monde (quand il sera entré) lui confiera des diamants en le priant d'en faire de gros... Il les mettra tous dans sa poche. (C'est avec cela qu'il s'en ira à la fin. Il dira à ses confidents, dans le cours de la pièce, qu'il a toujours tous ses diamants en poche ; et qu'il en a maintenant pour une somme énorme, pour 200,000 écus.)

Le jeune homme et la jeune fille sont deux cousins... L'homme sage seulement ami ou peut-être tuteur du jeune amoureux.

Il séduira les hommes par l'espoir de faire de l'or, etc.. les femmes, jeunesse éternelle, ne point mourir, etc... Parmi les gobe-mouches, deux fats, bien crédules, bien bêtes, bien raisonneurs.

Quand tout le monde arrive chez la dame, le petit cou-

sin arrive aussi... et, en passant, à l'oreille : — « Bonjour, belle cousine... » Elle : « Bonjour... Non, asseyez-vous plus loin... pas auprès de moi. »

Les charlatans valets ont dit, dès la seconde scène, combien la jeune fille de la maison est aimable et jolie, et que leur chef pourra bien en avoir envie, et qu'il ferait fort bien, et qu'il en a déjà eu beaucoup ; et qu'elle ne paraît se soucier de personne.

Après que, par la description de la jeune personne innocente qu'il lui faut, il l'aura désignée et fait nommer sans la nommer lui-même, il dira qu'il faut qu'il lui parle seul, sans que personne puisse entendre, ce que la mère trouve fort bon, et le cousin mauvais.

Et je dois seul ici l'interroger.

α

Oh !

β

Pourquoi non ?

α

Madame, un étranger,

Un inconnu !

β

Monsieur, dans ma famille
Il ne l'est point. De plus, monsieur, ma fille
Peut bien sur moi s'en reposer en paix,
Et vous aussi. Je sais ce que je fais.

α

Soit. Pardonnez, madame, etc...

Puis, comme tout le monde se lève pour s'en aller et s'arrête, il s'approche d'elle.

α

Vous verrez donc le diable ?

β

Oui.

α

Le beau sort !

β

Vous voudriez être à ma place ?

α

Fort.

Vous fatiguer ainsi de leur folie !

β

Oh ! sans murmure un quart d'heure on s'ennuie.

α

Vous laisser seule avec cet impudent !

β

Maman le veut.

α

Oui, le trait est prudent.

β

Mais j'ai, je crois, assez de ma prudence.

Et voilà, certe, un ton de défiance...

J'ai donc besoin de vous pour m'éclairer,

Et loin de vous je pourrais m'égarer ?

α

Non, mon Dieu non. Mais qu'a-t-il donc affaire

De vous parler ? Vous n'êtes point sorcière.

Que vous veut-il ?

β

Nous le saurons. Adieu.

Ne boudez pas.

γ

Allons, quittons ce lieu.
Descendons tous chez moi.

δ

Croyez, vous dis-je,
Qu'il le fera.

ε

D'honneur, un tel prodige !
Voir des esprits ! oh ! madame !

ζ

Eh bien ? quoi ?

η

Sans doute.

θ

Après ce que j'ai vu, ma foi,
Moi, je crois tout.

γ (*la mère*).

Allons donc, le temps presse,
Avec monsieur, ma fille, je vous laisse.

(Ils sortent tous, et l'amoureux tarde, faisant semblant
de regarder des machines.)

ι *Le yon* (le maître charlatan).

Monsieur, j'attends, car dans cet entretien,
Moi seul...

α

Eh oui. Je sors. Je le sais bien.

β

Bon, bon, je vois.

(Suit la scène avec la jeune personne.)

Vous êtes nés pour manquer de bon sens.
Moi, je suis né pour rire à vos dépens.

Mais les humains ont besoin d'être sots.

Et non, non. Mais quel trembleur vous êtes !
Vous croyez donc à tant de fortes têtes !
Sachez de moi que ce tas de savants
Ne font jamais la guerre qu'au bon sens.
Les vrais savants, qui sont en petit nombre,
Cherchent la paix, la solitude et l'ombre.
Leur cabinet, leurs livres, leurs amis
Font tous leurs soins. Ils fuiraient d'être admis
Dans la cohue, en sottise féconde,
Des importants qu'on nomme le beau monde.
Sur ses travers si jamais, par hasard,
Sans y penser, ils jettent un regard,
Il leur suffit d'en gémir ou d'en rire ;
Ils parlent peu ; car ils ont trop à dire.
Ils ne vont point endoctriner sans fruit
Un monde vain qui n'entend que le bruit.
S'ils parlent même, aucun ne les écoute ;
Car ils sont vrais, simples, amis du doute.
Or ces gens-là, pour l'avenir formés,
Sont peu compris, encore moins aimés.
N'ayant de foi qu'à la raison sévère,
Comme on les craint, on ne les aime guère.
Pour les comprendre, il faut comme eux savoir,
Comme eux penser, méditer, lire, voir.
Qui les connaît ? Sans orgueil, sans jactance,
Enveloppés d'un modeste silence,
Qui diable irait si loin les déceler ?

Pour les connaître il faut leur ressembler.
Si vers ceux-là nous dirigeons nos armes,
Je trouverais fort justes vos alarmes.
Interrogés par eux, nous serions pris,
Et nous n'aurions que honte et que mépris.
Mais songez-vous que tout Paris abonde
D'autres savants connus de tout le monde ?
Gens qui sans choix, sans but, aveuglément,
Par ton, par air, et par désœuvrement,
Font à grands frais essais, expériences,
Savent le nom de toutes les sciences ;
Sur tous sujets toujours parlant, citant,
Jugeant, tranchant, arguant, régentant,
Et savourant la douce conscience
De leur mérite et de leur importance.
Par vanité, chacun fait le semblant
D'apprécier leur prétendu talent,
Et les exalte, et veut avoir la gloire
D'être cité parmi leur auditoire.
De tout savoir ministres déclarés,
Penseurs en titre, ennuyeux révévés,
Comme l'oracle on les écoute dire,
On vient en foule, on bâille et l'on admire.
Or, ces savants qui, tous, en bonne foi,
Sont ignorants autant que vous et moi,
Nous les aurons pour nous fort à notre aise :
Nous bercerons leur vanité niaise ;
Nous leur dirons qu'ils sont de grands esprits,
Qu'on ne pourrait sans eux vivre à Paris ;
Que c'est sur eux que la sagesse, en France,
La vérité, fondent leur espérance.
Ils le croiront. De nous ils parleront.
Bien admirés, ils nous admireront ;

Ils écriront. Car ils lassent la poste
A voiturer et missive et riposte,
Proposant plans, problèmes, questions,
A tous docteurs, à toutes nations.
De là, de là, nos hérauts, nos apôtres ;
Ils prêcheront pour nous en gagner d'autres,
Et nous aurons, par leur soin diligent,
Beaucoup d'honneur et beaucoup plus d'argent.
Entendez-vous, ou quelque peur nouvelle
Obscurcit-elle encor votre cervelle ?

II

Pour se nourrir, attaquer, se défendre,
Aux animaux, mère soigneuse et tendre,
Dame nature a donné des moyens,
Mais différents ; chaque espèce a les siens,
Et quand survient l'occasion susdite,
A s'en servir l'instinct la nécessite.
D'un bel œuf blanc le fils rauque et braillard
Tente beaucoup l'appétit d'un renard ;
Troupeau nombreux, bêlant, fourré de laine,
Fuit un chien noir qui jappe dans la plaine.
D'un large front les tortueux rameaux
Dans les combats, protègent les taureaux.
Donc je vous tiens ennemi de nature
Quand vous voulez qu'à son instinct parjure,
Un coq matois aille tordre le cou
D'un vieux renard et l'emporte en son trou ;
Que le taureau, bêlant dans la campagne,
Fuie aux abois d'un chien qui l'accompagne ;

Et que l'agneau d'un front dur, spacieux,
Aille éventrer vingt dogues furieux.

Mais, comme vous, ce que plus je regrette,
Mes chers amis, c'est qu'en ce temps béni,
A tout moment des filles toutes nues,
Pour se couvrir n'ayant que leurs cheveux,
De pleurs amers inondant leurs beaux yeux,
De tous les bois peuplaient les avenues.

III

LA LIBERTÉ

Dans le premier acte ὁ Δῆμος (οἶος) — *le peuple* — Garrotté, lié, avec des liens qui s'appellent *tailles, corvée, gabelle*, etc... des collecteurs venant le surprendre comme il mange *jambon*, boit *du vin*, etc... toujours payant. Puis, des nobles, des ecclésiastiques se faisant mutuellement des politesses, se cédant des droits, qu'il paye toujours ; donnant sur lui, à leurs catins, des billets payables à vue ; et, lui, payant ; et les catins prenant son argent et le méprisant, etc... (Scènes courtes et vives). Nobles et prêtres, etc... lui disant : « Eh bien ! tu chantais, tu dansais toujours autrefois, et voulant s'amuser de ses gambades... — *Non, je ne chante plus.* » — S'en allant, lui disent l'un après l'autre à chaque plainte : — « *C'est pour ton bien.* — Quand ils sont partis : — *C'est pour mon bien !* Ah ! et pour mon bien, garrotté ; et pour mon bien, ruiné ; et pour mon bien, etc... Hé ! messieurs, si c'est mon bien que vous avez fait jusqu'ici, faites-moi donc de grâce un peu de mal. » Puis, des sages, des savants, avec un ou deux nobles, un ou deux prêtres, etc...

— Tu es le plus fort...

— Je n'en sais rien.

— Tu es le maître, tu as des droits.

— Je n'en sais rien.

— Essaye seulement...

Quand Ἐλευθερία — *la liberté* — est sortie de dessous les ruines de la caverne, un noble s'indigne qu'on veuille donner une aussi belle fille à ce manant.

La belle enfant, née en mon vasselage,
J'ai, s'il te plaît, sur toi droit de jambage.

CHŒUR

Ἀνδρῶν (*chœur des hommes*).

. dompté.

. La liberté

Fut, comme Hercule, en naissant invincible.

Ses yeux ouverts d'un jour dictaient sa volonté,
Et son vagissement était mâle et terrible.

De rampants messagers des Dieux

Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,
Étouffer en un jour son avenir fameux.

Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,

Teignirent de sang venimeux

Son berceau formidable et ses langes guerrières.

νεανιῶν (*chœur des jeunes gens*).

.
Viennent maintenant les ennemis.

.
.

Les poitrines des forts guerriers

Sont les tours qui gardent les villes.

γυν. (*chœur des femmes*).

παρθέν. (*chœur des jeunes filles*).

Le mauvais citoyen ne sera pas bien venu de nous...
 Pour lui point d'amour... point de mariage...
 Qu'il vive et qu'il meure seul...
 Le lâche...
 Qui veut être esclave lui-même,

Et mettre au jour des fils esclaves comme lui.

γυν.

Mais c'est vous, jeunesse citoyenne, que récompense-
 ront les faveurs de ces vierges citoyennes ;
 C'est aux grandes actions patriotiques
 D'animer leur jôue
 D'une douce chaleur d'amour ;
 C'est pour vous que dans leurs bras, dans leurs seins
 délicats,

La jeunesse, la santé nourrissent

Fleurs d'amour et fruits d'hyménée.

ἀνδρῶν.

Pour vous seuls de leurs lits
 S'ouvrira, se soulèvera la barrière... etc.

Votre retour verra ces fronts chastes et doux,
 Ces primeurs du jardin de la fière patrie,
 Comme une guirlande fleurie
 Briller en cercle autour de vous,
 De vos fronts en sueur la poussière honorée

S'essuyer sur leur belle main,
Le sourire entr'ouvrir leur bouche désirée
Et palpiter leur jeune sein.

ἔπωδ. (épode).

Salut, Déesse France, idole de nos âmes !
Verse tes saintes flammes
. ieux.
Sur ton front radieux
Luit un noble avenir de gloire et d'opulence :
Salut, Déesse France,
. ieux.

Fin.

IV

LES INITIÉS

(Il désigne Eupolis et sa comédie des *Baptés*, dirigée contre Alcibiade et ses compagnons de débauche.)

Un poète comique de cette nation paya, dit-on, de sa tête le courage qu'il avait eu de traduire en plein théâtre les turpitudes que de nombreuses assemblées de frères et amis cachaient sous un appareil d'initiations et de cérémonies saintes. L'auteur du poème qu'on va lire pourra bien subir le même sort, pour avoir aussi, non pas dévoilé (qui ne les ignore ?), mais peint de fidèles couleurs les sanglantes orgies d'initiés plus nombreux, plus puissants, plus odieux, et qui, jugeant de l'espèce humaine par eux, la méprisent au point de ne pas même daigner s'envelopper de mystère. Ainsi il fournira un nouveau trait au parallèle des deux Républiques, lorsque sa tête en tombant amusera la férocité idiote d'un peuple, si avide de

ces combats entre des bourreaux et un innocent, que sa curiosité est à peine satisfaite par le zèle d'un tribunal patriote qui le repaît au moins d'un assassinat par jour ; et les antiquaires observeront avec plaisir que les anciens ont servi en tout de guide aux modernes et ne leur ont que bien rarement permis d'être inventeurs, même en atrocités et en violences.

FRAGMENTS

SYC. (*Le sycophante*)

. eperthe pleuré.

B.

C'est faux : j'ai ri. Les voisins m'ont vu rire.
 Je suis navré de voir comme on déchire
 Les hommes purs. Appelez mon portier ;
 Informez-vous de quartier en quartier ;
 Comme Phœax marmottant vos louanges,
 Le nez en l'air j'allais riant aux anges.

EPIST. (*Le président*)

L'a-t-on vu rire ? Est-il vrai qu'il ait ri ?

FRAGMENT DE CHŒUR

traduit des Baptes d'Eupolis.

A.

Qu'est-ce qu'un sans-culotte ? ? en deux mots ?

B.

C'est celui
Qui n'a rien, mais qui veut avoir le bien d'autrui.

A.

C'est ça, pardieu !

KH.

Le drôle est au fait du mystère.
Mais ce n'est pas là tout. Un bon initié
Ne doit rien savoir à moitié.
Tourne un peu la médaille au récipiendaire.

A.

L'aristocrate...

B.

Ah fi !

A.

Quel est-il ?

B.

Celui-là
A quelque chose et veut conserver ce qu'il a.
C'est un abus criant qu'il faut que l'on réprime.

A.

Fort bien.

KH.

Cet homme est juste.

A.

Il abhorre le crime.

A.

Gynnis étant capitain de la horde,
Avec eux tous je fus danseur de corde.

B.

Quoi sur la corde ?

A.

Eh oui.

B.

Mais, mon garçon,
Tu sais qu'on l'est de plus d'une façon.

A.

Comment ? dis-nous un peu l'autre manière.

B.

A tes pareils elle est très familière.
Toi, ton Gynnis, sous la corde à midi,
Et tout ce monde avec vous applaudi,
A quinze pieds, élevés sur la place,
Vous auriez tous eu la meilleure grâce ;
Et si j'en crois *mes vœux et mon amour*,
Danseurs de corde ainsi serez un jour.

(Traduit de Crat(inus).)

V

Savez-vous point ce qu'on dit dans les fables ?
Vénus, et Mars, amants jeunes, aimables.

Étaient ensemble. Un benêt de Vulcain
Met autour d'eux une gaze d'airain,
Les prend tous deux. Puis il appelle, il crie.
On vient. On rit. Et chacun les envie,
Bernant l'époux qui, par ses cris, avait
Appris à tous ce que lui seul savait.

Maintenant la loi sacrée
Veut que j'appelle à nos chœurs
Pallas, amante des cœurs ;
Vierge à l'hymen indocile
Qui règne sur notre ville,
Qui tient les clefs de nos murs.
Parais, ô vierge immortelle,
O toi qui hais les tyrans ;
Le peuple des femmes t'appelle.
Mène avec toi dans ces lieux
La Paix amante des fêtes.
Venez aussi toutes deux
Paisibles et favorables,
O Déesses vénérables,
Dans vos bois mystérieux,
Où sur vos saintes orgies
Nul homme ne porte les yeux ;
Lorsqu'aux lampes étincellent
Vos fronts immortels, radieux,
Venez, venez, toutes deux,
Vénérables thesmophores,
Si jamais à notre voix
Vous avez daigné descendre,
Daignez, daignez nous entendre,
Venez, venez cette fois.

HYMNES

I

A LA JUSTICE

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse, que le ciel indulgent forma pour être heureuse, le Nord ne... le Midi ne... Tu n'as point de ces arbres dont l'ombre est mortelle... *nec miseros fallunt aconita legentes*... les tigres, les serpents... Tu as des chevaux (renommés) en Poitou... en Limousin... Tes montagnes ont de superbes forêts... La Bourgogne, Champagne, Aquitaine, Pyrénées font mûrir des vignes... La Provence couronne la mer d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers... Ajoutez mille fleuves, la Seine, la Moselle, l'indomptable Garonne, la Dordogne, (l'Aveyron), la Gironde, la Saône, la Meuse, l'Aude, où j'ai passé mon enfance, la Loire, le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées, font partout croître sur leurs rivages les moissons, et les fleurs, et les gras pâturages. Dirai-je ces ports sur les deux mers... ces ponts... ces villes florissantes... ce canal du Languedoc... ces beaux chemins que les Trudaine ?... Tes peuples ont chassé les Anglais, ont *etc.* La nature les a faits doux, bons, enclins à la joie... mais ils deviennent tristes... O France, trop heureuse si tu savais profiter de ce que les Dieux t'avaient donné !... L'Anglais qui a un si beau gouvernement, l'Anglais dont le courage le sauve de tout naufrage, l'Anglais qui t'épie et s'enrichit de tes fautes, t'insulte et triomphe... Oh ! combien tes collines tressailleraient de se voir libres et donneraient volontiers leur vin et leur huile pour la liberté... J'ai vu dans les villages les mendiants... l'image de la misère... les paysans foulés aux pieds par les grands, découragés... impôts sur le sel, corvées, exacteurs, mille brigands couverts du nom sacré du prince désolant une province et se disputant ses membres déchirés.

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les Lieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent, sur tes plantes,
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphyre aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fra che grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse ;
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :

L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
 Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées.
 La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
 Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
 Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
 Fleurs, moissons et vergers et bois et pâturages ;
 Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
 Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
 Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
 Amène les tributs du rivage lointain
 Que visite Phébus le soir ou le matin ?
 Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
 De bassins en bassins ces ondes amassées
 Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Thétis ?
 Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
 Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
 Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage ?

Ton peuple industriel est né pour les combats.
 Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
 Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide
 Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
 Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons ;
 Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
 Mais faibles opprimés, la tristesse inquiète
 Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
 Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
 Renverse devant eux les tables des repas,
 Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
 Et leur front et leur âme. O France ! trop heureuse,

Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh ! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts !
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi ;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers ;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince,
S'unir et déchirer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés ;
O sainte égalité ! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même ;
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,

D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié ;
Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous,
Le faible aurait osé respirer près de vous.
L'oppresseur, évitant d'armer de justes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes.
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre ; et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

J'ai dit : O Vierge adorée ! en quels lieux te chercher ?
(parler ensuite de ces innocents accusés et condamnés, des
hommes éloquents qui les défendent et qui encourent
l'inimitié des juges ignares et pervers). Finir par : Non,
je ne veux plus vivre...

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile ;
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;

Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice ;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
Où mes yeux éloignés des publiques misères
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieus goûter le noble encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires ;
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent,
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

II

LA FRANCE LIBRE

1791

Entre l'Océan, les Alpes et les Pyrénées, j'ai vu une
femme (la France) malade, languissante... mais à travers
cet état de langueur, on découvrirait ce qu'elle aurait été

Quelques grands hommes sont éclairés, mais la nation est encore barbare... tel un arbre né sur un terrain fangeux a beau pousser vers le ciel des rameaux magnifiques... ses racines ne s'en plaisent pas moins à s'enfoncer dans la fange...

Mais qui est-ce qui avance de si folles maximes ? — Est-ce l'Hôpital...

Charron, qui fut un prêtre et connut la sagesse ;
Montesquieu, ce mortel qu'eût adoré la Grèce,
Et que, dans ce palais qui devait l'écouter,
— Un sot en écarlate a le front d'insulter ?...
Non, *hactenus*.

Pour son roi, pour son père, il vient te reconnaître.
Si dans un rang obscur le destin t'eût fait naître,
Homme bon, vertueux, c'est toi, c'est encor toi
Que la France équitable aurait choisi pour roi.

O jour ! s'écrieront-ils, jour grand et précieux,
Jour sacré, le plus beau qu'aient fait luire les cieux,
Quand le roi citoyen, l'idole de la France,
Vit chaque citoyen de son empire immense
Lui jurer d'être libre et fidèle à la loi,
Fidèle à sa patrie et fidèle à son roi !
Roi, l'amour des Français, l'honneur du diadème !
Compagne de sa gloire et de son rang suprême,
Reine, couple chéri, contemplez vos bienfaits :
Par vous la liberté naît au sein de la paix !
Vous ne voulez de nœuds, entre vous et la France,
Que d'amour, de respect, de foi, de confiance !
Contemplez vos bienfaits, et qu'en un long oubli

Tout sujet de douleur demeure enseveli.
 Toujours sur son berceau qu'anime un grand courage,
 La liberté naissante élève quelque orage,
 Et le peuple, agité dans ses fougueux efforts,
 Souvent à quelque excès égare ses transports ;
 Mais la concorde enfin, et l'ordre, et l'harmonie,
 Amènent près de vous la France réunie ;
 Et le calme et la paix sont préparés pour vous,
 Dans le port que vos mains ont ouvert devant nous.

S[iéyès], père de la loi, père de la patrie.

.

 Toi-même, Riquetti, flambeau de l'éloquence !
 Si pour la liberté, pour les lois, pour la France,
 Ce long amas d'écrits, de travaux, de combats,
 Peut d'un voile d'oubli couvrir tes premiers pas.

Vos bienfaits ont même fait commettre des crimes,

Car le même soleil qui dore les moissons
 Fait sortir la vipère et nourrit les poisons.

. Terre, terre chérie
 Que la liberté sainte appelle sa patrie ;
 Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
 Qui de la liberté jeta les fondements ;
 Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,
 Vienne ; toutes enfin ! monts sacrés d'où la France
 Vit naître le soleil avec la liberté !
 Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
 Arrétant l'aviron dans la main de son guide,

En silence, debout sur sa barque rapide,
 Fixant vers l'Orient un œil religieux,
 Contempera longtemps ces sommets glorieux ;
 Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
 Lui dira : Vois, mon fils, vois ces augustes cimes.

C'est cet amour profond que la patrie inspire
 Qui, sur soi, pour longtemps assied un vaste empire ;
 Qui, seul, en demi-dieux transforme les soldats,
 Qui, seul, avec vigueur fait mouvoir les États,
 Fait durer leur jeunesse et d'une main divine
 Les relève déjà penchants vers leurs ruines.
 L'or offrirait en vain des secours opulents ;
 En vain même le ciel formerait des talents,
 Français, notre salut n'a point d'autre espérance ;
 Français, nous périssons si vous n'aimez la France ;
 Si vous ne l'aimez plus que
 Si le bonheur commun n'est pas votre bonheur.
 Rien, rien que cet amour fraternel et sublime
 Sous nos pas raffermis pourra combler l'abîme.
 Que la France, partout, du jeune homme pieux
 Remplisse à tout moment et le cœur et les yeux ;
 Qu'il la voie et lui parle et l'écoute sans cesse ;
 Qu'elle soit son trésor, son ami, sa maîtresse ;
 Que même au sein des nuits, d'un beau songe charmé,
 Il serre dans ses bras ce simulacre aimé.

O chose sinistre ! quand un peuple s'abandonne et est
 indifférent à la chose publique !... O honte ! ô douleur !
 quand il admire follement ses ennemis et se méprise lui-
 même.

Français, rougirez-vous de cette humble infamie ?
 Faudra-t-il voir toujours une race ennemie

Qui vous a fait tout le mal possible, etc... faudra-t-il voir toujours vos théâtres stupides retentir d'inepties aussi indignes du goût que du bon citoyen ?...

Il faut être juste, il est beau d'admirer les vertus même d'un ennemi ; mais il faut qu'il les ait, ces vertus ; et il est honteux d'inventer à sa gloire des mensonges pompeux... J'ai habité parmi ces Anglais... Français, votre jeunesse n'apprend rien de bon chez eux... qu'à faire courir des chevaux, des paris ruineux... un jeu !... Laissons là les Anglais.

Laissons leur jeunesse. . . mélancolique
 Au sortir du gymnase ignorante et rustique,
 De contrée en contrée aller au monde entier
 Offrir sa joie ignoble et son faste grossier ;
 Promener son ennui, ses travers, ses caprices ;
 A ses vices partout ajouter d'autres vices ;
 Et présenter aux ris du public indulgent
 Son insolent orgueil fondé sur son argent.

Ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter... pourvu que nous n'imitions pas son indifférence à la chose publique... Quand tous les membres sont vendus, les citoyens se partagent en factions ; l'un est pour celui-ci, pour celui-là, nul n'est pour la patrie... l'argent effronté, la corruption ouverte et avouée...

Nation toute à vendre à qui peut la payer.

... O puissions-nous... ô puissé-je vivre assez pour voir la France... les provinces les plus éloignées se tenir par la main, par une douce opulence et un commerce de frères ! Mais si cela ne doit pas arriver, ô que ce moment m'ouvre le tombeau !

III

A LA PAUVRETÉ

..... Tu as le regard noble et fier... Tu as une âme tendre et sensible... Tu partages ton pain avec un autre indigent... Couverte de haillons poudreux et troués, tu es belle et respectable... Tu ne gémiss point... Tu gardes le silence... Tu n'accuses point les Dieux... Assise sur de la paille ou sur un fumier, tu es heureuse et tranquille... tu chantes... ta conscience pure fait reluire dans tes traits un calme sublime et ne trace aucun crime sur ton front... Tu ne reçois de bienfaits que des amis que tu estimes... Sur ton grabat, d'un regard tranquille et fier tu repousses bien loin le richard et son dédain stupide ou ses dons insolents... Tu méprises la richesse infâme et qui trouble l'âme de remords... tu es toujours libre...

Ajouter à la pauvreté :

C'est toi qui au nombre des trois cents Fabiens... toi qui rougis de sang carthaginois les flots de Sicile... toi qui dans Sparte, toi qui dans l'Helvétie...

IV

AU TEMPS

(Ne point parler de sa faux, ni de tous ces autres emblèmes antiques... tâcher d'en inventer de nouveaux.) Tu révéles les crimes cachés, tu fais connaître l'innocence...

Finir en racontant l'histoire d'Ibycus et des oies. Conscience, remords, Dieux vengeurs, Dieux secrets pour qui le crime n'est jamais absous, par qui il n'est pas possible d'être coupable en repos. Vous montrez à Néron sa mère... au féroce Richard, dans son sommeil, ses neveux, ses

frères... vous enfermez le fils de Charles VII dans l'enceinte d'un palais... etc.

L'or prend soin lui-même de punir les forfaits dont il est cause. — Eh bien, Clive, ministre sanguinaire de l'Angleterre, toi qui sur les bords du Gange as pris soin de faire haïr ta patrie... eh bien, as tu assez bu de flots d'or et de sang ? Tâche maintenant, si tu le peux, de vivre avec toi-même. Tu fuis l'approche des hommes. Tu cours dans ton palais qu'habitent les furies, tu veux être seul ; mais tu restes avec toi, avec ton souvenir tout peuplé de tes crimes. A la nuit tu fais allumer mille bougies, tu trembles de voir les ténèbres, tu crois voir des spectres menaçants ; mais dans ton cœur est une nuit épaisse, impénétrable, où tu entends gémir les ombres de huit cent mille Indiens que tu as fait périr. Tu cherches le repos ; mais ce sang que tu as dévoré te dévore à ton tour... tes valets accourent près de toi et reculent d'horreur en voyant ton sommeil effroyable. Ils te voient t'agiter, suer, crier, implorer un pardon, gémir, trembler, prier : « Nabab, ce n'est point moi ! » Ce n'est point toi, barbare, ce n'est point toi qui... ce n'est point toi qui... mais vous, remords, rage, terreur, désespoir, accourez, jetez-vous en foule dans le cœur de ce coupable, retracez-lui tous ses forfaits, tonnez-lui sa condamnation ; et alors les morts seront vengés, les vaincus sécheront leurs larmes et n'accuseront plus les Dieux, les concussionnaires pâliront de crainte et sauront qu'avant le trépas, dans le cœur des pervers, le crime et les remords allument des enfers.

ODES

I

LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

(Publié en 1791 avec le nom de l'auteur, chez Bleust, rue Dauphine.)

I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine poésie :
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours :
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux ;
Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
Qu'un pays libre est leur terre natale.
Là, sous un soleil généreux,
Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
Forts, à leur croissance livrés,
Atteignent leur grandeur féconde.
La palette offre l'âme aux regards enivrés.
Les antres de Paros de Dieux peuplent la terre.
L'airain coule et respire. En portiques sacrés
S'élancent le marbre et la pierre.

II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
Nymphé ailée, aimable sirène,
Ta langue s'amollit dans le palais des rois,
Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
Oppriment ta marche incertaine,
Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
La liberté du génie et de l'art
T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
De nature et d'éternité
Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
Touche les cieus. Ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs. La liberté,
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
Arme ton fraternel secours.
C'est de tes lèvres séduisantes
Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours
Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne au loin semé par tes doux entretiens
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure, unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé :
Quand, avec toi, dans le sein du passé,

Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
 Sous sa main, rivale des Dieux,
 La toile s'enflammait d'une éloquente vie ;
 Et la ciguë, instrument de l'envie,
 Portant Socrate dans les cieus ;
 Et le premier consul, plus citoyen que père,
 Rentré seul par son jugement,
 Aux pieds de sa Rome si chère
 Savourant de son cœur le glorieux tourment ;
 L'obole mendié seul appui d'un grand homme ;
 Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
 Des trois frères sauveurs de Rome.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
 Appelle aujourd'hui l'industrie.
 Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
 Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
 Naît aussi pour notre patrie.
 Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs
 Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,
 A soi-même inconnue, à son heure suprême,
 Ses guides tremblants, incertains,
 Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
 De son salut la charger elle-même.
 Longtemps, en trois races d'humains,
 Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
 Les ministres de l'encensoir,
 Et les grands, et le peuple immense.
 Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
 Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;

On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
Fiers d'un règne antique et farouche,
De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.
Douce Égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.
Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.
Le sénat du peuple est assis.
Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats ; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir ; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient ; leur seuil méconnaissant leurs pas
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,

Luit la baïonnette insolente.
 Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés,
 Tous, par la ville, ils errent indignés :
 Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
 Victime d'un jaloux pouvoir,
 Sans asile flottait, courait la terre entière,
 Pour mettre au jour les Dieux de la lumière.
 Au loin fut un ample manoir,
 Où le réseau noueux, en élastique égide,
 Arme d'un bras souple et nerveux,
 Repoussant la balle rapide,
 Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
 Peuple, de tes élus cette retraite obscure
 Fut la Délos. O murs ! temple à jamais fameux !
 Berceau des lois, sainte mesure !

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
 Cette vénérable demeure ;
 Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
 Elle règne au milieu des dômes, des palais.
 Qu'au lit de mort tout Français pleure,
 S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
 Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs
 Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
 Que ce voyage souhaité
 Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
 Ce tiers état à la honte rebelle,
 Fondateur de la liberté :
 Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
 A travers d'humides torrents

Que versait la nue orageuse ;
Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;
Tous jurant de périr ou vaincre les tyrans ;
De ranimer la France éteinte ;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux faites des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix
Applaudissait ces vœux augustes.
O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !
O soleil ! ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
Tu contemplais ce divin sacrifice !
O jour de splendeur couronné,
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
Du dernier avenir ira percer les ombres.
Moins belle la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés ?
Le front ceint d'un vaste plumage,

Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
 Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?
 Pour arrêter le noble ouvrage ?
 Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
 Aux cris du peuple indifférents,
 Partageaient le trésor, l'État, le diadème ?
 Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
 Trouve des amis. Quelques grands,
 Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
 Par ta céleste main poussés,
 Conscience, chaste immortelle,
 Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
 Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
 D'opulence perdus, des nobles insensés
 Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
 O raison ! divine puissance !
 Ton souffle impérieux dans le même sentier
 Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
 Rouler en paix son onde immense,
 Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
 O France ! sois heureuse entre toutes les mères.
 Ne pleure plus des fils ingrats,
 Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;
 Tous revenus des lointaines chimères,
 La famille est toute en tes bras.

Mais que vois-je? ils feignaient? Aux bords de notre Sein
Pourquoi ces belliqueux apprêts ?
Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France ?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?
Riez, lâche et perfide engeance :

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez ; mais le torrent s'amasse.
Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace !
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,
Et meurt sous les pesants éclats
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole débris infâme et cendre inanimée ;
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux
 Trois couleurs dans sa main agile
 Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
 Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des Dieux,
 En homme transformer l'argile,
 La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
 Le genre humain d'espérance et d'orgueil
 Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
 Jusque sur les trônes lointains
 Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
 Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
 Portèrent leurs royales mains.
 A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
 S'écoulaient les soldats épars
 Comme les neiges des montagnes,
 Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
 Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
 Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
 Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats
 Se résout la glèbe aguerrie.
 Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
 Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas
 Appuyée au loin, la patrie
 Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
 Des paladins le fer gladiateur,

Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
Salut, peuple français ! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentre dans ton empire.
Par toi sous le niveau divin
La fière Égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si longtemps abattu.
Devant les nations, souverains légitimes,
Ces fronts, dits souverains, s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées !
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !
Pères d'un peuple, architectes des lois !
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits sa charte antique et pure ;
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
Tout obstacle est mort sous vos coups.
Vous voilà montés sur le faite.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;

Il vous reste à borner et les autres et vous ;
 Il vous reste à savoir descendre.

XV

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
 Hommes ! d'un homme libre écoutez donc la voix.
 Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
 Citoyens, tous tant que nous sommes,
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
 L'ambition, serpent insidieux,
 Arbre impur que déguise une brillante écorce.
 L'empire, l'absolu pouvoir
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
 Trop de désirs naissent de trop de force.
 Qui peut tout pourra trop vouloir.
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
 Et l'équitable humanité,
 Et la décence au doux langage.
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
 L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
 Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
 Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
 De sa subite indépendance.
 Contenez dans son lit cette orageuse mer.
 Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,

Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah ! ne le laissez pas, sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain ! A votre oreille admis
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions pour eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang

La proscription et l'outrage.

Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
 D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
 Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
 Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la Liberté, d'un bras religieux,
 Garde l'immuable équilibre
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
 Son courage n'est point féroce et furieux ;
 Et l'oppresseur n'est jamais libre.
 Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs
 Des rois, du peuple infâmes corrupteurs !
 L'amour du souverain, de la loi salulaire,
 Toujours teint leurs lèvres de miel.
 Peur, avarice ou haine est leur Dieu sanguinaire.
 Sur la vertu toujours leur langue amère
 Distille l'opprobre et le fiel.
 Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
 Séjans, Tigellins empressés
 Vers quiconque est devenu maître ;
 Si, voués au lacet, de faibles accusés
 Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;
 Si le meurtre est vainqueur ; si les bras insensés
 Forcent des toits héréditaires.

XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
 Dit cette cour lâche et hardie.

Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
 Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
 Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démence
 De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, dans son humble arrogance,
 Veut être esclave et despote, et s'offense
 Que ramper soit honteux et bas.
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte ;
 Il veut du faible sans soutien
 Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vice flétrie ;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
 Liberté, vérité, patrie.

XX

De prière, d'encens prodigue nuit et jour,
 Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour ;
Ministres effrayants de concorde et d'amour
 Venus pour apporter le glaive ;
Ardents contre la terre à soulever les cieus,
 Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
De trouble et d'anathème artisans implacables...
 Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
 Laissons cent fois échapper les coupables,
 Plutôt qu'outrager l'innocent.

Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule ;
 Plus d'un, par les méchants conduit,
 N'est que vertueux et crédule.
 De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
 La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
 Où la patrie, aimée et sans faste et sans bruit
 Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
 Rocs affermis du sein de l'onde,
 Raison, fille du temps, tes durables succès
 Sur le pouvoir des lois établiront la paix.
 Et vous, usurpateurs du monde,
 Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
 Ouvrez les yeux : hâtez-vous. Vous voyez
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
 S'avance vers vous. Croyez-moi,
 Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes ;
 Allégez-leur le poids d'un roi.
 Effacez de leur sein les livides blessures,
 Traces de vos pieds oppresseurs.
 Le ciel parle dans leurs murmures.
 Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs ;
 Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
 Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
 D'un effroi salutaire et sage ;

XXII

Apprenez la justice : apprenez que vos droits
 Ne sont point votre vain caprice.
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.
 La Liberté législatrice,
La sainte Liberté, fille du sol français,
 Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.
 Tremblez ; ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même,
 Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
 Sans gardes hérissés de fer.
La Nécessité traîne, inflexible et puissante,
 A ce tribunal souverain,
 Votre majesté chancelante :
Là seront recueillis les pleurs du genre humain :
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
 Disparaîtront, réduits en poudre.

II

I

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
 Ses doux regards s'attendrir et pleurer,

Et du miel le plus doux que sa bouche respire
 Une autre bouche s'enivrer.

Et quand sur mon visage inquiet, tourmenté,
 Une sueur involontaire
 Exprimait le dépit de mon cœur agité,
 Un coup d'œil caressant furtivement jeté
 Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.
 Ah ! dans le fond de ses forêts
 Le ramier déchiré de traits
 Gémit au moins sans se contraindre ;
 Et le fugitif Actéon,
 Percé par les traits d'Orion,
 Peut l'accuser et peut se plaindre.

II

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
 Où l'art industriel, sous ses maisons de verre,
 Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
 Allez trouvez Fanny, cette mère craintive.
 A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
 Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiège son enfance ;
 Mais du cœur maternel la tendre défiance
 N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir,
 Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
 Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
 Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.
Les siennes ont déjà trop satisfait aux Dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des Dieux sans doute, ainsi que des mortelles
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh ! de la conserver, cieux, faites votre étude ;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers !
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers !

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée ;
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Oh ! de quel doux regard, à mon heure dernière,
Elle viendrait chercher ma mourante paupière !
Oh ! quelle douce voix m'appellerait en vain !
De quel doux souvenir ma mort serait suivie !

O chimère ! ô souhait ! ô d'une noble vie
 Plus noble et plus heureuse fin !

Sur ses pieds délicats ma bouche défaillante
 Savourerait la mort ; et mon âme expirante
 Du bonheur d'une mère irait payer les Dieux.
 Je voudrais seulement que, du moins, sur la terre
 Où dormiraient mes os, s'élevât une pierre
 Qui fût voisine de ses yeux.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
 Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
 L'œil humide peut-être, en passant près de moi :
 « Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
 Fut content de mourir, en songeant que ta mère
 N'aurait point à pleurer sur toi. »

III

Non, de tous les amants les regards, les soupirs
 Ne sont point des pièges perfides.
 Non, à tromper des cœurs délicats et timides
 Tous ne mettent point leurs plaisirs.
 Toujours la feinte mensongère
 Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
 Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,
 Fanny, n'habitent point une âme ;
 Des yeux, pleins de vos traits, sont à vous. Nulle femme
 Ne leur paraît digne d'amour.
 Ah ! la pâle fleur de Clytie

Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.
Son cœur pleure en secret frappé,
Quand sa bouche feint de sourire.
Il fuit ; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,
Heureux qui n'ayant d'autre envie
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,
Oublié de tous les humains,
Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères ? »

IV

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,

De ce miel dont le sage
 Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
 Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
 Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !
 Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
 Comme, dans ton absence,
 Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux !

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle !
 Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
 Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
 Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
 Des méandres de Seine,
 Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image :
 Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
 D'un plomb volant percé, précipite ses pas.
 Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;
 Couché près d'une eau pure,
 Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

V

Mai de moins de roses, l'automne
 De moins de pampres se couronne,
 Moins d'épis flottent en moissons,
 Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
 Fanny, tes regards, ton sourire,
 Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
Sortent en paroles de flamme,
A ton nom doucement émus.
Ainsi la nacre industrielle
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur son mûrier fertile,
Le ver du Cathay mêle et file
Sa trame étincelante d'or.
Viens : mes Muses, pour ta parure,
De leur soie immortelle et pure
Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
Forment, sous leurs doigts d'ambroisie,
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny, que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande...

.

VI

A FANNY MALADE

Quelquefois un souffle rapide
Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée,
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
 Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !
 Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !
 Et que le miel coulait de tes faibles accents !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre,
 Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
 Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs,
 Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
 Ils ne resteraient point paisibles
 Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
 Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle ;
 Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
 Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
 Sont des Dieux la divine image ;
 Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
 Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,
 Et tes dons et tes soins chercher les malheureux ;
 Tes délicates mains à leurs lèvres amères
 Présenter des suc's salutaires,
 Du presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !
 Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
 Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants !
 Et leur toit rayonner de ta douce présence,

Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents !

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce
La victime qu'une Déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah ! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières
Et te font des destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux,
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire ;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

VII

O Versaille, ô bois, ô portiques,
 Marbres vivants, berceaux antiques,
 Par les Dieux et les rois Élysée embelli,
 A ton aspect, dans ma pensée,
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
 Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
 Dès que chez toi je vois sourire
 Mes pénates secrets couronnés de rameaux ;
 D'où souvent les monts et les plaines
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
 Des gardes les nocturnes veilles,
 Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
 Mais le sommeil, la solitude,
 Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
 Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse
 Une oisive et morne paresse
 Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
 Mon âme, d'ennui consumée,
 S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
 N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
 Une paix taciturne et sombre,

Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis. Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir ;
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des Dieux.

Ah ! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
 Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
 J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

VIII

Mais la haineuse ingratitude
A taire les bienfaits seule met son étude.
 La reconnaissance aux doux yeux,
Au souris caressant, à la longue mémoire,
 Parle, et des Dieux chérie, est l'amour et la gloire
 Des mortels semblables aux Dieux.

Quel fugitif, d'un pied colère,
Va renverser l'autel qui lui fut tutélaire ?
 Quel nageur sauvé du trépas
Brûle son bienfaiteur, le roseau du rivage ?
 Quel rossignol ne chante, à couvert de l'orage,
L'ormeau qui lui tendit le bras ?

Ainsi pour ces molles prairies
 Que Versailles, au retour des Pléiades fleuries,
 Étendit sous mes pas errants ;
 Pour ces eaux, ces zéphyr, l'ombre fraîche et secrète,
 Dont il a du lion, sur ma douce retraite,
 Tempéré les feux dévorants ;
 Ma muse en poétique offrande
 Lui tressa l'amarante, immortelle guirlande.
D'où vient donc, etc....

Des Pl. Aratus v. 263. (Ce qui veut dire : des Pléiades, voyez Aratus, v. 263.) Puis il cite ainsi les vers du poète grec :

αι μὲν ὁμῶς ὀλίγαι καὶ ἀφεγγέες, ἀλλ' ὀνομασταὶ
 ἤρι (leur lever) καὶ εσπεριαί, ζεὺς δ' ἀΐτιος, εἰλίσσονται.
 ὅσφισι καὶ θέρος καὶ χεῖματος ἀρχομένοιο.
 Σεμαίνειν ἐκέλευσεν ἐπερχομένου τ' ἀρτόιο.
 Et v. le scoliaste Théon, quoique interpolé.
 Eratosth. Catart. V. πλειάς μεγίστην
 δ' ἔχουσι δόξαν ἐν τοῖς ἀνθρώποις ἐπισήμωνοῦσαι
 καθ' ὥραν (de saison en saison).

IX

A CHARLOTTE DE CORDAY

Exécutée le 18 juillet 1793.

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
 Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
 Consacrent leur Marat parmi les immortels ;
 Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
 Des fanges du Parnasse un impudent reptile
 Vomit un hymne infâme au pied de ses autels ;

La vérité se tait ! dans sa bouche glacée,
 Des liens de la peur sa langue embarrassée
 Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
 Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,
 Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
 Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux ?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
 Toi qui crus par ta mort ressusciter la France,

Tu dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux Dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
Baigne-toi dans le tien et reconnais des Dieux. »

La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive Déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête,
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fait sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir ; et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat, et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime,
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée.
Ton front resta paisible, et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit alors et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire,
Seule, tu fus un homme et vengeas les humains,
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme,
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non ; tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France
Un seul traître immolé suffit à sa vengeance,
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapine, de sang, d'infamie engraisés.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
 La Vertu t'applaudit. De sa mâle louange
 Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
 O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
 Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
 Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

X

STROPHE PREMIÈRE

O mon esprit ! au sein des cieux,
 Loïn de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
 Te transporte au banquet des Dieux,
 Lorsque ta haine vengeresse,
 Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
 Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
 De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
 D'un fiel vertueux humectée,
 Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
 Sur tous ces pontifes du crime,
 Par qui la France, aveugle et stupide victime,
 Palpite et se débat contre une longue mort,
 Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE PREMIÈRE

Tu crois, d'un éternel flambeau
 Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
 Défendre à la nuit du tombeau
 D'ensevelir leur infamie.

Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
Frémir l'horreur publique ; et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire ;
Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide ;
Ou quand l'arc Pythien d'un reptile fangeux
Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE PREMIÈRE

Vain espoir ! inutile soin !
Ramper est des humains l'ambition commune ;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir fatigue leurs yeux ; juger les importune ;
Ils laissent juger la fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire :
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE DEUXIÈME

Que tant d'opprimés expirants
Aillent aux cieus enfin réveiller le supplice ;
Que sur ces monstres dévorants
Son bras d'airain s'appesantisse ;
Qu'ils tombent ; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse
Ta louange avec leur bassesse ?

Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits,
 Sont bénis de la terre entière.
 Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;
 Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
 Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE DEUXIÈME

Dès lors l'étranger étonné
 Se tait avec respect devant leur sceptre immense ;
 Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
 Vantant jusques à leur clémence,
 Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments,
 Nous, de la vertu libre indomptables amants.
 Humains, lâche troupeau !... mais qu'importent au sage
 Votre blâme, votre suffrage,
 Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
 Vos passions précipitées ?
 Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées
 Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
 Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE DEUXIÈME

Lui, grands Dieux ! courtisan menteur,
 De sa raison céleste abandonner le faite,
 Pour descendre à votre hauteur !
 En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
 Sur le sol où son pied s'arrête,
 Il reste inébranlable à tout effort mortel ;
 Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
 Toujours turbulent et servile,
 Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

XI

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres ;
Il nie, il jure sur l'autel.
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire.
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos Bacchanales,
Orné nos portes triomphales,
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes des vils tyrans qui dévastent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté !

.....
 De Barca, du Niger, les désertes arènes
 Nourrissent céraistes ardents,
 Tigres à l'œil de flamme, implacables hyènes ;
 Le bitume flotte en leurs veines ;
 Une rage homicide aiguillonne leurs dents.

A de tels compagnons votre juste message
 Devait ouvrir votre cité.
 Se jeter sur le faible est aussi leur courage.
 Ils vivent aussi de carnage.
 Voir du sang est aussi leur seule volupté.

Mais n'osez plus flétrir de votre ignare estime
 Des mortels semblables aux Dieux.
 De leurs mâles écrits quel foudre magnanime
 Tonne sur vous et sur le crime !
 Ah ! si le crime et vous pouviez baisser les yeux !...

XII

ÉCRIT A SAINT-LAZARE

. . . il demande du pain :
 On lui donne du sang. Il voit tomber des têtes ;
 Il chante et ne sent plus la faim.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
 Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?
 Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
 Porter l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir ;
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès.
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;
Tu planes sur ses minarets.

XIII

ÉCRIT A SAINT-LAZARE

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités !
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune !
Que les grandeurs et la fortune
Le combent de leurs biens qu'il a tant souhaités !

Que les Muses, les arts, toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous ses travaux ;
Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,

De son tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux !

Mais

 Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
 Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs,

Ceux que livre à la hache un féroce caprice ;
 Ceux qui brûlent un noble encens.
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
 Et bravent le sceptre du vice,
Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants,

Ceux qui, devant le crime, idole ensanglantée,
 N'ont jamais fléchi les genoux,
Et soudain, à sa vue impie et détestée,
 Sentent leur poitrine agitée
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.

XIV

LA JEUNE CAPTIVE

Saint-Lazare.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'éché
 Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord

Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !

Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?

Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.

D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,

J'ai les ailes de l'espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel

Philomèle chante et s'élançe.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,

Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords

Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;

Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux

Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !

Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin

J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson !

Et comme le soleil, de saison en saison,

Je veux achever mon année.

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,

Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

IAMBES

I

HYMNE

SUR L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES

RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX

FÊTÉS A PARIS SUR UNE MOTION DE COLLOT D'HERBOIS

(publié par André Chénier dans le *Journal de Paris*,
15 avril 1792)

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles !

Rends-nous ces guerriers illustrés

Par le sang de Désille et par les funérailles

De tant de Français massacrés.

Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée,

Ni quand l'ombre de Mirabeau

S'achemina jadis vers la voûte sacrée

Où la gloire donne un tombeau,

Ni quand Voltaire mort, et sa cendre bannie

Rentrèrent aux murs de Paris,

Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie,

Prosternés devant ses écrits.

Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,

Et ce beau jour luira bientôt.

C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,

Et Lafayette à l'échafaud.

Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous ces princes,
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois !
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
Que leur front doit être abattu !
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu !
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore,
Et qui savez baisser les yeux !
De voir des échevins, que la Râpée honore,
Asseoir sur un char radieux
Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères,
Et volé que très peu d'argent.
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accents.
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts, qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne, et le secours des piques !
Peuplez le ciel d'astres nouveaux,
O vous ! enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide.
C'est par vous que les blonds cheveux,
Qui tombèrent du front d'une reine timide,
Sont tressés en célestes feux.

Pour vous, l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
 Flotte encor dans l'azur des airs.
 Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
 Comme eux dominateurs des mers.
 Que la Nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
 Et que le nocher aux abois
 Invoque en leur Galère, ornement des étoiles,
 Les Suisses de Collot-d'Herbois.

Au reste, puisque tous les magistrats de la capitale nous assurent que cette fête n'est rien qu'une fête privée et particulière, et qu'elle n'a *aucun des caractères d'une fête publique*, on ne peut rien faire de mieux que de les croire. Ainsi il faut soigneusement prévenir tous les citoyens qui pourraient s'égarer en s'abandonnant imprudemment à un peu de logique, il faut, dis-je, les prévenir de ne point manquer de foi ; et que, malgré toutes les apparences, les ordres qui interrompent le cours habituel des choses, comme celui de ne point sortir en carrosse, de ne point porter d'armes, etc., ne sont point des *caractères de fête publique*.

Les discussions au sujet de cette fête, outre quelques lettres d'un magistrat, qui égayeront un jour les lecteurs par leur bon sens et leur dialectique, ont du moins produit ce bien-ci : c'est de faire connaître, par la franchise et la vigueur avec lesquelles plusieurs citoyens ont défendu l'honnêteté publique, que des siècles d'esclaves, et les efforts sans nombre qu'on met tous les jours en œuvre pour corrompre et anéantir toutes les idées morales dans l'esprit de la nation, n'ont pas pu réussir à nous ôter le sentiment de ce qui est bon et vrai.

Il est bien fâcheux que l'on ne se soit pas arrêté dès l'origine à une fête en l'honneur de la liberté ; fête avec laquelle les Suisses de Châteaueux n'auraient rien eu de commun. Alors cette fête n'aurait point dû être et n'aurait point été une fête privée, mais publique. L'allégresse générale, l'assentiment de tous les citoyens, le concours de toutes les autorités, les talents de David et des autres

artistes, alors bien employés, lui auraient donné tout ce qu'elle devait avoir de grand et d'auguste ; et tous les bons Français, en adorant la statue de leur déesse, n'auraient pas eu le chagrin de la voir en pareille compagnie.

II

« Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel. »
— J'ai, douze ans en secret dans les doctes vallées
Cueilli le poétique miel.
Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière ;
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.
Frustré d'un amoureux espoir,
Archiloque aux fureurs du belliqueux iambe
Immole un beau-père menteur ;
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
Que j'apprête un lacet vengeur.
Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix ;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsurés ;
Et mes fureurs servent les lois.
Contre les noirs Pithons et les hydres fangeuses
Le feu, le fer arment mes mains ;
Extirper sans pitié les bêtes venimeuses,
C'est donner la vie aux humains.

III

(A propos de la translation du corps de Marat au Panthéon)

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare
S'ouvre vos dômes glorieux ?

Pourquoi vois-je David qui larmoie, et prépare
 Sa palette qui fait des Dieux ?
 O ciel ! faut-il le croire ! ô destins ! ô fortune !...
 O cercueil arrosé de pleurs !
 O que ne puis-je ouïr Barère à la tribune,
 Gros de pathos et de douleurs !
 Quelle nouvelle en France ! et quel canon d'alarmes
 Dans tous les cœurs a retenti !
 Les fils des Jacobins leur adressent des larmes.
 Brissot, qui n'a jamais menti,
 Dit avoir vu dans l'air d'exhalaisons impures
 Un noir nuage tourner,
 Du sang, et de la fange, et toutes les ordures
 Dont se forme un épais borbier ;
 Et soutient que c'était la sale et vilaine âme
 Par qui Marat avait vécu.
 De ses jours florissants, par la main d'une femme,
 Ce lien aimable est rompu !
 Le Calvados en rit ; mais la potence pleure.
 Déjà par un fer meurtrier
 Pelletier fut placé dans l'auguste demeure.
 Marat vaut mieux que Pelletier.
 Nul n'aima tant le sang, n'eut tant de soif des crimes.
 Qu'on parle d'un vil scélérat,
 Bien que Lacroix, Bourdon, soient des mortels sublimes
 Nous ne pensons tous qu'à Marat.
 Il était né de droit vassal de la potence.
 Il était son plus cher trésor.
 Console-toi, gibet. Tu sauveras la France !
 Pour tes bras la Montagne encor
 Nourrit bien des héros dans ses nobles repaires :
 Le Gendre, élève de Caton,
 Le grand Collot d'Herbois, fier *patron* des galères,

Plus d'un Robespierre, et Danton,
Thuriot, et Chabot ; enfin toute la bande ;
Et club, commune, tribunal ;
Mais qui peut les compter ? Je te les recommande.
Tu feras l'appel nominal.
Pour chanter à ces saints de dignes litanies,
L'un demande Anacharsis Clotz ;
L'autre veut Cabanis, ou d'autres grands génies ;
Et qui Grouvelle, et qui Laclos.
Mais non ; nous entendrons ces oraisons funèbres ;
De la bouche du bon Garat ;
Puis tu les enverras tous au fond des ténèbres
Lécher le cul du bon Marat.
Que la tombe sur vous, sur vos reliques chères,
Soit légère, ô mortels sacrés ;
Pour qu'avec moins d'efforts, par les dogues vos frères,
Vos cadavres soient déchirés

Par le citoyen ARCHILOQUE MASTIGOPHORE.

IV

AUX MUSES

On dit que le dédain froid et silencieux
Devint une ardente colère,
Lorsque le *Moniteur* vous eut mis sous les yeux
Le sot fatras du sot Barère ;
Qu'au phœbus convulsif de l'ignare pédant,
De honte et de terreur troublées,
Votre front se souvint de ce Thrace impudent,
Qui vous eût toutes violées.
On dit plus : mais je sais combien chez nos plaisants

Grâce, pucelage, et faconde,
 Exposent une belle à des bruits médisants :
 Ils veulent que sur cet immonde
 Vous ayez, mais tout bas, aux effroyables sons
 D'apostrophes trop masculines,
 Joint : *pied-plat, gredin, cuistre*, et d'autres maudissons,
 Peu faits pour vos lèvres divines ;
 Dignes de lui, d'accord ; mais indignes de vous.
 Ces gens n'ont point votre langage ;
 N'apprenez point le leur. Un ignoble courroux
 Justifie un ignoble outrage.

V

L'échafaud est pour eux une source féconde.
 Ils se travaillent à l'envi
 A lui trouver cent noms les plus gentils du monde.

L'un l'appelle *la... l'autre la...* Il rentre de ce spectacle.
 Il y mène sa femme et ceux de ses enfants qui ont été
 sages ; les autres au retour quittent leur tambour et leurs
 jeux pour venir entendre. Il leur conte quelle mine il
 avait, etc... Tous trépignent de joie ; on bénit... Humanité
 héréditaire. Ceux qui l'ont vu sont l'objet de l'envie.
 Puis ils dorment contents... d'avoir vu couler aujourd'hui
 tant de... et la douce assurance d'en voir demain couler
 autant. Que Dieu les garde de mal ; qu'à leur mort leur
 âme passe au corps des loups et des panthères, elle s'y
 trouvera bien mieux. Et pour moi j'ai voulu que leur noble
 mémoire allât faire vomir un jour l'érudit qui lira cet
 hymne de leur gloire, monument d'estime et d'amour.

Il est vrai, plats bavards, canaille inepte et lâche,
 Vous êtes sujets du bâton,

. du bourreau, de la hache,
De l'infamie et de Couthon.

VI

(Pour la fête de l'Être Suprême)

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide !

De ses fonctions suspendu,

Dieu

Au siège éternel est rendu.

Il va reprendre en main les rênes de la terre.

Il faut espérer qu'après un exil de plusieurs mois il se conduira mieux, etc... et que sa première marque de repentance sera de punir ses nouveaux adorateurs... Quoi ! Dieu tout-puissant, tu souffres que de pareils personnages te louent et t'avouent ; tu endures la dérision avec laquelle ils te bravent, et croient que tu existes quand ils vivent !

Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,

Spinosa, te parlant tout bas,

Vienne te dire encore : Entre nous, je soupçonne,

Seigneur, que vous n'existez pas.

Que croiront les mortels, quand ils verront que sous tes yeux, le nom de vertu est prononcé par des bouches qui... ; de probité, par des bouches qui..., d'humanité, par des bouches qui..., et que tout est le sujet de leur basse et dérisoire hypocrisie !

Quoi ! ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre,

pénètre dans les antres affreux, où les Couthon, les Lequinio, couchés sur des cadavres, rongent des ossements

humains ! Quoi ! tu ne fais point éclater la foudre, lorsque des hommes entassés sont écrasés sous leurs prisons par l'explosion du canon ! Tu contemples la Loire, le Rhône, la Charente...

Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,
 Ces lacs de soufre et de poisons,
 Ces océans bourbeux où fermentent les crimes,
 Que de ses plus ardents tisons

dévore la plus lâche Euménide... car tu n'es pas réduit comme nous à reconnaître un Collot d'Herbois à ses actions et à la bassesse de son affreux visage... Tu vois au lieu d'un cœur bouillir dans sa poitrine un fétide mélange de bitume, de rage, de haine pour la vertu, de vol, de calomnie et de m..., et de fange... d'où, par sa bouche impure s'exhale la mort des gens de bien, etc. Et tu ne tonnes pas ! et les cris de tant d'infortunés ne montent point jusqu'à toi ! et tu laisses un pauvre diable de poète se charger de leur vengeance et tonner seul sur ces scélé-rats, et sur l'horrible dicast... (tribunal) et jur... (jury), etc.

Ils croyaient se cacher dans leur bassesse obscure.

.
 Sur ses pieds inégaux l'épode vengeresse
 Saura les atteindre pourtant.
 Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
 De l'onde Égée astre éclatant,
 Dans tes flancs où nature est sans cesse à l'ouvrage,
 Pour le ciseau laborieux
 Germe et blanchit le marbre honoré de l'image
 Et des grands hommes et des Dieux.
 Mais pour graver ainsi la honte ineffaçable,
 Paros de l'iambe acéré
 Aiguisa le burin brûlant, impérissable.

Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.
Que les passants pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
« Hou, les vils scélérats ! les monstres, les infâmes !
De vol, de massacres nourris !
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes,
Qui n'égorgent point leurs maris ;
Du fils tendre et pieux, et du malheureux père
Pleurant son fils assassiné ;
Du frère qui n'a point laissé dans la misère
Périr son frère abandonné.
Vous n'avez qu'une vie... ô vampires,
Et vous n'expiez qu'une fois
Tant de morts, et de pleurs, de cendres, de décombres,
Qui contre vous lèvent la voix !

Ils vivent cependant ! et de tant de victimes
Les cris ne montent point vers toi !
C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées !
Qui seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux.
Eh bien, fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens !

Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure :
Je les vois, j'accours, je les tiens !

... O Dieu, la vertu... *ta fille*
L'innocence, la probité, etc., *ta famille...*

VII

(A propos des Noyades de Nantes)

.
Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire
Vomi des captifs enchaînés,
Au proconsul Carrier, implacable après boire,
Pour son passe-temps amenés ?
Et ces porte-plumets, ces commis de carnage,
Ces noirs accusateurs Fouquiers,
Ces Dumas, ces jurés, horrible aréopage
De voleurs et de meurtriers,
Les ai-je poursuivis jusqu'en leurs bacchanales,
Lorsque, les yeux encore ardents,
Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales
Allumant leurs fronts impudents,
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,
Ils rappellent avec des ris,
Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes ;
Et parmi les chansons, les cris,
Trouvent deçà delà, sous leur main, sous leur bouche,
De femmes un vénal essaim,
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche
Pour la couche de l'assassin ;

Car ce sexe ébloui de tout semblant de gloire,
Né l'héritage du plus fort,
Quel que soit le vainqueur suit toujours la victoire ;
D'une lèvre arbitre de mort
Étale le baiser, le brigue avec audace ;
Et pour nulle oppressive main
Leur jupe n'est pesante, et l'épingle tenace
N'a de pointe autour de leur sein.
Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du tribunal impie
Qui mange, boit, rote du sang ?
Car qui peut noblement de leur bande perverse
Rendre les attentats fameux ?
Ces monstres sont impurs : la lance qui les perce
Sort impure, infecte comme eux.

VIII

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,

Mille autres moutons, comme moi,
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple roi.
 Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie
 Un mot à travers ces barreaux
 Eût versé quelque baume en mon âme flétrie ;
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis ; vivez contents.
 En dépit de - - soyez lents à me suivre.
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits.
 A mon tour aujourd'hui ; mon malheur importune :
 Vivez, amis ; vivez en paix.

IX

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,
 Jetait à l'eau son aviron.
 J'ai lu qu'un écuyer noble et fier sur la selle,
 Bien armé d'un double éperon,
 D'abord ôtait la bride à son coursier farouche ;
 J'ai lu qu'un sage renommé,
 Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
 Plaçait un tison allumé ;
 J'ai lu que, pour franchir des routes difficiles,
 Un Automédon pétulant
 Enlevait les écrous des quatre orbes agiles
 Qui roulaient sous son char brillant ;
 J'ai lu qu'un Actéon à son tour sur l'arène
 Assouvit la rage et la faim

De ses chiens, par lui seul, pour bien servir sa haine,
 Accoutumés au sang humain.

L'Automédon meurtri devint un Hippolyte,

Le sage

... l'écuyer à pied descendit au Cocyte.

Le nocher

Un sot enfant jouait avec des grains de poudre

.

.

.

Un docte à grands projets rassembla des vipères,

Et leur prêchait fraternité.

Mais, déchiré bientôt par ce peuple de frères,

Il dit : — « Je l'ai bien mérité.

Un seul de ces serpents qui se cache sous l'herbe

Est terrible ; et moi

Je les réunis tous. Je joins. superbe

Et l'audace aux mauvais penchants. »

J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire,

Et tous ces beaux faits que j'ai lus,

Barnave, Chapelier, Duport les devaient lire :

Ceux-ci ne lisent pas non plus.

X

.

On vit ; on vit infâme. Eh bien ? il fallut l'être ;

L'infâme, après tout, mange et dort.

Ici, même en ces parcs où la mort nous fait paître,

Où la hache nous tire au sort,

Beaux poulets sont écrits ; maris, amants sont dupes.

Caquetage, intrigues de sots.

On y chante ; on y joue ; on y lève des jupes ;
 On y fait chansons et bons mots ;
 L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
 Un ballon tout gonflé de vent,
 Comme sont les discours des sept cents plats béléfres,
 Dont Barère est le plus savant.
 L'autre court ; l'autre saute ; et braillent, boivent, rient,
 Politiqueurs et raisonneurs ;
 Et sur les gonds de fer soudain les portes crient :
 Des juges tigres nos seigneurs
 Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
 Que la hache appelle aujourd'hui ?
 Chacun frissonne, écoute ; et chacun avec joie
 Voit que ce n'est pas encor lui.
 Ce sera toi demain, insensible imbécile.

XI

Mais quel est ce grand brun (décrit en quatre, six ou au plus huit vers) ? ne l'ai-je pas connu jadis, le dos couvert de longs cheveux dont il poudrait les fauteuils de damas, et ricanant, et ne disant rien, et ambitionnant le nom d'homme d'esprit, etc. ? Et vraiment c'est H... C'est lui-même

Réputé Cicéron chez toute la bazoche
 Et bel esprit chez les catins.

Oh ! qu'il se rend bien justice quand il se met au dernier rang des valets, etc.

Tu te croyais trop vil pour avoir rien à craindre,
 Et que je te ne verrais pas,

Et peut-être, en effet, il eût mieux valu feindre,
Et ne point descendre si bas.

ἴστω νῦν, θεῶν ὄρκος, etc.

Recevez tous ce serment, que je renonce à la paix,
etc... que toute ma vie je combattrai, etc.

La honte en vain lui tend les bras.
Le glaive nu, la mort vers cet horrible asile
Ne tourneront jamais ses pas

(A Némésis.)

Pourquoi sur l'humble sol traînant toujours tes pas
LaisSES-tu reposer tes ailes ?

XII

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant ;
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayé

Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
 Où seul, dans la foule à grands pas
 J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
 Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
 Et chargeant mes bras de liens,
 Me traîner, amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus
 Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.
 Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur,
 Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
 Quels beaux échanges d'amitié,
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?
 La peur fugitive est leur Dieu,
 La bassesse, la feinte... Ah ! lâches que nous sommes !
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu,
 Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !...
 Ainsi donc, mon cœur abattu
 Cède au poids de ses maux ? Non, non, puissé-je vivre.
 Ma vie importe à la vertu.
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage,
 Brillant d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieus que jamais une épée

N'étincellera dans mes mains ;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche ;
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure ;
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée ! ô mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, Dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant,
Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés ?

Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire ?
 Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
 Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
 Déjà levé sur ces pervers ?
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice ?
 Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
 Toi, vertu, pleure si je meurs.

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES ET FRAGMENTS
DE SATIRES

I

FABLE TRADUITE D'HORACE

SATIRE VI, LIVRE II

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soucieux de son bien :
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt, lard, raisin, et fromage, et noisette ;
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laisait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?
Viens ; crois-moi, suis mes pas ; la ville est ici près :
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami ; tout fuit, la mort s'avance :

Les grands ni les petits n'échappent à ses lois ;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »
Le villageois écoute, accepte la partie :
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie ; et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune ;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre ; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite,
Les dogues réveillés les glacent par leurs voix ;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

II

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile
De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,

Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant
 Le passager languit, malade et chancelant.
 Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante
 Tourne comme le vent qui souffle la tourmente ;
 Et son cœur nage et flotte en son sein agité
 Comme de bonds en bonds le navire emporté.
 Il croit sentir sous lui fuir la planche légère ;
 Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère
 Soulève sa poitrine ; et sa bouche à longs flots
 Inonde les tapis destinés au repos.
 Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage :
 Stupide, il a perdu sa force et son courage.
 Il ne retrouve plus ses membres engourdis.
 Il ne peut secourir son ami ni son fils,
 Ni soutenir son père, et sa main faible et lente
 Ne peut serrer la main de sa femme expirante.

Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres,
 couché et souffrant, le 6. Écrit à Londres, le 10 décembre
 1787.

III

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
 Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
 Par les vagues jeté sur cette île farouche,
 Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
 Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
 Je compte les moments, je souhaite la mort.
 Et pas un seul ami dont la voix m'encourage ;
 Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
 Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
 Me dise : « Qu'as-tu donc ? » et me presse la main.

IV

LES POÈTES

Après la prise de Constantinople et la renaissance des lettres, lorsque l'étude de la langue grecque et romaine fut répandue jusque dans le Nord...

Pour entendre ce chœur de cygnes étrangers,
Le vaste écho des monts que la Baltique embrasse,
Hérissé de forêts, de ses antres de glace
Sortit, et, souriant, pour la première fois
Il se plut à s'entendre et méconnut sa voix.

Quand les Anglais commencèrent à cultiver la poésie...
Milton... homme sublime, qui a quelques taches comme le soleil. Pope... Thompson, aussi d'autres étincellent quelquefois de beautés, comme les volcans qui lancent du feu au milieu des cendres et de la fumée...

Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,
Ont même du bon sens rejeté les entraves.
Dans leur ton uniforme, en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages ;
Enflés comme la mer qui frappe leurs rivages
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaisit autour d'eux ;
D'un génie étranger détracteurs ridicules
Et d'eux-même et d'eux seuls admirateurs crédules,
Et certes quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

Le beau siècle des Grecs n'est pas celui d'Alexandre... Leurs triomphes dans les lettres sont du même temps que leurs victoires pour la liberté... Toutes les îles... le Péloponèse... étaient pleins de poètes lyriques... Thespis parut... Alors la comédie... la tragédie... (les peindre allégoriquement). Les Perses viennent... Thémistocle... Minerve sur les remparts de sa ville chérie secoua sa redoutable égide... le Sunium trembla... elle secoua sa lance, elle lança la foudre... Xerxès s'en retourna... son char (faire allusion au songe de sa mère dans Eschyle)... Sophocle, Phidias, etc... Salut, divine contrée où l'on a vu ensemble ce que l'on n'a point vu depuis et ce que peut-être on ne verra plus... les arts, la puissance et la liberté réunis ensemble.

Quoique les pays du Nord aient eu de très beaux génies, il semble que les pieds délicats des Muses aient peine à s'accoutumer à marcher sur tels et tels sommets.

Tiré de Pindare dans Quintilien

Il ne ramasse point l'eau qui tombe des cieus,
 Quand l'automne tarit leur trésor pluvieux ;
 C'est de son propre sein que des sources fécondes
 Jaillissent...

Of some Span. Pind.

Qu'un autre compose des odes bien longues ; mais le feu le plus ardent est celui qui se consume le plus vite, il brûle et enflamme tout en un instant, et l'on entend au loin son bruit et son éclat foudroyant.

V

LA FRIVOLITÉ

.
 C'est la frivolité,
 Mère du vain caprice et du léger prestige.
 La Fantaisie ailée autour d'elle voltige.
 Nymphes au corps ondoyant né de lumière et d'air,
 Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
 Ou la glace inquiète au soleil présentée,
 S'allume en un instant, purpurine, argentée,
 Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
 Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
 La déesse jamais ne connut d'autre guide.
 Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
 D'un vol étincelant caressent ses lambris.
 Auprès d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
 L'un pétrit les baisers des bouches embaumées ;
 L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;
 L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
 En globe aérien souffle une goutte d'eau.
 La reine, en cette cour qu'anime la folie,
 Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
 Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
 Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

VI

SUR LA RECONNAISSANCE

Après avoir détaillé que la reconnaissance n'est point
 l'objet d'un bienfaiteur... il le fait pour... pour se pro-
 curer la jouissance suprême...

D'avoir d'un homme enfin soulagé les besoins
Et de voir sur la terre un malheureux de moins.

Trompé, trahi par un ingrat, ajouter :

Il pleurait, je pleurai. Non, ce n'est point en moi
Qu'habite l'homme dur, seul, tout entier à soi,
Dont l'œil n'a point de pleurs pour les maux de ses frères,
Qui, lorsque l'indigent, dans ses plaintes amères,
Vient répandre à ses pieds les larmes de la faim,
Ferme son cœur farouche et son avare main.
Qui, dans ces longs projets où notre esprit s'élançe,
N'a jamais envié la suprême puissance
Que pour voir les humains l'aimer, bénir leur sort,
Descendant à pas lents du bonheur à la mort.

Que m'a-t-il enlevé ? — De l'argent dont j'aurais fait
peut-être un mauvais usage. Mais m'a-t-il enlevé...
d'avoir vu la joie égayer et ranimer un visage flétri de
tristesse ?

VII

Voyez rajeunir d'âge en âge
L'antique et naïve beauté
De ces muses dont le langage
Est brillant, comme leur visage,
De force, de douceur, de grâce et de fierté.
De ce cortège de la Grèce
Suivez les banquets séducteurs ;
Mais fuyez la pesante ivresse
De ce faux et bruyant Permesse
Que du Nord nébuleux boivent les durs chanteurs.

VIII

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
 L'infatigable étude et les doctes travaux.
 Pour vous sont les talents aimables et faciles.
 O le sinistre emploi pour les grâces badines
 De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
 Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux !
 Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
 Aura jamais la nuit les suaves murmures,
 Et pourra s'amollir à soupirer : *mon cœur*,
Mon âme, et tous ces noms d'amoureuse langueur ?

IX

.
 Aux déserts de Barca le monstre des forêts,
 Quand le Chien dévorant sur ces arides plaines
 Vomit du haut des cieus ses brûlantes haleines,
 Sent l'amour en fureur, dans ses flancs consumés
 Verser au lieu de sang des poisons allumés.
 Jamais de plus de morts, de meurtres, de carnages,
 L'Afrique n'abreuva ses infâmes rivages.
 Dieux ! plus je plains alors l'étranger oublié
 Qu'à ces bords. . . la mer retient lié !
 Chaque jour, d'un sommet élançé dans la nue,
 Sur la vaste Amphitrite il promène sa vue.
 A ses vœux enflammés prompt à se décevoir
 Son œil avide vole au-devant de l'espoir.
 Un nuage lointain qui se penche sur l'onde,
 Un roc où, se brisant, Téthys écume et gronde,

Un monstre qui surnage et des flots fend le cours,
 Tout lui semble un vaisseau qui vole à son secours.
 Mais quand du haut Atlas la cime dévorée
 De rayons presque éteints est à peine éclairée,
 Vers l'astre fugitif, sur son sommet assis,
 Il tourne ses regards de larmes obscurcis.
 Bientôt de mille cris l'air ébranlant les nues,
 De rugissements sourds les cavernes émues,
 Des tigres, des lions, les fureurs, les combats,
 Dans le creux des rochers précipitent ses pas.
 Là, pâle, anéanti, palpitant, hors d'haleine,
 N'osant ni se mouvoir, ni respirer qu'à peine,

Verse une sueur froide et dresse ses cheveux.
 Dans les convulsions d'une angoisse éternelle,
 Il ne voit que la mort et que la mort cruelle ;
 Et quand le jour renaît dans les champs azurés,
 Ses yeux, de pleurs amers sans cesse dévorés,
 N'ont point connu ce baume ami de la nature,
 Qui des cœurs ulcérés assoupit la blessure.

Et du pôle endurci les immenses glaçons.
 Cybèle s'épouvante, et sur ces noirs rivages,
 Tremble aux vastes clameurs des baleines sauvages.

Vois dans les champs de Thrace un coursier échappé ;
 De quel frémissement tout son corps est frappé,
 Sitôt que dans les airs une trace semée
 A porté jusqu'à lui l'odeur accoutumée.
 Le fouet vengeur alors et la voix et le frein
 veulent s'armer en vain.

.
 Au travers des écueils, des rocs, des précipices,
 Rien ne l'arrête, il vole ; au delà des vallons,
 Et des vastes forêts, et des fleuves profonds,
 Et des lacs tortueux qui pressent les montagnes,
 Son cri fait tressaillir ses superbes compagnes.
 Il arrive ; il les voit ; avec grâce à leurs yeux
 Il déploie, en courant, ses pas harmonieux.

.
 L'éclair part de ses yeux d'amour étincelants,
 Une chaude vapeur s'exhale de ses flancs,
 De ses naseaux ouverts il respire la flamme.

X

Finir un ouvrage ainsi :

Salut, hommes vertueux... puissent dans le tombeau
 vos cendres se réjouir de ce que le Grec de Byzance a osé
 vous chanter.

Tel que tenant en main la coupe étincelante,
 Où la vigne bouillonne en rosée odorante,
 Un père triomphant et de fleurs couronné
 Boit, et puis la présente au gendre fortuné
 A qui ce doux présent donne, avec des richesses,
 D'une vierge aux yeux noirs le lit et les caresses ;
 Ainsi, quand des mortels que la vertu conduit
 Brillent comme une étoile au milieu de la nuit,
 Dans une coupe d'or la chaste Poésie
 Leur verse par mes mains l'immortelle ambroisie,
 Boisson qui fait des Dieux

.

Puissent vos saintes ombres se réjouir en écoutant ce qu'a chanté sur vos tombeaux la lyre byzantine, lyre au cœur noble et fier, qui n'a jamais loué que la vertu.

XI

D'un cœur moins agité la mère chaque jour
Du soigneux Esculape attendant le retour,
Avec moins de terreur et moins de défiance
Consulte ses regards, ses discours, son silence.
— O sois heureux ! Sur toi que les Dieux bienfaisants
Versent tout ce qu'ils ont de plus riches présents !

.

Et si ton lit connut les dons de l'hyménée,
Que tes fils, à travers les biens et les douceurs,
D'une longue vieillesse atteignent les honneurs ;
Que longtemps, de leur père antique et vénérable
Leur cohorte brillante environne la table.
Mortel égal aux Dieux, dont les savantes mains
Font obéir la vie aux désirs des humains,
Tu reprends au tombeau son innocente proie ;
Dans la maison du deuil tu ranimes la joie ;
D'un corps débile et lent tu chasses les douleurs ;
Dans les yeux maternels tu sais tarir les pleurs.

XII

J'erre au sommet des montagnes... et comme de là je
vois loin sous mes pas

Aux efforts. du fleuve tortueux,
De ces vallons étroits s'ouvrir les avenues.

Sur la mousse d'un roc élançé dans les nues
 Ou sur un tronc que l'âge ou la foudre a brisé,
 J'ouvre enfin un passage aux flots de mes pensées,
 En torrents orageux dans mon sein amassées.

XIII

Allons, allons, mes beaux coursiers, courez, volez, l'aurore est belle, le ciel est pur, un vent frais agite le feuillage, la terre respire une odeur balsamique.

L'aurore est belle et pure et le ciel sans nuage ;
 Un souffle doux et frais caresse le feuillage.

.

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Elle vole, les coursiers volent, elle passe comme un éclair.

Ils volent, le char vole, elle vole, elle fuit
 Comme l'agile éclair qui brille dans la nuit.
 Tous les yeux sont sur elle

L'Envie assise derrière elle l'accompagne d'un œil oblique et sinistre, l'Admiration la contemple avec des cris de joie, l'Amour secret et silencieux la suit d'un long regard. Elle n'ose rencontrer l'œil de l'Amour, elle ignore celui de l'Envie, elle sourit à celui de l'Admiration qui la contemple.

L'envie, au front paré d'un sourire d'apprêt,
 D'un œil oblique et faux l'accompagne et se tait.
 L'admiration rit, la contemplant si belle,

Et d'un cri l'applaudit, et s'élançe après elle.
 L'amour mystérieux, dans le bois à l'écart,
 Seul, timide, muet, la suit d'un long regard.
 Elle n'ose point voir l'œil de l'amour timide ;
 Elle ignore l'envie à l'œil faux et livide ;
 Elle sourit aux cris du tumulte joyeux
 Qui l'applaudit de loin, le plaisir dans les yeux.

Debout sur son char elle élève sa tête divine, ses cheveux sont relevés négligemment et flottent derrière elle sous un casque couvert de plumes agiles, son fouet frappe les airs, elle agite les rênes, elle anime ses coursiers orgueilleux d'un si beau fardeau.

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Quoi ! (un nom de cheval) tu te ralentis. C'est donc en vain que tu as des jambes si fines... C'est donc en vain que je t'aimais ?... Tes yeux roulaient du feu quand tu me voyais venir te caresser... Va, je n'irai plus moi-même présenter à ta bouche le frein qui doit te conduire ; mes doigts n'iront plus s'envelopper dans ta crinière dorée, et ma main caressante ne fera plus retentir tes flancs ni ta poitrine. Et vous (d'autres noms de chevaux), redoublez d'ardeur. Je vous ferai faire de beaux harnais ; j'entrelacerai moi-même des rubans dans vos crinières flottantes ; vous mangerez du pain dans ma belle main.

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Ils reconnaissent la voix de l'héroïne. Ils frémissent, ils bondissent, leurs yeux s'enflamment, leurs oreilles se dressent devant eux, le feu sort de leurs naseaux, leurs harnais sont blanchis de sueur et leur frein d'écume. Ils volent, le char vole. Elle vole, elle passe comme un éclair, le vent ne peut les suivre.

Ils reconnaissent tous la voix de l'héroïne ;
 Ils tressaillent, saisis à cette voix divine ;
 Roulent leurs pieds dans l'air, lèvent leurs fronts ardents ;
 L'or du frein tortueux résonne entre leurs dents.
 Courbant leur col nerveux, tous, en chutes pareilles
 Précipités, leurs yeux s'enflamment ; leurs oreilles
 Se dressent devant eux ; hérissés et fumants,
 Leur narine bondit en longs frémissements ;
 Mors et harnais sont blancs de sueur et d'écume ;
 La roue échappe aux yeux ; l'axe bouillant s'allume.
 Ils volent, le char vole, elle vole, elle fuit
 Comme l'agile éclair qui brille dans la nuit.
 Le vent ne peut les suivre.

et le ciel répète au loin tout à la fois les hennissements,
 les pieds frappant la terre, les roues de fer, le fouet et la
 belle voix qui excitent les coursiers, les seize pieds ferrés,
 la bruyante narine et les cris de l'admiration qui s'élan-
 cent après la belle héroïne.

Sous la dent de l'acier aux pointes lumineuses,
 Joignant d'un velours noir les bandes sinueuses,
 Un camée éclatant, sur l'argile d'azur,
 Presse contre son flanc le bassin frais et pur.

.

XIV

Plutarque, au traité qu'un prince doit être savant :

Tout le monde le craint ; mais il craint tout le monde.
 Le Pont a vu son roi, pendant la nuit profonde,

Enfermé dans un coffre, attendre le soleil,
 Et dormir, en secret, d'un horrible sommeil
 Que des songes sanglants épouvantaient sans doute ;
 Comme le noir sepent s'éloigne de la route
 Et seul, au fond du bois, craignant le fouet vengeur,
 Se dérobe sous terre à l'œil du voyageur.

L'esprit humain incertain et mobile
 Est fort semblable au funambule agile.

Bacchus, sous ces forêts que tes plaintes troublèrent,
 O fille de Minos, consola tes douleurs.
 Les larmes de Philis sur ces rives coulèrent ;
 Elles firent naître ces fleurs.

Ces vallons redisaient les caresses d'Ænone ;
 Ce fleuve s'arrêtait aux baisers d'Arion ;
 Et ces grottes ont vu la fille de Latone
 Descendre au sein d'Endymion.

Mer qui, pour séparer les amis, les amants,
 Amoncelles entre eux tes remparts écumants ;
 Inexorable mer dont les fureurs jalouses
 Dévorent les époux qui cherchent leurs épouses,

O mer, du jeune amant
 Ne pus vaincre l'espoir, la jeunesse et l'amour.
 O mer, tu fus domptée, et ta rage écumante
 Ne l'engloutit qu'à son retour.

XV

Stances sur l'ouvrage intitulé *Catéchisme français ou Principes de morale républicaine à l'usage des écoles primaires*, par M. de la Chabeaussière.

Ce livre chaste et simple à tout âge est utile,
Il est sage et pensif pour plaire au bon vieillard,
Fier et nerveux pour l'homme, et pour l'enfant docile
Comme lui doux et pur, et comme lui sans art.

Chaque vers dans ce livre est une vérité.
Leur sens précis et vrai s'imprime en la mémoire.
L'homme y lit son état, l'enfant ce qu'il doit croire ;
Le vieillard ce qu'il a dit, fait ou médité

Hâissons les tyrans, perdons la tyrannie.
Qu'il soit déclaré traître et proscrit en tout lieu
L'impie, et l'inhumain, prêcheur de calomnie,
Qui dit que les tyrans sont l'image de Dieu.

Parents, prenez ces vers, et par des prix de gloire
Récompensez l'enfant qui les récite bien.
Que leur sens vertueux germe dans sa mémoire :
Il sera fils, ami, père, époux, citoyen.

Qui peut plaire longtemps ? Rien que la vérité.
Elle est simple, elle est nue et n'en est que plus belle.
Ce livre écrit par elle est simple et nu comme elle ;
Et comme elle en naissant il sera rebuté.

Toi qui crains de mentir et n'as point d'autre crainte,
 Et par qui sur son char le vice est combattu,
 Heureux de qui l'on dit : C'est la vérité sainte
 Qui dicta ses écrits amis de la vertu.

. Son toit
 Là, chacun. sur la publique foi
 Dort et repose en paix à l'ombre de la loi,
 Et
 Achève. . . la route de la vie.

.
 Ainsi l'homme endormi dans un songe brillant
 Croit s'élever de terre ; il s'évapore, il nage,
 Des liens de son corps s'envole et se dégage.
 Loin, au-dessus des monts et planant sur la mer
 S'écoule, et fuit rapide et léger comme l'air.
 Son rêve, à son réveil, l'agite. Il s'y replonge.
 Il tente ; il veut douter que ce puisse être un songe ;
 Il cherche à s'envoler, et contraint de rester,
 Maudit ce corps pesant qu'on l'oblige à porter.

Cette comparaison peut s'appliquer à un homme qui a
 enfanté un projet au-dessus de ses forces... C'est un objet
 de cette comparaison entre mille ; car il y en a beaucoup
 à choisir qui sont moins communs... et plus saillants...

.
 Que de forcer mes yeux à voir le jour dans l'ombre,
 Ou ma bouche, en goûtant et l'absinthe et le fiel,
 A croire savourer les délices du miel.

L'immense trident frappe, et le sol mugissant
Tremble, s'entr'ouvre et jette un coursier frémissant.

Le bonheur des méchants est un crime des Dieux.

XVI

ÉPIGRAMME

Ce gros Seiffer, dont les yeux, dont la voix,
Respirent sang, rage, audace et bassesse,
N'est si balourd que son grossier patois.
Du dur vandale admirez la finesse !...
Pour mieux remplir son emploi d'assassin,
Il a, de plus, étant jà médecin,
De patriote acquis brevets et bulles.
Par là, dit-il, nul ne peut m'échapper,
Malade ou sain. Mes poignards vont frapper
Tous ceux qu'auraient épargnés mes pilules.

XVII

Il est bon de tout feindre et même la pudeur.
Mais qui peut sans dégoût, sans subite froideur,
Voir une beauté mûre et presque sous les rides
Affecter d'un enfant les alarmes timides ?
Tout mensonge a besoin d'un air de vérité ;
Et j'aime mieux cent fois l'indiscrete gaîté,
Trop folle, trop hardie, et qui n'est pas sans grâce,
Que d'une antique Agnès la risible grimace.

XVIII

.
 Alors pour son argent il a danse, musique,
 Goût, talents, grâce, esprit, fauteuil académique ;
 Grand cercle de beautés qui viennent chaque nuit
 Le bercer, l'endormir, veiller près de son lit ;
 Maîtresse au nez fripon qui l'aime et le ruine ;
 Rimeurs, toujours amis de ceux chez qui l'on dîne ;
 Tous pirates rusés qui s'entendent fort bien ;
 Vrais barbiers de Midas, qui du bon Phrygien
 Par eux loué, flatté, mis au rang des merveilles,
 Sous un bandeau royal déguisent les oreilles.

XIX

.
 Le bon Chartrain, vieil imbécile honnête,
 La larme à l'œil, les sens toujours bouffis
 D'un froid pathos, dit : Courage, mon fils,
 Cela promet

 . . . et le grand Jean Fréron
 Digne héritier du grand Aliboron,
 Fils glorieux d'un si glorieux père.
 De cette gent l'étoile est bien prospère !
 O renommée ! ô sort ! ô Dieux jaloux !
 Quoi ! la faveur gouverne aussi chez vous !
 Voilà Gorsas dont la faconde aimable
 Sans Durosoy serait incomparable.
 Quel art, quel goût, quelle âme, juste ciel !

Sont dévoilés par Pierre Manuel !
 Burke est sublime, et d'Enragues l'admire,
 Et Coquillart rit et ne fait point rire.
 Ces grands esprits, vains jouets du trépas,
 Sont inconnus comme s'ils n'étaient pas.
 Et les Frérons accaparent l'histoire.
 D'un œil d'amour les Muses et la Gloire
 Veillent sur eux, illuminent leurs fronts
 Et ce grand nom de Frérons en Frérons
 Doit à jamais lasser le cul poète
 De la déesse à la double trompette.

. les sublimes destins
 Du sieur Bagnols, le Boileau des catins.

.

 Un marquis bègue et qui n'est des plus sots,
 Gros chansonnier qui crève de bons mots,
 Contre eux aiguise, en sa gaîté caustique,
 Vingt calembours pétris de sel attique.

.

 Ainsi souvent quand, d'une égale haleine
 Six forts coursiers font voler sur la plaine
 D'un char léger les quatre orbes roulants ;
 Le poil dressé, vingt dogues turbulents,
 Précipités dans leur rage imbécile,
 Viennent en vain mordre la roue agile.
 La roue agile et les coursiers nerveux,
 Sans écouter ces cris tumultueux,
 Sans se hâter, poursuivent leur carrière.
 Le char bondit et couvre de poussière

Le sot troupeau dont l'importune voix
Le suit de loin par de rauques abois.

.

.

De recueillir pour double récompense,
Avec l'estime et l'amitié des bons,
Un autre bien : la haine des fripons.

XX

Or venez maintenant, graves déclamateurs,
D'almanachs, de journaux, savants compilateurs ;
Déployez pour mes vers vos balances critiques,
Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques* ;
Citez faux de grands noms, épouvantails des sots,
Aux lourds raisonnements joignez de lourds bons mots ;
Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire.
Je l'ai bien fait exprès ; votre chagrin m'est doux.
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous
Mon Dieu ! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
Jamais à votre front ne porte votre main !
Car vous connaissiez combien les doctes veilles
Sur votre tête auguste allongent vos oreilles.

XXI

C'est son chef-d'œuvre, il lit : studieux auditeur,
Admirez. Ce matin, fougueux déclamateur,

Loin du bruyant démon qui le presse et l'agite,
 Maîtres, valets, portier, ils ont tous pris la fuite.
 L'escalier a tremblé des éclats de sa voix.
 Il s'est gratté le front ; il s'est rongé les doigts.
 Pour être un grand rimeur il sait ce qu'il en coûte.
 Ses ongles en entier disparaîtront, sans doute,
 S'il faut qu'une autre fois, Apollon, qui lui rit,
 D'un tel moment de verve échauffe son esprit.

.

XXII

La couronne toujours ne fait pas la victoire.
 Que Voltaire, partout, à l'encens immortel,
 Aille de son Quinault recommander l'autel ;
 A juger des bons vers les oreilles bien nées,
 De ses hymnes pompeux justement étonnées,
 Ne trouvent, quoi qu'ait dit un si grand défenseur,
 Dans cet amas d'écrits humbles, nus, sans couleur,
 Se traînant sur leur molle et rampante harmonie,
 Rien qu'un rimeur glacé, sans verve, sans génie,
 Que trente vers charmants, dans ce recueil épars,
 N'auraient point dû si fort grandir à ses regards.

Ce n'est pas ainsi qu'écrivait Montaigne, des nouveautés, etc. Toutes objections, critiques, jugements, qui pleuvront de tous côtés. On n'a besoin pour les faire ni de savoir, ni d'esprit, ni de réflexions, ni de goût. Il ne faut

Qu'être sot ; et les sots abondent cette année.

XXIII

A

— Il faut avec le fer les soumettre à la loi.

B

— Non, grand Dieu ! point de sang.

A

— Les citoyens pervers doivent être punis.

B

— Les citoyens pervers sont les cœurs sanguinaires
Qui vont, le fer en main, persuader leurs frères.

XXIV

.....
..... pour lui
L'ombre du cabinet en délices abonde.
S'il fuit les graves riens, noble ennui du beau monde,
Ou si, chez la beauté qui l'admit en secret,
Las de parler enfin il demeure muet ;
Il regagne à grands pas son asile et l'étude.
Il y trouve la paix, la douce solitude,
Ses livres, et sa plume au bec noir et malin,
Et la sage folie, et le rire à l'œil fin.

Dans un poème sur ce que nous n'avons point de naïvetés... Je n'irai point au théâtre, à la cour, à la ville. essayer les caprices d'un public trop superbe et non moins ignorant...

APPENDICE

PREMIÈRES POÉSIES

IMITATION D'HOMÈRE

(*Iliade, livre VI, v. 473.*)

Le beau Xanthus succombe et rend avec effort
Son âme en flots de sang sur la terre épandue.
Du mont Ida jadis au Xanthe descendue,
Sa mère mit au jour ce tendre nourrisson ;
Le Xanthe le vit naître, et lui donna son nom.
Il expire loin d'elle, et sa reconnaissance
Ne paiera pas les soins que coûta son enfance ;
Faible, à peine allumé, le flambeau de ses jours
S'éteint : dompté d'Ajax, le guerrier sans secours
Tombe, un sommeil de fer accable sa paupière,
Et son corps palpitant roule sur la poussière.

(Octobre 1778).

IMITATION DE VIRGILE

(*VIII^e Eglogue.*)

Hâte-toi, Lucifer, que ta marche trop lente
Nous ramène du jour la clarté bienfaisante.
Trahi d'une perfide indigne de mes soins,
Dieux, quoique de son crime inutiles témoins,
C'est cependant à vous qu'à mon heure dernière
Je viens contre l'ingrate adresser ma prière.
Amour, tu me fus cher entre les immortels ;
De roses mille fois décorant tes autels,

Et couronnant ton front de pieuses guirlandes,
A tes pieds j'épandis mes plus belles offrandes.
Que Mopsus, s'il le peut, t'en vienne dire autant.
Ta faveur m'était due ; une ingrate pourtant
Goûte avec ce perfide une infidèle joie ;
A des bras étrangers ses charmes sont en proie.
Nise unie à Mopsus ! pour quels vœux désormais,
Amans, pourriez-vous craindre un funeste succès ?
Bientôt au noir corbeau s'unira l'hirondelle ;
Bientôt à ses amours la colombe infidèle
Loin du nid conjugal portera sans effroi
Au farouche épervier et son cœur et sa foi.
O de ton digne époux, de Mopsus digne épouse,
C'est ainsi qu'autrefois, quand ma flûte jalouse,
Pleurant, te reprochait ton ingrate rigueur,
Fière et d'un rire amer tu déchirais mon cœur.
Tu raillais ma pâleur et ma langue glacée,
Mes cheveux négligés, ma barbe hérissée ;
Et moi faible, crédule, impuissant de mes feux,
Tu m'étais chère encore et possédais mes vœux...
Ah ! je connais l'amour ; son enfance cruelle
D'une affreuse lionne a sucé la mamelle ;
Et depuis, n'inspirant que troubles et malheurs
Sa rage ne se plaît qu'à nager dans les pleurs.
Dans le sang de ses fils, par l'amour égarée,
Une mère trempa sa main dénaturée.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Qui d'elle ou de l'amour eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie !

(10 octobre 1778).

Dix ans plus tard, l'auteur, relisant cette petite pièce faite au collège, écrivait au bas : « J'avais seize ans. Il y a quelques bons vers. » (*G. de Chénier.*)

Quand à peine Clothon, mère des destinées,
 A mes trois lustres pleins ajoute quatre années,
 Mon cœur s'ouvre avec joie à l'espoir glorieux
 De chanter à la fois les belles et les Dieux.
 Né citoyen du Pinde, et citoyen de Cnide,
 Avide de plaisirs, et de louange avide,
 Aux antres d'Apollon pontife initié,
 Aux banquets de Vénus convive associé,
 Au temple de Paphos, sur la lyre d'Orphée,
 Mes chants vont à Vénus consacrer un trophée.
 Peuple, sur nos climats le printemps couronné
 A fait luire son front de roses couronné.
 Ses yeux de la Déesse ont ranimé l'empire ;
 Connaissez son génie aux feux qu'elle m'inspire.
 Tant que la lyre d'or va chanter sous mes doigts,
 D'un silence sacré favorisez ma voix.

(Quant au profane qui en troublerait les chants)

Que jamais la beauté ne daigne lui sourire ;
 qu'il meure, qu'il expire.
 Sans que Délie en pleurs
 Veuille arrêter son âme ou partir avec lui
 Sans que

 Sans que pâle et mourante elle suive son deuil ;
 Sans que le voyageur pleure sur son cercueil
 Et souhaite, en quittant cette terre étrangère,
 Qu'à ses mânes heureux la tombe soit légère.

(1781).

Ah ! quand presque en naissant, hier presque mon cœur
 Se nourrissait au loin d'un avenir flatteur ;

Quand le charme qui suit les premières années
 Ne m'offrait devant moi que belles destinées ;
Auré de **mes** Dieux, quand mes jeunes projets
 Me promettaient un nom, des plaisirs, des succès,

.
 Au sein de mes amis une vieillese heureuse :
 Ah ! je ne pensais pas, faible et naissant flambeau,
 Sitôt m'aller éteindre en un obscur tombeau.
 De maux prématurés la foule qui m'assiège
 Méconnaît de mes ans le faible privilège ;
 Et je vivrais aux pleurs, aux tourments condamné,
 Esclave volontaire à la vie enchaîné,
 Pour maudire mon sort, mes douleurs, **ma** faiblesse,
 Pour traîner à vingt ans une infirme vieillese
 Dans mes reins agités quand des sables brûlants
 S'ouvrent un dur passage et déchirent mes flancs

.
 Il vaut mieux n'être pas que d'être misérable.

Finir par plusieurs pensées mélancoliques et un peu
 sombres, et enfin par ce mot ancien que le premier bon-
 heur est de ne pas naître, et le second..., etc.....

(1782.)

VERS GRECS, LATINS ET ITALIENS

COMPOSÉS EN ANGLETERRE

1788-1790

VERS GRECS

παρθενικαι νυμφαι τε βρετανιδες, ας ποτι κυμα
διου θαμεσεος, λονδεινψ εν εύρυάγυια,
ποσειδών κατεχει αμφιρροος εννοσιγαιος,
ειδείτε μεγατει τε θεαι, λευκωλενες, αιδους
ομματα πληθομεναι, ξανθοτριχες, αβρα γελουσαι,
γαια κορας, φημι. ου καλλιονας τρεφει αλλη.
παρθενικης δ' υμων ουκ υστατης Καρολινης
ταυτην εικον' εγω αμωμητοιο γυναικος
εγραφον ώνδρειας, γαλατωνγενος, ον τεκε μητηρ
βιστονις, ευξεινοιο παρ ήιονεσσι θαλασσης.

και ταυτα ανδρειας βυζαντειος ζωγραφων.

ανδρειας ο θραξ νωτα της ερωμενης
ουτως εγραψε, πολλα κυσας την πογην.

τρεις μακαρ ανδρεια την αγλαΐην ροδομαζον
γυμνην, λαμποπογην, ως ιδες, ως εμανης·
ως δε τε πολλα μίγεις εν σεισοπογη φιλοτητι
μειλιχα στηθεσσι, χειλεσι, χερσ' επαθες·
ως νυν κ' εγραψας ηδο πνειουσαν εταιραν
ομμασι βακχευθεις τας φρενας ηδε ποθω.

τὴν δ' ὑπ' ἐρωτὶ δαμῆϊς ἀνδρείας ὁ ροδοπέϊος
βυβλίδα λευκοπογγὴν θηκάτο κουριδίην.

ταυτὴν πρὸς μὲν οὐδὲ χεῖρ' ἔγραφ' εἰκόνα.

TRADUCTION

Vierges et nymphes britanniques, que Neptune qui environne et ébranle la terre a fait naître près des flots de la divine Tamise, dans Londres aux larges rues, vous qui avez un visage et un port de déesse, nymphes aux bras blancs, aux candides regards, aux blonds cheveux, au mol sourire, non, une autre terre ne nourrit pas de plus belles jeunes filles. De la jeune Caroline, qui n'est point la dernière de vous, j'ai dessiné cette image d'une belle sans défaut, moi, cet André, d'origine française, qu'une mère Thrace mit au monde près des rivages de l'Euxin.

Dessiné sur le vif par André, peintre byzantin.

André le Thrace a dessiné les... de son amante et les a bien des fois couvertes de ses baisers.

Trois fois heureux, André, lorsque tu as vu sans voile Aglaé au sein de rose, aux brillantes ! quel délire, lorsque, maintes fois livré à des ardeurs qui agitent les sens, ta poitrine, tes lèvres et tes mains ont tressailli de bonheur ! et maintenant encore lorsqu'ayant dessiné la belle qui soupire doucement, tu sens déjà en la regardant tes esprits surexcités par le désir !

Subjugué par l'amour, André, fils du Rhodope, a peint ici la jeune Biblis aux blanches...

Intraduisible.

VERS LATINS

ANDRÉ LE FRANÇAIS BYZANTIN.

Londres, le 31 janvier 1789.

φαμί το δ' ἀρκαδίας πρωτον μετα πανα συρικταν
βωκόλος ανδρειας, βωκολον ακτιαδην.

Acti, romanæ magnum decus addite musæ,

Acti, et Tyrrheni tu decus eloquii,

Pan etiam Arcadiâ dicit se iudice victum

Dum ludis patriis pastor arundinibus.

Dumque iteras latiam per littora primus avenam

Delphis arionius jam tibi terga parat,

Emerguntque freto, perque Æquora summa choreas

Ducunt, cœruleæ, candida turba, deæ.

TRADUCTION

Actius, qui accrois l'honneur de la muse latine, Actius, qui honores aussi la langue italienne, Pan, se déclare lui-même vaincu, dans l'Arcadie, lorsque tu joues un air pastoral sur le chalumeau de ta patrie. Quand sur les rivages tu reprends les pipeaux du Latium, le dauphin d'Arion te prépare son dos, et la blanche troupe des nymphes de la mer apparaît, en dansant, sur la cime des vagues.

VERS ITALIENS

A LA LOUANGE DE M^{RS} COSWAY

Pall Mall, London.

Senna e Tamigi, unite al fine sorelle,

D'Arno la figlia ammirano, aurea lira

Cui diè il Febo toscan ; cui lasciò Apelle
Vivo pannel per cui la tela spira ;
Che dolce canta, e sulle chiavicelle
La dotta mano, o sulle corde gira.
Tue son le muse, o Coswai, in Pindo amata,
Tu grata a Senna, a Tamigi tu grata.

TRADUCTION

La Seine et la Tamise, ces deux sœurs, s'unissent enfin pour admirer la fille de l'Arno, à qui le Phébus toscan donna une lyre d'or, à qui Apelle légua ce vivant pinceau qui fait respirer la toile ; dont le chant est doux, et dont la main savante se promène sur le clavecin ou sur les cordes sonores. Tu es agréée des Muses, ô Cosway, aimée sur le Pinde, chère à la Seine et chère à la Tamise.

(Trad. P de F.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉPITRES

	Pages.
I. A Le Brun et au marquis de Brazais.....	3
II. A Le Brun.....	9
III. Au même.....	11
IV. Au chevalier de Pange.....	16
V. Projet et fragments d'une épître à Bailly.....	17
VI. Projet d'épître à Marie-Joseph Chénier.....	23
VII. Projet d'épître au chevalier de Pange.....	25

POÈMES

L'invention.....	29
Hermès.....	41
Suzanne.....	72
Amérique.....	84
L'art d'aimer.....	117
Fragments d'un poème : la République des lettres ou les Cyclopes littéraires.....	134

THÉÂTRE

Tragédies :

I. Bataille d'Arminius.....	161
II. Alexandre VI.....	164

Comédies et Satyres :

I. Les charlatans.....	167
II. Pour se nourrir, attaquer, se défendre.....	176
III. La liberté.....	177
IV. Les initiés.....	180

HYMNES

I. A la justice.....	187
II. La France libre.....	192
III. A la pauvreté.....	197
IV. Au temps.....	197

ODES

I. Le Jeu de Paume.....	201
I. Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau..	201
II. Toi-même, belle vierge à la touchante voix.....	202
III. Son règne au loin semé par tes doux entretiens..	202
IV. Un plus noble serment d'un si digne pinceau.....	203
V. D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés....	204
VI. On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras..	204
VII. N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais....	205
VIII. De ne se point quitter que nous n'eussions des lois.	206
IX. Que faisaient cependant les sénats séparés ?.....	206
X. Bientôt ce reste même est contraint de plier.....	207
XI. D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés.....	208
XII. Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux	209
XIII. Il renaît citoyen ; en moisson de soldats.....	209
XIV. O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !..	210
XV. Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois....	211
XVI. Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer.....	211
XVII. Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.	212
XVIII. Peuple, la Liberté, d'un bras religieux.....	213
XIX. C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain....	213
XX. De prière, d'encens prodigue nuit et jour.....	214
XXI. Par ses sages esprits, forts contre les excès.....	215
XXII. Apprenez la justice : apprenez que vos droits....	216
II.	216
I. J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire.	216
II. Aux premiers fruits de mon verger.....	217
III. Non, de tous les amants les regards, les soupirs...	219
IV. Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire....	220
V. Mai de moins de roses, l'automne.....	221
VI. A Fanny malade.....	222

VII. O Versaille, ô bois, ô portiques.....	225
VIII. Mais la haineuse ingratitude.....	227
IX. A Charlotte de Corday.....	228
X. O mon esprit ! au sein des cieux.....	231
XI. Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres....	234
XII. ... il demande du pain.....	235
XIII. Mon frère, que jamais la tristesse importune....	236
XIV. La jeune Captive.....	237

IAMBES

I. Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châ- teauvieux fêtés à Paris sur une motion de Collot d'Herbois.....	243
II. Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées	246
III. Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare.....	246
IV. Aux Muses.....	248
V. L'échafaud est pour eux une source fé- conde	249
VI. Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide.....	250
VII. Vingt barques, faux tissus de planches fugitives	253
VIII. Quand au mouton bêlant la sombre bou- cherie	254
IX. J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle	255
X. On vit ; on vit infâme. Eh bien ? il fallut l'être	256
XI. Réputé Cicéron chez toute la bazoche....	257
XII. Comme un dernier rayon, comme un der- nier zéphyre.....	258

POÉSIES DIVERSES

I. Fable traduite d'Horace.....	265
II. Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agilo.	266

III. Sans parents, sans amis et sans concitoyens	267
IV. Les poètes.....	268
V. La frivolité.....	270
VI. Sur la reconnaissance.....	270
VII. Voyez rajeunir d'âge en âge.....	271
VIII. Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux	272
IX. Aux déserts de Barca le monstre des forêts	272
X. Tel que tenant en main la coupe étincelante	274
XI. D'un cœur moins agité la mère chaque jour	275
XII. Aux efforts... du fleuve tortueux.....	275
XIII. L'aurore est belle et pure et le ciel sans nuage	276
XIV. Tout le monde le craint ; mais il craint tout le monde.....	278
XV. Ce livre chaste et simple à tout âge est utile	280
XVI. Épigramme	282
XVII. Il est bon de tout feindre et même la pudeur	282
XVIII. Alors pour son argent il a danse, musique	283
XIX. Le bon Chartrain, vieil imbécile honnête.....	283
XX. Or venez maintenant, graves déclamateurs	285
XXI. C'est son chef-d'œuvre, il lit : studieux auditeur	285
XXII. La couronne toujours ne fait pas la victoire	286
XXIII. Il faut avec le fer les soumettre à la loi	287
XXIV. L'ombre du cabinet en délices abonde..	287

APPENDICE

Premières poésies :

Imitation d'Homère.....	291
Imitation de Virgile.....	291

Vers grecs, latins et italiens :

Vers grecs	295
Vers latins	297
Vers italiens	297

CLASSIQUES GARNIER

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, ANCIENS ET MODERNES

VOLUMES IN-16 JÉSUS (18,5×12)

- ABÉLARD et HÉLOÏSE.** — *Lettres complètes.* Traduction nouvelle précédée d'une préface par M. Gréard. 1 vol. 9 fr.
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ.** — *Les Tragiques.* Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. 15 fr.
- ANDERSEN.** — *Contes.* Traduction Grégoire et L. Moland, illustrations de Yan' Dargent ; 5 vol. brochés à... 9 fr.
- **Contes danois.**
Contenant : *La Vierge des glaciers.* — *Ib et la petite Christine.* — *Elle se conduit mal.* — *Un crève-cœur.* — *Un couple d'amoureux.* — *Une histoire dans les dunes.* — *Caquets d'enfants.* — *Une feuille du ciel.* — *Ce que le vieux fait est bien fait.* — *Le Sylphe.* — *La reine des neiges.* — *Le fils du portier.* — *Le jardinier et ses maîtres.*
- **Nouveaux Contes danois.**
Contenant : *Le Camarade de voyage.* — *Sous le saule.* — *Les aventures du chardon.* — *La fille du Roi de la vase.* — *Le schilling d'argent.* — *Le vilain petit canard.* — *La petite sirène.* — *La soupe à la brochette.* — *Le sapin.* — *Le porcher.* — *Cinq dans une cosse.* — *L'histoire d'une mère.*
- **Les souliers rouges.** Contenant : *Le Coffre volant.* — *Le papillon.* — *L'Infirmes.* — *Il faut une différence.* — *Les coureurs.* — *La petite fille aux allumettes.* — *Margoton.* — *Le dernier rêve du chêne.* — *Le roi des aunes.* — *La vieille maison.* — *Le Sarrasin.* — *Le grand serpent de mer.* — *Le briquet.* — *L'intrépide soldat de plomb.* — *L'ange.* — *Le vieux ferme l'œil.* — *Le sanglier de bronze.* — *La comète.* — *C'est le rayon de soleil qui parle.*
- **L'Homme de neige.** Contenant : *La pierre philosophale.* — *Le bonheur dans une branche.* — *Le livre muet.* — *L'histoire de l'année.* — *Le jardin du paradis.* — *L'ombre.* — *La vieille cloche d'église.* — *Les galoches du bonheur.* — *La plume et l'encrier.* — *Le lin.* — *Le livre d'images.* — *La vieille lanterne.* — *La tirelire.* — *Les deux coqs.* — *Jean Balourd.* — *Les voisins.* — *Les sauteurs.* — *Ogier le Danois.* — *Les feux follets sont dans la ville.*
- **Histoire de Valdemar Daae.** Contenant : *Petite poucette.* — *Grand Claus et petit Claus.* — *Les cygnes sauvages.* — *Scènes de basse-cour.* — *La pâquerette.* — *Le rossignol.* — *L'enfant du tombeau.* — *Le goulot de la bouteille.* — *Les habits neufs*

de l'Empereur. — Bougie et chandelle. — La plus heureuse. — Le Stercoraire. — Trésor doré. — La petite fille qui marchait sur le pain. — Le crapaud. — Chacun et chaque chose à sa place. — Quelque chose.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE. Poèmes choisis avec introduction, notices et notes, par Maurice Allem : xvi^e siècle, 2 vol. à 12 fr.; xvii^e siècle, 2 vol. à 12 fr.; xviii^e siècle, 1 vol. 12 fr.

ARIOSTE. — Roland Furieux. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par C. Hippeau. 2 vol. à..... 15 fr.

BACHAUMONT. — Mémoires secrets (1762-1771). Mémoires dans lesquels on trouve d'abondants et curieux renseignements sur la société du xviii^e siècle, revus et publiés avec des notes et une préface par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol..... 15 fr.

BALZAC (H. de). Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés par Maurice Allem.

- *Eugénie Grandet. 1 vol. 9 fr.
- *Le Père Goriot. 1 vol. 9 fr.
- *César Birotteau. 1 vol. 9 fr.
- *Le Médecin de campagne. 1 vol. 9 fr.
- *Le Lys dans la vallée. 1 vol. 9 fr.
- *La Rabouilleuse. 1 vol. 9 fr.
- *Le Colonel Chabert. 1 vol. 9 fr.
- *La Peau de Chagrin. 1 vol. 9 fr.
- *Le Curé de Tours. — Pierrette. 1 vol. 9 fr.
- *Le Cousin Pons. 1 vol. 9 fr.
- *La Cousine Bette. 1 vol. 9 fr.

BARTHÉLEMY. — Nemésis. Nouvelle édition collationnée avec soin sur les éditions de 1835 et 1838. 1 vol. relié..... 32 fr.

BASSELIN. — Vaux-de-Vire, d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par A. Asselin, L. Dubois, Pluquet, Julien Travers et Charles Nodier. 1 vol. relié.. 32 fr.

***BAUDELAIRE. — Les Fleurs du mal.** Edition intégrale revue sur les textes originaux, préface et notes de E. Raynaud, 1 vol. 9 fr.

— **Petits Poèmes en prose,** préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. 9 fr.

— **L'Art romantique,** préfacé, annoté et commenté, par Ernest Raynaud. 1 vol. 9 fr.

BEAUMARCHAIS. — *Théâtre suivi de ses poésies diverses et précédé d'observations littéraires par Sainte-Beuve.

Le barbier de Séville. — La folle journée ou le mariage de Figaro. —

L'autre Tartuffe ou la mère coupable. — Mélanges, vers et chansons. 1 vol..... 9 fr.

***BEECHER STOWE. — La Case de l'oncle Tom** ou la vie des nègres en Amérique. Traduction complète. 1 vol..... 9 fr.

***BENJAMIN CONSTANT. — Adolphe.** Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Nouvelle édition suivie de : *La lettre sur Julie. — Des réflexions sur le théâtre allemand, etc...* 1 vol. 9 fr.

- BÉRANGER.** — **Ma Biographie.** Ouvrage posthume suivi d'un appendice. 1 vol. relié..... 32 fr.
- ***BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.** — **Paul et Virginie,** suivi de la *Chaumière indienne.* Edition illustrée. 1 vol. 9 fr.
- BÉROALDE DE VERVILLE.** — **Moyen de parvenir.** Œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera, avec démonstrations certaines et nécessaires selon la rencontre des effets de vertu. 1 vol. 12 fr.
- BIRÉ.** — **Dernières années de Chateaubriand (1830-1848).** 26 fr.
- ***BOCCACE.** — **Contes** traduits par A. Sabatier de Castres. 2 vol. à 9 fr.
- ***BOILEAU.** — **Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes de G. Mongrédien et une étude sur la querelle de Boileau et de Perrault, par Ch. Gidel.
Satires. — Épîtres. — L'art poétique. — Le lutrin. — Odes. — Epigrammes et autres poésies. — Lettres. 1 vol. 9 fr.
- BONAVENTURE DES PÉRIERS.** — **Contes** ou nouvelles récréations et joyeux devis, suivis du *Cymbalum Mundi.* Edition précédée d'une notice par P.-L. Jacob. 1 vol. 12 fr.
- BOSSUET.** — **De la Connaissance de Dieu** et de soi-même. Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse, instructions pastorales sur les promesses de l'Eglise et explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique. 1 vol. 15 fr.
- ***Élévations à Dieu** sur tous les mystères de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol. 9 fr.
- ***Méditations sur l'Évangile.** Edition revue sur les manuscrits originaux et les éditions précédentes les plus complètes. 2 vol. à 12 fr.
- ***Oraisons funèbres** et panégyriques. Nouvelle édition suivant le texte de l'édition de Versailles, améliorée et enrichie à l'aide de travaux les plus récents. 2 vol. à 12 fr.
- **Sermons** 4 vol. à 15 fr.
- **Sermons choisis.** Edition revue d'après les meilleurs textes et précédée d'une préface par l'abbé Maury. 1 vol. 15 fr.
- **Lectures spirituelles** préparatoires au Carême. 1 vol. 12 fr.
- BOURDALOUE.** — **Sermons choisis** publiés sur les sténographies originales avec un avant-propos et des notes par Louis Dimier. 1 vol. 12 fr.
- ***BRANTOME.** — **Vies des dames galantes.** Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur les manuscrits avec des remarques historiques et critiques. 1 vol. 9 fr.
- **Vies des dames illustres.** Françaises et étrangères. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Louis Moland. 1 vol. 9 fr.

- *BRILLAT-SAVARIN.** — *Physiologie du goût* ou méditations de gastronomie transcendante dédié aux gastronomes parisiens, suivi de *La Gastronomie* par Berchoux et de *L'art de dîner en ville* par Colnet. 1 vol. 12 fr.
- BRIZEUX.** — *Œuvres.* Nouvelle édition, revue, augmentée, corrigée, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Auguste Dorchain. 4 vol. à 12 fr.
Tome I^{er} : *Marie.* — *Telen Arvor.* — *Furnez.* — *Breiz.*
Tome II : *Les Bretons.* relié seulement à 29 fr.
Tome III : *La fleur d'or.* — *Histoires poétiques.*
Tome IV : *Histoires poétiques.* — *Poesies nouvelles.*
- BUSSY-RABUTIN.** — *Histoire amoureuse des Gaules*, suivie de *La France Galante*, avec préface et notes de G. Mongrédien. 2 vol. à 15 fr.
- BYRON.** — *Œuvres choisies.* Traduction de A. Pichot. 1 vol. 9 fr.
La fiancée d'Abydos. — *Le Corsaire.* — *Lara.* — *Le siège de Corinthe.* — *Parisina.* — *Le prisonnier de Chillon.* — *Le pèlerinage de Childe Harold.*
- CAMOENS.** — *Les Lusiades.* Traduction nouvelle avec notes et commentaires, précédée d'une étude sur la vie et les mœurs de Camoëns par Édouard Hippeau. 1 vol., relié 29 fr.
- CASANOVA.** — *Mémoires* de Casanova de Seingalt, écrits par lui-même, suivis de fragments des mémoires du prince de Ligne. Nouvelle édition collationnée sur l'édition originale de Leipsick et ornée de gravures sur bois d'après les dessins de Maillart. 8 vol. à 12 fr.
- CENT Nouvelles nouvelles (Les).** Texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions, accompagné de notes explicatives. 1 vol. 12 fr.
- *CERVANTÈS.** — *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche.* Traduction de Delaunay. Revue, corrigée et augmentée d'une notice sur la vie de Cervantès par Adrien Grimoux. 2 vol. à 12 fr.
— *Don Quichotte de la jeunesse* traduit par Florian, édition illustrée de vignettes sur bois. 1 vol. 9 fr.
- CHANSON DE ROLAND.** Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. 12 fr.
- *CHATEAUBRIAND.** — *Génie du christianisme* et défense du *Génie du Christianisme* avec notes et éclaircissements. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 3 vol. à 9 fr.
— *Les Martyrs* ou le triomphe de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 9 fr.
— **Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 9 fr.
— **Atala, René, Le dernier Abencerage, Les Natchez.* Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 9 fr.
— **Le Paradis perdu.* 1 vol. 9 fr.
— *Études historiques.* Nouvelle édition revue sur les éditions originales. 1 vol. relié seulement. 29 fr.
— *Mélanges historiques et politiques* suivis de la vie de Rancé. 1 vol. 15 fr.

- CHATEAUBRIAND.** — **Mémoires d'outre-tombe.* Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par Edmond Biré, illustrée de gravures sur acier. 6 vol. à 15 fr.
- *Les dernières années de Chateaubriand.* 1 vol. 32 fr.
- CHÉNIER.** — *Œuvres poétiques.* Nouvelle édition revue sur les meilleures avec préface par André Bellessort. 2 vol. à 9 fr.
- Tome I^{er} *Bucoliques.* — *Elégies.*
- Tome II : *Épîtres.* — *Théâtre.* — *Poèmes.* — *Poésies diverses.* — *Satires.* — *Hymnes.* — *Odes.* — *Iambes.* — *Mélanges littéraires.*
- *Œuvres en prose* précédées d'une notice sur le procès d'André Chénier et des actes de ce procès. Nouvelle édition mise en ordre et annotée par Louis Moland. 1 vol. relié 1/2 chagrin. 29 fr.
- COLLIN D'HARLEVILLE.** — *Théâtre* suivi de *Poésies fugitives* avec une introduction de Louis Moland.
- L'inconstant.* — *L'optimiste ou l'homme toujours content.* — *Les châteaux en Espagne.* — *M. de Crac dans son petit castel.* — *Le vieux célibataire.* 1 vol. relié..... 29 fr.
- *Théâtre* (Edition Laplace), précédé d'une notice biographique par Edouard Thierry et illustré de 4 gravures coloriées par Geoffroy et Allouard. 1 vol. relié..... 31 fr.
- L'inconstant.* — *L'optimiste.* — *Monsieur de Crac dans son petit castel.* — *Les châteaux en Espagne.* — *Le vieux célibataire.* — *Les mœurs du jour.* — *Malice pour malice.*
- ***COMMELIN (P.).** — *Nouvelle mythologie grecque et romaine.* Edition illustrée de nombreuses gravures. 1 vol..... 15 fr.
- COMTE (Auguste).** — *Catéchisme positiviste* ou sommaire exposition de la religion universelle. Nouvelle édition avec une introduction et des notes explicatives par P.-F. Pécaut.
- 1 vol 12 fr.
- *Cours de philosophie positive* (1^{re} et 2^e leçons). Discours sur l'esprit positif. Edition nouvelle avec une introduction et un commentaire par Ch. Le Verrier. 2 vol. à 9 fr.
- CONFUCIUS.** — *Doctrine* ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduction du chinois par M. G. Pauthier. 1 vol 15 fr.
- ***CORNEILLE (P.).** — *Théâtre* précédé des discours sur le poème dramatique, suivi d'un examen analytique des pièces non comprises dans la présente édition et d'un choix de poésies diverses. 3 vol. à 9 fr.
- Tome I^{er} : *Vie de Corneille* par Fontenelle. — *Discours sur le poème dramatique.* — *Médée.* — *Le Cid.* — *Rodogune.* — *Héraclius.* — *Horace.*
- Tome II : *Cinna.* — *Pompée.* — *Polyeucte.* — *Le menteur.* — *La suite du menteur.*
- Tome III : *Don Sanche d'Aragon.* — *Nicomède.* — *Sertorius.* — *Othon.* — *Examen analytique.* — *Poésies diverses.*
- *Théâtre complet.* Edition Laplace, imprimée d'après celle de 1862, ornée de portraits en pied coloriés dessinés par Geoffroy. 3 vol. à 13 fr.

- Tome I^{er} : *Mélite*. — *Clitandre*. — *La veuve*. — *La galerie du palais*. — *La suivante*. — *La place Royale*. — *Médée*. — *L'Illusion*. — *Le Cid*. — *Horace*.
- Tome II : *Cinna*. — *Polyeucte*. — *La mort de Pompée*. — *Le menteur*. — *La suite du menteur*. — *Théodore*. — *Rodogune*. — *Héraclius*. — *Andromède*. — *Don Sanche d'Aragon*.
- Tome III : *Nicomède*. — *Pertharite*. — *Œdipe*. — *La conquête de la Toison d'Or*. — *Sertorius*. — *Sophonisbe*. — *Othon*. — *Agésilas*. — *Attila*. — *Tite et Bérénice*. — *Pulchérie*. — *Suréna*.
- ***Théâtre choisi**. Nouvelle édition collationnée sur la dernière édition publiée du vivant de l'auteur. 1 vol. 12 fr.
Le Cid. — *Horace*. — *Cinna*. — *Polyeucte*. — *Pompée*. — *Le menteur*. — *Rodogune*. — *Nicomède*. — *Sertorius*.
- COURIER (P.-L.)**. — **Œuvres**. Édition augmentée de nombreuses lettres nouvelles avec préface et notes de R. Gaschet.
2 vol. à 12 fr.
- Tome I^{er} : *Pamphlets politiques*. — *Pamphlets littéraires*. — *Œuvres diverses*.
- Tome II : *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé*. — *Lettres écrites de France et d'Italie*.
- **La Vie et la Mort tragique de P.-L. Courier**, par R. Gaschet. 1 vol. 12 fr.
- **Paul-Louis Courier et la Restauration**, par R. Gaschet. 1 vol. in-8^o, broché 15 fr.
- **Jeunesse de Paul-Louis Courier (La)**, par R. Gaschet. 1 vol. in-8^o, broché 15 fr.
- CRÉBILLON (J. de)**. — **Théâtre complet** (Édition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice par Auguste Vitu et illustrée de 4 dessins en couleurs par Allouard. 1 vol. 13 fr.
Idoménée. — *Atrée et Thyeste*. — *Electre*. — *Rhadamiste et Zénobie*. — *Sémiramis*. — *Catilina*. — *Xerxès*. — *Pyrrhus*. — *Le triumvirat*.
- CYRANO DE BERGERAC**. — **L'Autre Monde ou Les États et Empires de la Lune et du Soleil**. Nouvelle édition revue sur les éditions originales et enrichie des additions du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, avec une notice bio-bibliographique, par Frédéric Lachèvre. 1 vol. 12 fr.
- **Œuvres diverses**. Nouvelle édition revue sur les éditions originales et augmentée, pour la première fois, des additions et variantes importantes du manuscrit 4.557 de la Bibliothèque Nationale, par Frédéric Lachèvre. 1 vol. 12 fr.
Lettres satiriques, amoureuses, etc. — *Les entretiens pointus*. — *Le Pédant joué*, comédie. — *La mort d'Agrippine*, tragédie.
- DANCOURT**. — **Théâtre choisi**. Nouvelle édition précédée d'une notice par Francisque Sarcey et illustrée de 4 gravures coloriées par Allouard.
Les fonds perdus. — *La désolation des joueuses*. — *Le chevalier à la mode*. — *La folle enchère*. — *La Parisienne*. — *Les bourgeois à la mode*. — *Le tuteur*. — *La maison de campagne*. — *Les trois cousines*. — *Le mari retrouvé*. 1 vol. 13 fr.

- ***DANTE ALIGHIERI.** — **La divine comédie**, traduite en français par le chevalier Artaud de Montor. Nouvelle édition revue. 1 vol. 9 fr.
- ***DARBOY (Mgr).** — **Les femmes de la Bible.** Principaux fragments d'une histoire du peuple de Dieu. 1 vol. 12 fr.
- DELAVIGNE (Casimir).** — **Poésies.** 1 vol. relié. 29 fr.
- DESAUGIERS.** — **Théâtre** précédé d'une introduction et la liste des pièces de Desaugiers par Louis Moland.
M. Vautour. — *Cadet-Roussel esturgeon.* — *Le dîner de Madelon.* — *L'Hôtel garni.* — *Je fais mes farces.* — *Monsieur Sans-Gêne.* — *Les petites Danaïdes.* 1 vol. Relié. 32 fr.
- DESBORDES-VALMORE.** — **Poésies choisies** avec une introduction et des notes par Maurice Allem. 1 vol. 9 fr.
- DESCARTES.** — **Œuvres choisies.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes, avec un avant-propos et des notes de Louis Dimier. 2 vol. à 9 fr.
 Tome I^{er} : *Discours sur la méthode.* — *Méditations métaphysiques.* — *La Dioptrique.* — *Les Météores.* — *Réponse aux sixièmes objections contre les méditations.*
 Tome II : *Les passions de l'âme.* — *Correspondance avec la princesse Elisabeth.* — *Lettres sur l'amour.*
- ***DIDEROT.** — **Œuvres choisies** précédées de sa vie par Mme de Vandeul et d'une introduction par François Tulou. 2 vol. à 12 fr.
 Tome I^{er} : *Lettre sur les aveugles.* — *Sur les femmes.* — *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***.* — *Entretien d'un père avec ses enfants.* — *Regrets sur ma vieille robe de chambre.* — *Eloge de Richardson.* — *La religieuse.* — *Les deux amis de Bourboune.* — *Ceci n'est pas un conte.* — *Sur l'inconséquence du jugement publié de nos actions particulières.* — *Histoire de Mme de la Pommeraye.*
 Tome II : *Le neveu de Rameau.* — *Le père de famille.* — *La pièce et le prologue.* — *Paradoxe sur le comédien.* Salons : *Carle Van Loo, Boucher, Greuze, Louthembourg, La Grenée, Vernet, Michel Van Loo, Robert, Baudouin, Juliart.* — *Sur la peinture.* — *Sur la sculpture.* — *De la manière.* — *Les deux académies.* — *Lettres à Mlle Volland.*
- **Les Bijoux indiscrets.** Notice et notes par J. Assézat. 1 vol. 9 fr.
- DORCHAIN (Auguste).** — **L'art des vers.** Versification et poésie. Le rythme, de la rime, de la césure, des licences poétiques, etc. 1 vol. 15 fr.
- **Pierre Corneille.** Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. 15 fr.
- DU BELLAY (Joachim).** — **Œuvres.** Poésies avec notes de E. Courbet. 2 vol. à 15 fr.
- **Défense et illustration de la langue française** suivie du projet de l'œuvre intitulée : *De la précellence du langage français*, par Henri Estienne. 1 vol. 18 fr.
- FAIL (Noël du).** — **Propos rustiques**, suivis des Baliverneries, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. 9 fr.

- FAVRE (Jules).** — Conférences et discours littéraires précédés d'une introduction. 1 vol. 9 fr.
- *FÉNELON.** — Les aventures de Télémaque suivies des aventures d'Aristonouïs. Edition accompagnée de notes philologiques et littéraires et précédée de l'éloge de Fénelon par La Harpe, illustrée de vignettes gravées sur bois. 1 vol. 12 fr.
- Dialogues sur l'éloquence. Mémoire sur les occupations de l'Académie Française. — De l'Éducation des filles. — Recueil de fables. — Opuscules divers. — Dialogues des morts. Précédés d'observations par le cardinal de Bausset. 1 vol. 15 fr.
- FLAUBERT (Gustave).** — Œuvres. Textes établis avec préface, notices, notes et variantes, par Édouard Maynial, professeur au Lycée Henri-IV.
- Madame Bovary. 1 vol. 9 fr.
- Trois Contes. 1 vol. 9 fr.
- L'Éducation sentimentale. 2 vol. à 9 fr.
- Salammbô. 1 vol. 9 fr.
- La Tentation de saint Antoine. 1 vol. 9 fr.
- FLORIAN.** — Fables suivies de son théâtre comprenant :
Les deux billets. — Le bon ménage. — Le bon père. — La bonne mère. — Le bon fils. 9 fr.
- Le Don Quichotte de la jeunesse de Miguel de Cervantès Saavedra. 1 vol. 9 fr.
- FOË (D. de).** — Aventures de Robinson Crusoé, 1 vol. in-18, illustré par Grandville 9 fr.
- FOURNEL.** — Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères. 1 vol. 12 fr.
- FROMENTIN (Eugène).** — Dominique avec préface et notes par Emile Henriot. 1 vol. 9 fr.
- GARNIER (Robert).** — Œuvres complètes, avec notice et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. à 15 fr.
- Tome I^{er} : Théâtre. *Porcie-Cornélie. — Marc-Antoine. — Hippolyte.*
- Tome II : Théâtre. *La Troade. — Antigone. — Les Juives. — Bradamante. — Poésies diverses.*
- Les Juives. Tragédie extraite des Œuvres complètes. 1 vol. 4.50
- GAUTIER (Théophile).** — Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés par Adolphe Boschot, de l'Institut.
- *Émaux et camées, suivis de poésies choisies, avec une esquisse bibliographique. 1 vol. 9 fr.
- Souvenirs romantiques. *Hugo. — Nerval. — Balzac. — Lamartine. — Heine. — Madame de Girardin. — Les Cénacles 1830. — Baudelaire.* 1 vol. in-16 broché 9 fr.
- *Mademoiselle de Maupin. Texte complet 1 vol. 9 fr.
- *Le Capitaine Fracasse. 2 vol. à 9 fr.
- *Fortunio. 1 vol. 9 fr.
- GENTIL-BERNARD.** — L'Art d'aimer (petits poèmes érotiques du XVIII^e siècle).
- Bertin : *Les amours.* — Léonard : *Le temple de Gnide.* —

Montesquieu : *Le temple de Gnide*. — Dorat : *Les baisers*. —
Jean Secon : *Les baisers*. — Pezay : *La nouvelle Zélie au
bain*. 1 vol. 9 fr.

GILBERT. — Œuvres précédées d'une notice historique par Charles
Nodier. 1 vol. 9 fr.

***GÛTHER.** — Faust. Le second Faust.
Poésies allemandes : *Gœthe, Schiller*. — *Klopstock, Burger,*
poètes divers. 1 vol. 9 fr.

— ***Werther**, suivi de Hermann et Dorothée, traductions de
Sevelinges et de Bitaubé, édition revue par E. Grégoire,
avec une préface de Sainte-Beuve. 1 vol. 9 fr.

GOLDSMITH. — Le vicaire de Wakefield. Traduction nouvelle
accompagnée du texte anglais, précédée d'une notice sur
Goldsmith. 1 vol. relié 29 fr.

GRÉVIN (Jacques). — Théâtre et Poésies. Avec notice et notes
par Lucien Pinvert. 1 vol. 15 fr.
1^{re} partie : *César*. — *La trésorière*. — *Les Esbahis*. — *Pasto-
rales*.

II^e partie : *L'Olimpe*. — *La Gélodacrye*.

GRIMM. — Contes traduits de l'allemand par E. Grégoire et
L. Moland, illustrations de Yan' Dargent. 1 vol. 9 fr.

HAMILTON. — Mémoires du Comte de Gramont. Nouvelle édi-
tion revue. 1 vol. 12 fr.

HEINE (Henri). — Le livre des Chants, traduction nouvelle par
Mausvic, précédée d'une notice biographique par Th. de Wy-
zewa. 1 vol. 9 fr.

***HEPTAMERON (L') des Contes de la reine de Navarre.** Nouvelle
édition revue. 1 vol. 12 fr.

***HOFFMANN.** — Contes, Récits et Nouvelles tirés des frères de
Sérapion. 1 vol. 12 fr.
— ***Contes fantastiques.** 1 vol. 12 fr.

JACOB. — Curiosités théologiques.

*Récits apocryphes relatifs à des personnages de l'Ancien Testa-
ment*. — *Légendes*. — *Miracles*. — *Superstitions*. — *Sacre-
ments*. — *Prédicateurs bizarres*. — *Idees singulières chez
divers peuples anciens et modernes*. — *Brahmanes*. — *Boud-
dhistes*. — *Africains*. — *Mahométans*. — *Opinions relatives
à l'autre monde*. — *Diabte*. — *Visionnaires*. — *Mormons*. —
Rabbins. — *Livres religieux remarquables par leur étrangeté,*
etc. 1 vol. 12 fr.

— **Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle**, par Claude Le
Petit, Berthod, Scarron. 1 vol. 12 fr.

— **Recueil de farces, soties et moralités du xv^e siècle.**
Le nouveau Pathelin. — *Le testament de Pathelin*. — *Moralité
de l'aveugle et du boiteux*. — *La farce de Munyer*. — *La con-
damnation de Bancquet*. 1 vol. Relié. 32 fr.

- ***LA BRUYÈRE.** — **Les caractères** ou les mœurs de ce siècle, suivis du *Discours à l'Académie* et précédés de la traduction de Théophraste. Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. 12 fr.
- ***LACLOS (de).** — **Liaisons dangereuses** ou lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. 1 vol. 12 fr.
- ***LACORDAIRE.** — **Sainte Marie-Madeleine.** Nouvelle édition précédée d'une notice sur le Père Lacordaire et suivie de : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* 1 vol. 15 fr.
- ***Vie de Saint Dominique.** Nouvelle édition revue et annotée. 1 vol. 15 fr.
- **Conférences de Notre-Dame-de-Paris.** Nouvelle édition, avec notes historiques et critiques de M. l'abbé Chauvin. 5 vol. à. 15 fr.
- **Notices et panégyriques.** 1 vol. 15 fr.
- ***LA FAYETTE (Mme de).** — **Romans et Nouvelles.** Nouvelle édition complète avec une notice par L.-S. Auger.
Zaïde. — *La princesse de Clèves.* — *La princesse de Montpensier.* — *La comtesse de Tende.* 1 vol. 9 fr.
- LA FONTAINE.** — **Œuvres complètes,** publiées avec préface, introductions, bibliographie et notes par MM. Edmond Pilon et Fernand Dauphin.
- ***Contes et nouvelles.** 1 vol. 12 fr.
- ***Fables.** 2 vol. à. 9 fr.
- **Théâtre.** *L'Eunuque.* — *Les Rieurs du Beau-Richard.* — *Clymène.* — *Daphné.* — *Galatée.* — *Ragotin.* — *Le Florentin.* — *La coupe enchantée.* — *Le veau perdu.* — *Astrée.* — *Je vous prends sans ver.* — *Achille.* 1 vol. 12 fr.
- **Poèmes et Poésies diverses.** 1 vol. 12 fr.
- **Les amours de Psyché,** Opuscules et lettres. 1 vol. 12 fr.
- **Fables choisies,** édition illustrée de 150 dessins par Grandville. 1 vol. 9 fr.
- LAMARTINE.** — **Œuvres,** avec introduction et notes par J. des Cognets.
- ***Méditations poétiques.** Premières méditations, Nouvelles méditations. 1 vol. 9 fr.
- ***Harmonies poétiques et religieuses.** 1 vol. 9 fr.
- ***Recueils poétiques.** 1 vol. 9 fr.
- ***Jocelyn.** Episode. Journal trouvé chez un Curé de village. 1 vol. 9 fr.
- ***Graziella-Raphaël.** 1 vol. 9 fr.
- **Cours familier de littérature (Extraits).**
Tome I^{er} : *Qu'est-ce que la littérature?* — *Qu'est-ce que la poésie?* — *Comment je suis devenu poète.* — *De la poésie lyrique.* — *Pétrarque, Racine et Athalie.* — *Voltaire.* — *Jean-Jacques Rousseau.* 1 vol. 12 fr.
- Tome II : *Madame de Staël.* — *Chateaubriand.* — *Madame Récamier et Chateaubriand.* — *Mistral.* — *Lettres à M. de Sainte-Beuve.* 1 vol. 12 fr.

- LAMENNAIS.** — *Paroles d'un croyant. Le livre du peuple. — Une voix de prison. — Mélanges. — Du passé et de l'avenir du peuple. — De l'esclavage moderne.* 1 vol. 9 fr.
- **Affaires de Rome.** Des maux de l'Eglise et de la société et des moyens d'y remédier. 1 vol. 12 fr.
- **Les Évangiles.** Traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre. 1 vol. relié 29 fr.
- ***L'Imitation de Jésus-Christ,** traduction avec des réflexions à la fin de chaque trimestre. 1 vol. 15 fr.
- *LA ROCHEFOUCAULD.** — *Réflexions, sentences et maximes morales, suivies de : Vauvenargues, œuvres choisies : Introduction à la connaissance de l'esprit humain, conseils à un jeune homme. — Réflexions critiques sur quelques poètes. — Réflexions et maximes.* 1 vol. 12 fr.
- *LE SAGE.** — *Histoire de Gil Blas de Santillane.* Edition précédée des jugements et témoignages sur Le Sage et sur Gil Blas. 2 vol. à 12 fr.
- **Le Diable boiteux.** Nouvelle édition complète. 1 vol. . . 12 fr.
- **Histoire de Guzman d'Alfarache.** Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. 12 fr.
- LESPINASSE (Mlle de).** — *Lettres.* 1 vol. 9 fr.
- LOUVET DE COUVRAY.** — *Les Amours du Chevalier de Faublas.* 2 vol. à 12 fr.
- MACHIAVEL.** — *Le Prince.* Traduction Guiraudet avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie française du *Prince*. 1 vol. 12 fr.
- *MAHOMET.** — *Le Koran* traduit de l'arabe, accompagné de notes, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés, par M. Savary. 1 vol. 12 fr.
- *MAISTRE (Comte J. de).** — *Les soirées de Saint-Petersbourg* ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence, suivies d'un traité sur les sacrifices. 2 vol. à 9 fr.
- *MAISTRE (Xavier de).** — *Œuvres complètes.* Nouvelle édition. *Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le lépreux de la cité d'Aoste. — Les prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne.* 1 vol. 9 fr.
- MALEBRANCHE.** — *Conversations chrétiennes* dans lesquelles on justifie la vérité de la religion et de la morale de Jésus-Christ. Edition critique avec introduction et notes par L. Bridet. 1 vol. 9 fr.
- MALHERBE.** — *Poésies.* Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon. 1 vol. 15 fr.
- MANOU (Lois de) ou Mânava-Dharma-Sastra** comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens. Traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives par A. Loiseleur Deslongchamps. 1 vol. 12 fr.

- MANZONI.** — **Les Fiancés.** Histoire milanaise du XVII^e siècle. Traduction nouvelle sur la dernière édition, illustrée, revue et publiée à Milan sous les yeux de l'auteur par le marquis de Montgrand. Illustrations de Staal. 2 vol. à..... 9 fr.
- MARIVAUX.** — **Théâtre choisi** avec une introduction par Louis Moland. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^{er} : *La surprise de l'amour.* — *La double inconstance.* — *La seconde surprise de l'amour.* — *Le jeu de l'amour et du hasard.* — *L'école des mères.* — *Le legs.* — *Les fausses confidences.* — *Les sincères.* — *L'épreuve.*
Tome II : *Les serments indiscrets.* — *La dispute.* — *Le préjugé vaincu.* — *Arlequin poli par l'amour.* — *L'heureux stratagème.* — *La méprise.*
- **La Vie de Marianne,** avec des remarques littéraires par M. Duviquet. 1 vol. à..... 12 fr.
- MAROT (Clément).** — **Œuvres complètes** avec une notice et un glossaire par Abel Grenier. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^{er} : *Opuscules.* — *Épîtres.* — *Élégies.* — *Ballades.* — *Chants divers.* — *Rondeaux.* — *Chansons.* — *Estrennes.* — *Épithames.* — *Cimetière.* — *Complainctes.*
Tome II : *Épigrammes.* — *Proverbes énigmatiques.* — *Traductions.* — *Deux colloques d'Erasmus.* — *Oraisons.* — *Psaumes de David.* — *Pièces diverses attribuées à Marot.* — *Préfaces diverses.*
- **Œuvres choisies.** Édition accompagnée d'une étude sur la vie, les œuvres et la langue de ce poète, avec des variantes, des notes philologiques, littéraires et historiques et un glossaire par E. Voizard. 1 vol. 29 fr.
Épîtres. — *Pièces diverses.* — *Ballades.* — *Rondeaux.* — *Épigrammes.* — *Opuscules.* — *Psaumes.*
- *MARTEL.** — **Petit recueil des proverbes français.**
Locutions proverbiales. — *Proverbes énonçant un fait.* — *Proverbes formant précepte.* 1 vol. 9 fr.
- MASSILLON.** — **Œuvres choisies.** Petit Carême suivi de sermons divers. Nouvelle édition précédée d'observations littéraires par La Harpe et de l'éloge de Massillon par d'Alembert. 1 vol relié 29 fr.
- **Lectures spirituelles** pour le Carême. 1 vol
- MAYNARD (François).** — **Poésies complètes.** Recueil de 1646 et choix de divers autres recueils, avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol. 15 fr.
- *MÉRIMÉE (Prosper).** — **Carmen.** — *Arsène Guillot.* — *L'Abbé Aubain.* — *Mateo Falcone.* — *Tamango.* — *Le Vase étrusque,* avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. 9 fr.
- ***Colomba.** — *La Vénus d'Ille.* — *Les Ames du purgatoire,* avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. 9 fr.
- **Théâtre de Clara Gazul.** 1 vol. 9 fr.

- MICHELET.** — Pages littéraires, avec préface et notes de Maurice Allem. 1 vol. 12 fr.
 — Pages historiques. 1 vol. 12 fr.
- MICKIEWICZ (Adam).** — *Pan Tadeusz*. Traduit par Paul Cazin avec une introduction et des notes. Préface de Louis Barthou, de l'Académie française. 1 vol. 15 fr.
- *MILLE et une nuits (Les).** — Contes arabes traduits par Galland. 3 vol. à 12 fr.
- MILLEVOYE.** — Œuvres. *Elégies.* — *Chants élégiaques.* — *Poèmes divers.* — *Poésies légères.* — *Dizains et huitains.* — *Ballades.* — *Romances.* — *Épigrammes.* — *Traductions et imitations.* 1 vol. relié 32 fr.
- *MILTON.** — *Le Paradis perdu*. Traduit et précédé d'une étude sur Milton par Chateaubriand. 1 vol. 9 fr.
- MIRABEAU.** — *Lettres d'amour* précédées d'une étude sur Mirabeau par Mario Proth. 1 vol. 9 fr.
- *MOLIÈRE.** — Œuvres complètes. Nouvelle édition accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs avec des remarques nouvelles par Félix Lemaistre, précédée de la vie de Molière par Voltaire. 3 vol. à 9 fr.
 Tome I^{er} : *Vie de Molière.* — *Molière et la comédie par la Harpe.* — *La jalousie du Barbouillé.* — *Le médecin volant.* — *L'étourdi ou les contre-temps.* — *Le dépit amoureux.* — *Les précieuses ridicules.* — *Sganarelle.* — *Don Garcie de Navarre.* — *L'École des maris.* — *Les fâcheux.* — *L'École des femmes.* — *La critique de l'école des femmes.* — *L'impromptu de Versailles.* — *Le mariage forcé.*
 Tome II : *La princesse d'Elide.* — *Don Juan.* — *L'amour médecin.* — *Le misanthrope.* — *Le médecin malgré lui.* — *Mélicerte.* — *Pastorale comique.* — *Le Sicilien.* — *L'Imposteur.* — *Amphitryon.* — *Georges Dandin ou le mari conjugué.* — *L'avare.*
 Tome III : *Monsieur de Pourceaugnac.* — *Les amants magnifiques.* — *Le bourgeois gentilhomme.* — *Psyché.* — *Les fourberies de Scapin.* — *La comtesse d'Escarbagnas.* — *Les femmes savantes.* — *Le malade imaginaire.* — *Poésies diverses.*
- Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à 13 fr.
- *MONTAIGNE.** — *Essais*. Nouvelle édition avec des notes choisies dans tous les commentateurs et la traduction de toutes les citations que renferme le texte, par M. J.-V. Leclerc. 4 vol. à 9 fr.
- *MONTESQUIEU.** — *De l'Esprit des lois* avec des notes de Voltaire, de Crevier, de Mably, de La Harpe. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, suivie de la *Défense de l'Esprit des lois*, par l'auteur. 2 vol. à 9 fr.
- *Lettres persanes* suivies de *Arsace et Ismérie* et de pensées diverses. 1 vol. 9 fr.
- *De la grandeur des Romains et de leur décadence* avec la dissertation sur la politique des Romains dans la religion, le dialogue de Sylla, d'Eucrate et Lysimaque, l'essai sur le goût et des lettres, suivi des réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République, par Saint-Evremond. 1 vol. 12 fr.

- MOREAU (Hégésippe).** — Œuvres. *Le Myosotis.* — *Poésies diverses.*
— *Contes en prose.* Nouvelle édition précédée d'une notice
littéraire par Sainte-Beuve. 1 vol. 9 fr.
- *MURGER.** — *Scènes de la Vie de Bohème.* Nouvelle édition revue,
corrigée et précédée d'une notice biographique sur l'auteur,
par Paul Ginisty. 1 vol. 12 fr.
- *Le pays latin.* — *Les buveurs d'eau.* — *La scène du gouverneur.*
Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul
Ginisty. 1 vol. 12 fr.
- *Bonhomme jadis.* — *Les amours d'Olivier.* — *Propos de*
ville et propos de théâtre. — *Les nuits d'hiver.* — *Le dernier*
rendez-vous. Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de
notes par Paul Ginisty. 1 vol. 12 fr.
- MUSSET.** — Œuvres complètes. Nouvelle édition revue, corrigée
et complétée de documents inédits, précédée d'une notice bio-
graphique sur l'auteur et suivie de notes par Edmond Biré.
- *Tome I^{er} : *Premières poésies.* — *Contes d'Espagne et d'Italie.*
— *Spectacle dans un fauteuil.* — *Poésies diverses.* — *Namouna.*
1 vol. 9 fr.
- *Tome II : *Poésies nouvelles.* — *Rolla.* — *Les nuits.* — *Poésies*
nouvelles. — *Contes en vers.* 1 vol. 9 fr.
- *Tome III : *Comédies et proverbes I.* — *André del Sarto.* — *Loren-*
zaccio. — *Caprices de Marianne.* — *Fantasio.* — *On ne badine*
pas avec l'amour. — *La nuit vénitienne.* — *Barberine.*
1 vol. 9 fr.
- *Tome IV : *Comédies et proverbes II.* — *Le chandelier.* — *Il ne*
faut jurer de rien. — *Un caprice.* — *Il faut qu'une porte soit*
ouverte ou fermée. — *Louison.* — *On ne saurait penser à tout.*
— *Carmosine.* — *Bettine.* 1 vol. 9 fr.
- Tome V : *Nouvelles : Emmeline.* — *Les deux maîtresses.* —
Frédéric et Bernerette. — *Le fils du Titien.* — *Margot.* —
Les Croisilles. 1 vol. 9 fr.
- Tome VI : *Contes.* — *Pierre et Camille.* — *Le secret de Javotte.* —
La mouche. — *Histoire d'un merle blanc.* — *Mimi Pinson.*
— *Lettres de Dupuis et Cottonet.* 1 vol. 9 fr.
- Tome VII : *Confession d'un enfant du siècle.* 1 vol. 9 fr.
- Tomes VIII et IX : *Mélanges de littérature et critique.* Reliés
1/2 chagrin à 29 fr.
- *NERVAL (Gérard de).** — Œuvres choisies, avec introduction et
notes, par Henri Clouard. Poésies. Prose : *Petits châteaux de*
Bohème. — *Les Filles du feu.* — *Les Nuits d'octobre.* — *Pro-*
menades et souvenirs. *Les Fêtes de Hollande.* — *A Constanti-*
nople. 1 vol. 9 fr.
- NINON DE LENCLOS.** — *Lettres* précédées de *mémoires* sur sa vie
par A. Bret. 1 vol. 12 fr.
- OVIDE.** — *Les amours.* L'art d'aimer, le remède d'amour, les
cosmétiques. Traduction de Maugeard et Héguin de Guerle,
suivis d'imitations d'Ovide par Régnier et précédés d'une étude
sur Ovide et la poésie amoureuse par Jules Janin. 1 vol. 29 fr.

- PARNY.** — Œuvres. *Élégies.* — *Poésies diverses.* — *Mélanges.* — *Lettres.* 1 vol. relié. 26 fr.
- ***PASCAL.** — *Pensées sur la religion et quelques autres sujets.* Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol. 9 fr.
- **Lettres écrites à un provincial* précédées de l'histoire des lettres provinciales d'après l'édition de 1754 et d'observations littéraires par François de Neufchâteau. 1 vol. 9 fr.
- ***PELLICO.** — *Mes prisons suivies des devoirs des hommes,* traduction nouvelle par le comte H. de Messey, revu par le vicomte Alban de Villeneuve. 1 vol. 9 fr.
- PERRAULT.** — *Contes des Fées* suivis des contes de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, édition illustrée de nombreuses vignettes par G. Staal. 1 vol. 9 fr.
- PÉTRARQUE.** — Œuvres amoureuses. Sonnets, triomphes. Traduites en français avec le texte en regard et précédées d'une notice sur la vie de Pétrarque par P.-L. Ginguené. 1 vol. 12 fr.
- PICARD.** — *Théâtre choisi.* Nouvelle édition précédée d'une notice par Edouard Fournier et illustrée de quatre dessins en couleur par Gilbert et Allouard.
Les Visitandines. — *La petite ville.* — *Duhautcours.* — *Monsieur Musard.* — *Les marionnettes.* — *Les ricochets.* — *Les deux Philibert.* — *La maison en loterie.* 1 vol. 13 fr.
- PIRON.** — Œuvres choisies. Avec une analyse de son théâtre et des notes par Jules Troubat, 1 vol. 9 fr.
La Métromanie. — *Épîtres.* — *Odes.* — *Contes.* — *Poésies diverses.* — *Chansons.* — *Épigrammes.*
- ***PRÉVOST (L'Abbé).** — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.* Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem, 1 vol. 9 fr.
- Quinze joyes de mariage (Les)** avec une préface, une bibliographie et un glossaire, par Fernand Fleuret. 1 vol. 9 fr.
- QUITARD.** — *Anthologie de l'amour,* extraite des poètes français depuis le xv^e siècle jusqu'au xix^e, avec des notices biographiques et littéraires. 1 vol. 15 fr.
- *Proverbes sur les femmes.* L'amitié, l'amour et le mariage, recueillis et commentés. 1 vol. 15 fr.
- ***RABELAIS (Tout ce qui existe de ses œuvres).** — *Gargantua, Pantagruel.* Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur d'après les documents les plus récemment découverts et les plus authentiques et suivi d'une biographie de notes et d'un glossaire par Louis Moland. Nouvelle édition précédée d'une notice bibliographique par Henri Clouzot. 2 vol. à. 9 fr.
Pantagruéline. — *Prognostication.* — *Almanachs.* — *Schiomachie.* — *Lettres.* — *Opuscules.* — *Pièces attribuées à Rabelais.*
- RACAN.** — *Les Bergeries et autres poésies lyriques.* Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. in-16 broché 15 fr.

***RACINE.** — **Théâtre complet** avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques par Félix Lemaître, précédé d'une notice sur la vie et le théâtre de Racine par L.-S. Auger. 1 vol. 9 fr.

La Thébaïde. — *Alexandre le Grand.* — *Andromaque.* — *Les Plaideurs.* — *Britannicus.* — *Bérénice.* — *Bajazet.* — *Mithridate.* — *Iphigénie.* — *Phèdre.* — *Esther.* — *Athalie.*

— **Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées.** 1 vol. 13 fr.

REGNARD. — **Théâtre,** avec une introduction par Louis Moland. 1 vol. 15 fr.

Le bal. — *Le joueur.* — *Le distrait.* — *Le retour imprévu.* — *Les folies amoureuses.* — *Les ménechmes.* — *Le légataire universel.* — *Poésies diverses.* — *Roman.* — *La Provençale.* — *Voyages.*

RÉGNIER (Mathurin). — **Œuvres complètes,** étude biographique et littéraire par Prosper Poitevin. *Satyres, Epistres, Elégies, Poésies diverses, Poésies spirituelles.* 1 vol. ... 12 fr.

RETZ (Cardinal de). — **Mémoires,** avec préface, notes et table de Georges Mongrédien. 5 vol. à 12 fr.

RICARD. — **L'Amour, les Femmes et le Mariage.** Historiettes, pensées et réflexions de l'année à travers champs. 1 vol. 12 fr.

***RONSARD (P. de).** — **Poésies choisies,** introduction biographique et bibliographique par P. de Nolhac. 1 vol. 15 fr.

— **Œuvres complètes.** Texte de 1578 publié avec compléments, tables et glossaires par Hugues Vaganay. 7 vol. à .. 15 fr.

— ***Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.

— **Les Odes.** 1 vol. **Les Poèmes.** 1 vol.

— **Les Élégies, Éclogues et Mascarades.** 1 vol.

— **Les Hymnes, les Discours et la Franciade.** 1 vol.

— **Œuvres en prose.** 1 vol.

ROTROU. — **Théâtre choisi** (Edition Laplace). Nouvelle édition avec une introduction et des notices par Félix Hémon, illustrée de 4 gravures coloriées, dessiné par Allouard, ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. 13 fr.
Les Sosies. — *Laure persécutée.* — *La Sœur.* — *Saint-Genest.* — *Don Bernard de Cabrère.* — *Venceslas.* — *Cosroès.*

- *ROUSSEAU (J.-J.). — Les Confessions.** Édition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever, 3 vol. à 9 fr.
- ***Contrat social** ou principes du droit politique, suivi de discours, lettre à d'Alembert sur les spectacles, considérations sur le gouvernement de Pologne et la réforme projetée en avril 1772. Lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris. 1 vol. 12 fr.
- ***Émile** ou de l'éducation. Nouvelle édition revue, contenant la profession de foi du vicaire savoyard. 1 vol. 12 fr.
- ***Julie** ou la *Nouvelle Héloïse*, 2 vol. à 9 fr.
- ***Les Rêveries d'un promeneur solitaire.** — *Le devin du village.* — *Lettres écrites de la montagne.* 1 vol. 9 fr.
- **Lettre à d'Alembert** sur les spectacles, texte revu d'après les anciennes éditions avec une introduction et des notes par L. Fontaine. 1 vol. 9 fr.

SAINT-AMANT. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par Léon Vêrane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. 15 fr.

- *SAINT FRANÇOIS DE SALES.** — **Lettres.** Nouveau choix plus étendu et plus varié que les recueils précédents et précédé du portrait du saint évêque de Genève par Mme de Chantal. 2 vol. à 9 fr.
- **Introduction à la Vie dévote.** Préface et notes de Ch. Forot. 1 vol. 9 fr.

SAINT LOUIS DE GRENADE. — **Lectures spirituelles** sur les fêtes de la très Sainte-Vierge. 1 vol. 9 fr.

- SAINTE-BEUVE.** — **Causeries du lundi.** 16 vol. à 12 fr.
- **Portraits littéraires.** 3 vol. (Tome III épuisé) à 12 fr.
- **Portraits de femmes.** 1 vol. 12 fr.
- **Volupté,** avec un appendice contenant les témoignages et jugements contemporains. Édition nouvelle contenant les variantes et documents inédits. Introduction et notes par Maurice Allem. 1 vol. 12 fr.
- **Pages choisies de Port-Royal,** avec une introduction et des notes par Maurice Allem. 2 vol. à 12 fr.
- **Les Grands Écrivains français par Sainte-Beuve.** Études des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. 23 vol. à 12 fr.

Moyen Age. — 1 volume.

Villehardouin, Joinville, Froissard, Commines, Villon, Charles d'Orléans. — Du point de départ et des origines de la langue et de la littérature françaises. — Le Roman au Moyen Age. — La Poésie au Moyen Age. — Le Théâtre au Moyen Age.

XVI^e Siècle. — 2 volumes.

LES POÈTES : Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, Louise Labé, Du Bartas, Philippe Desportes. 1 vol.

LES PROSATEURS : Marguerite de Navarre, Rabelais, Montluc, Amyot, Montaigne, Charron, La Boétie, Etienne Pasquier, Agrippa d'Aubigné. 1 vol.

XVII^e Siècle. — 5 volumes.

ECRIVAINS ET ORATEURS RELIGIEUX : **Saint François de Sales, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon, Massillon.** 1 vol.

MORALISTES ET PHILOSOPHES : **Descartes, Saint Évremond, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Pierre Bayle.** 1 vol.

LES POÈTES : **Malherbe, Racan, Maynard, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Saint-Amant, Voiture, La Fontaine, Boileau,** 1 vol.

LES POÈTES DRAMATIQUES : **Cornelle, Molière, Racine, Regnard.** 1 vol.

MÉMORIALISTES, ÉPISTOLIERS, ROMANCIERS : **Le Cardinal de Retz, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, Hamilton, Saint-Simon.** 1 vol.

XVIII^e Siècle. — 5 volumes.

AUTEURS DRAMATIQUES ET POÈTES : **Beaumarchais, Florian, André Chénier.** 1 vol.

ROMANCIERS ET MORALISTES : **Lesage, Marivaux, L'Abbé Prévost, Vauvenargues, Chamfort, Rivarol.** 1 vol.

PHILOSOPHES ET SAVANTS.

Tome I^{er}. — **Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Diderot.**

Tome II. — **J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre.**

Tome III. — **Voltaire, sa vie et sa correspondance.**

XIX^e Siècle. — 10 volumes.

LES ROMANCIERS.

Tome I^{er}. — **Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Senancour, Stendhal, Balzac.**

Tome II. — **Mérimée, George Sand, Fromentin, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt.**

LES POÈTES.

Tome I^{er}. — **Lamartine, Alfred de Vigny.**

Tome II. — **Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier.**

Tome III. — **Marceline Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire, Sully-Prud'homme, Etudes diverses.**

PHILOSOPHES ET ESSAYISTES.

Tome I^{er}. — **Joseph de Maistre, Joubert, De Bonald, Paul-Louis Courier.**

Tome II. — **La Mennals, Victor Cousin, Jouffroy.**

Tome III. — **Lacordaire, Montalembert, Louis Veullot, Renan, Taine.**

MADAME DE STAEL. 1 vol.

CHATEAUBRIAND. 1 vol.

- SAINTE BIBLE** traduite en français par Lemaistre de Sacy, édition revue par l'abbé Jacquet. 2 vol. à..... 15 fr.
- SAND (George).** — *La Petite Fadette.* 1 vol..... 9 fr.
— *La Mare au diable.* 1 vol. 9 fr.
- SATIRE MÉNIPPÉE** de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des estatz de Paris MDXCIII. Nouvelle édition revue sur les textes originaux par Ch. Marcilly. 1 vol..... 15 fr.
- SATIRES FRANÇAISES,** par Fleuret et Perceau.
xvi^e siècle. 2 vol. à 15 fr.
xvii^e siècle. 2 vol. à 15 fr.
- SCARRON.** — *Le Roman comique.* Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 1 vol..... 12 fr.
— *Le virgile travesti* en vers burlesques avec la suite de *Moreau de Brasei.* Nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une étude sur le burlesque par Victor Fournel. 1 vol. relié.. 9 fr.
— *Théâtre complet* (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice biographique par Ed. Fournier et illustrée de 4 gravures coloriées.
Le marquis ridicule. — *L'écolier de Salamanque.* — *L'héritier ridicule.* — *Jodelet duelliste.* — *Jodelet ou le maître Valet.* — *Don Japhet d'Arménie.* — *La fausse apparence.* — *Le prince Corsaire.* 1 vol. relié..... 31 fr.
- SCEVE (Maurice).** — *Poésies complètes.* Introduction, glossaire, bibliographie et notes par B. Guégan. 1 vol..... 15 fr.
- SCHILLER.** — *Œuvres choisies.* Traduction de M. de Barante.
— *Étude sur la vie de Schiller.* — *Les brigands.* — *La conjuration de Fiesque.* — *Intrigue et amour.* 1 vol. 9 fr.
— *Don Carlos.* — *Le camp de Wallenstein.* — *Les Piccolomini.* — *La mort de Wallenstein.* — *Le Misanthrope.* — *Sémélé.* 1 vol, 9 fr.
- ***SÉVIGNÉ (Mme de).** — *Lettres choisies* accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps, précédées d'observations littéraires par Sainte-Beuve. 1 vol..... 9 fr.
- SHAKSPEARE.** — *Œuvres complètes.* Traduction de M. Guizot. 8 vol. à..... 15 fr.
Tome I^{er} : *Vie de Shakspeare.* — *Hamlet.* — *La tempête.* — *Coriolan.*
Tome II : *Jules César.* — *Cléopâtre.* — *Macbeth.* — *Les Méprises.* — *Beaucoup de bruit pour rien.*
Tome III : *Timon d'Athènes.* — *Le jour des Rois.* — *Les deux gentilshommes de Vérone.* — *Roméo et Juliette.* — *Le songe d'une nuit d'été.* — *Tout est bien qui finit bien.*
Tome IV : *Mesure pour mesure.* — *Othello.* — *Comme il vous plaira.* — *Le conte d'hiver.* — *Troïlus et Cressida.*
Tome V : *Le roi Lear.* — *Cymbeline.* — *La méchante femme mise à la raison.* — *Poésies d'amour perdues.* — *Périclès.*
Tome VI : *Le marchand de Venise.* — *Les joyeuses bourgeois de Windsor.* — *Le roi Jean.* — *La vie et la mort du roi Richard II.* — *Henri IV (1^{re} partie).*

- Tome VII : *Henri IV* (2^e partie). — *Henri V*. — *Henri VI* (1^{re}, 2^e, 3^e parties).
- Tome VIII : *La vie et la mort du roi Richard III*. — *Le roi Henri VIII*. — *Titus Andronicus*. — Poèmes et Sonnets : *Vénus et Adonis*. — *La mort de Lucrèce*. — *La plainte d'une amante*. — *Le pèlerin amoureux*. — *Sonnets*.
- SHELLEY (Percy)**. — Odes, Poèmes et Fragments lyriques choisis. Traduction et introduction par A. Fontainas. 1 vol... 12 fr.
- SPINOZA**. — Œuvres traduites et annotées par Ch. Appuhn. 3 vol. à 15 fr.
- Tome I^{er} : *Court traité*. — *Traité de la Réforme de l'entendement*. — *Principes de la philosophie de Descartes*. — *Pensées métaphysiques*.
- Tome II : *Traité théologico-politique*.
- Tome III : *Traité politique*. — *Lettres*.
- **Ethique**. Texte et traduction, voir page 29.
- ***STAEL (Mme de)**. — *Corinne ou l'Italie*. Nouvelle édition précédée de quelques observations par Mme Necker de Saussure et Sainte-Beuve. 1 vol. à 9 fr.
- ***De l'Allemagne**. 2 vol. à 9 fr.
- ***Delphine**. Edition soigneusement revue, précédée de quelques observations par Sainte-Beuve. 1 vol. à 12 fr.
- ***STENDHAL**. — *Le Rouge et le Noir*. 1 vol. 9 fr.
- ***La Chartreuse de Parme**. Edition complète, revue et corrigée. 2 vol. à 9 fr.
- ***De l'amour**. Nouvelle édition revue avec introduction et notes par Emile Henriot. 1 vol..... 9 fr.
- ***L'Abbesse de Castro**. 1 vol..... 9 fr.
- SWIFT**. — *Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines*. Traduction nouvelle précédée d'une notice par W. Scott ; illustré par Grandville. 1 vol. 9 fr.
- TABARIN**. — Œuvres avec les *Aventures du capitaine Rodomont*. *La farce des bossus* et autres pièces tabariniques. Préface et notes de Georges d'Harmonville. 1 vol. 15 fr.
- TACITE**. — *Les Annales*. Traduction de L. Loiseau. 1 vol. à 12 fr.
- TALLEMANT DES RÉAUX**. — *Les Historiettes*, édition documentaire établie, préfacée et annotée par Georges Mongrédien, 8 vol. à 12 fr.
- THÉÂTRE INÉDIT AU XIX^e siècle (Le)**. Recueil de pièces de divers auteurs, par Ed. Fournier.
- Tome I^{er}. — *La Fontaine en ménage*. — *La tabatière*. — *Une provinciale*. — *La double épreuve*. — *L'amour et l'argent*. — *Le voyage interrompu*. — *Le roman de mon oncle*. — *Les deux jardiniers*. 1 vol. 15 fr.
- Tome II. — *Jeanne d'Arc*. — *Madame Durand*. — *Nos aïeux*. — *Charlemagne*. — *Echec au roi*. — *Chez Mylord*. — *Vendée*. 1 vol..... 15 fr.

THÉOPHILE. — Œuvres poétiques. Texte choisi et établi par L.-R. Lefèvre avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. 15 fr.

THIERRY (Augustin). — Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-État suivi de deux fragments du recueil des monuments inédits de cette histoire. 1 vol. relié.. 32 fr.

— **Lettres sur l'histoire de France.** Nouvelle édition revue. 1 vol. 12 fr.

— ***Récits des temps mérovingiens** précédés de considérations sur l'histoire de France. Nouvelle édition revue. 2 vol. à.... 12 fr.

TOPFFER. — Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes. Illustrations de Calame d'après les dessins de l'auteur. 2 vol. à..... 9 fr.

Tome I^{er} : *Vallée d'Aoste.* — *Saint-Gervais.* — *Valais.* — *Saint-Gothard.* — *Schwitz.* — *Milan.* — *Come.* — *Splugen.*

Tome II : *Chamonix.* — *L'Oberland.* — *Le Righi.* — *Le tour du lac de Genève.* — *Venise.*

— **Nouveaux voyages en zigzag** précédés d'une notice par Sainte-Beuve et illustrés d'après les dessins originaux de Topffer.

Tome I^{er} : *Voyage à la Grande-Chartreuse et autour du Mont-Blanc.*

Tome II : *Voyage dans les vallées d'Hérens, de Zermatt au Grimsel, à Gènes et à la Corniche.* 2 vol. à..... 9 fr.

— **Nouvelles genevoises** illustrées d'après les dessins de l'auteur. 1 vol. à..... 9 fr.

— **Rosa et Gertrude.** Edition précédée de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur par Sainte-Beuve et de la Rive. 1 vol. 9 fr.

***TOUCHARD-LAFOSSE.** — Chroniques de l'œil de bœuf des petits appartements de la cour et des salons de Paris sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Nouvelle édition augmentée du règne de Louis XIII. 5 vol. à 12 fr.

TRISTAN L'HERMITE. — Les Amours et autres poésies choisies, avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. 15 fr.

VADÉ. — Œuvres.

La pipe cassée. — *Les bouquets poissards.* — *Lettres de la Grenouillère.* — *Fables.* — *Contes.* — *Lettres.* — *Amphigouris.* — *Chansons.* — *Jérosme et Fanchonnette.* — *Les racoleurs.* — *Le mauvais plaisant.* — *La Canadienne.* 1 vol. 9 fr.

VALLET DE VIRIVILLE. — Chronique de la Pucelle ou chronique de Cousinot, suivie de la chronique normande de P. Cochon, relatives aux règnes de Charles VI et de Charles VII. Restituées à leurs auteurs et publiées pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403 d'après les manuscrits, avec notices, notes et développements. 1 vol. relié..... 32 fr.

- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.** — **L'art poétique** où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies. Texte conforme à l'édition de 1605 avec notice, commentaire et glossaire par G. Pellissier. 1 vol. 12 fr.
- *VIGNY (Alfred de).** — **Poésies complètes.** *Poèmes antiques et modernes.*
— *Les Destinées.* Poèmes retranchés ou non recueillis par l'auteur. Introduction et notes par A. Dorchain. 1 vol. 9 fr.
- **Servitude et Grandeur militaires.** *Laurette ou le cachet rouge.* — *La Veillée de Vincennes.* — *La canne de jonc.* Remarques et notes par A. Dorchain. 1 vol. 9 fr.
- **Théâtre complet,** remarques et notes, par A. Dorchain. 2 vol. à 9 fr.
- Tome I : *Le More de Venise.* — *Shylock.* — *Romeo et Juliette* (fragments).
- Tome II : *La Maréchale d'Ancre.* — *Quitte pour la peur.* — *Chatterton.*
- **Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII,** avec une introduction et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. à 9 fr.
- *VILLON (François).** — **Œuvres complètes** publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie par Louis Moland. 1 vol. 9 fr.
- *VOLTAIRE.** — **Théâtre.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes. 2 vol. à 9 fr.
- Tome I : *Œdipe.* — *Brutus.* — *Zaïre.* — *Alzire.* — *Le fanatisme ou Mahomet.* — *Mérope.* — *La mort de César.*
- Tome II : *Sémiramis.* — *Oreste.* — *L'orphelin de la Chine.* — *Tancrède.* — *Nanine.* — *Le Comte de Boursoufle.*
- **La Henriade** précédée d'une notice bibliographique sur la *Henriade* et de la préface de Marmontel. *Poème de Fontenoy.* — *Dissertation sur la mort de Henri IV.* — *Essai sur la poésie épique.* 1 vol. 9 fr.
- ***Histoire de Charles XII** Roi de Suède. 1 vol. 9 fr.
- ***Lettres choisies** avec le *Traité de la connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française,* précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives par L. Moland. 2 vol. à 9 fr.
- ***Précis du siècle de Louis XV** et *Histoire au Parlement de Paris.* 2 vol. à 9 fr.
- ***La Pucelle d'Orléans.** Poème divisé en 21 chants et précédé de la préface de dom Apuleius Risorius. Nouvelle édition avec toutes les variantes, les notices et notes des principaux éditeurs et commentaires. 1 vol. 9 fr.

- VOLTAIRE.** — *Romans suivis de ses contes en vers. Nouvelle édition revue 1 vol. 9 fr.
Le monde comme il va. — *Memnon.* — *Histoire des voyages de Scarméntado.* — *Zadig.* — *Micromégas.* — *Candide.* — *Le blanc et le noir.* — *Jeannot et Colin.* — *L'homme aux quarante écus.* — *L'ingénu.* — *La princesse de Babylone.* — *Le taureau blanc.* — *Contes en vers.*
- *Le siècle de Louis XIV. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, préface et notes par René Groos. 2 vol. à..... 9 fr.
- Le Sottisier suivi des remarques sur le *Discours sur l'inégalité des conditions* et sur le *Contrat social*. Nouvelle édition avec une notice, des notes et un index. 1 vol. 9 fr.
- Dictionnaire philosophique, comprenant les 118 articles parus sous ce titre du vivant de Voltaire avec leurs suppléments parus dans les questions sur l'*Encyclopédie*. Édition avec introduction, variantes et notes par Julien Benda. Texte établi par Raymond Naves, professeur agrégé au Lycée Charlemagne. 2 vol. à 9 fr.
- *VORAGINE (Jacques de). — Légende dorée. Compilation de vies des saints, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. 2 vol. à... 12 fr.
- *WISEMAN. — *Fabiola* ou l'Eglise des Catacombes. Traduction nouvelle par Mlle Nettement, précédée d'une introduction de Alfred Nettement, vignettes d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol. 9 fr.
- WYSS. — Le *Robinson suisse* traduit de l'allemand par Mme Elise Voiart, précédé d'une introduction par Charles Nodier, orné de vignettes d'après les dessins de Ch. Lemercier. 2 vol. à. 9 fr.

LES
 POÈTES DE LA MER
 DU MOYEN AGE A NOS JOURS

ANTHOLOGIE

PAR
 CHARLES LE GOFFIC
 de l'Académie française.

1 volume in-16 broché..... 15 fr.

NOUVELLE SÉRIE DES "CLASSIQUES GARNIER"

Volumes in-16 (18,5 × 12)

RELIURES DE LA COLLECTION : Pleine toile anglaise, titre or tête dorée. En plus par volume..... 10 »
Demi-basane bigarrée, en plus, par volume..... 17 fr.

AUTEURS GRECS

(Traduction française seule.)

- ARISTOPHANE.** — Théâtre. Traduction, notices et notes de Marc-Jean Alfonsi, professeur au lycée de Casablanca, 2 vol. à 18 fr.
Tome I^{er}. — *Les Acharniens.* — *Les cavaliers.* — *Les nuées.* — *Les guêpes.* — *La paix.*
Tome II. — *Les oiseaux.* — *Lysistrata.* — *Les Thesmophories.* — *Les grenouilles.* — *L'assemblée des femmes.* — *Ploutos.*
- BUCOLIQUES GRECS (Les).** — Théocrite, Moschos, Bion. Traduction, notices et notes de E. Chambry, agrégé de l'Université. 1 vol..... 12 fr.
- CALLIMAQUE.** — Œuvres, suivies des *Mimes*, d'Héronidas et du chant III des *Argonautiques*, d'Apollonios de Rhodes. Traduction, notices et notes de Joseph Trabucco. 1 vol. ... 12 fr.
- DIOGÈNE LAERCE.** — Vie, doctrines et sentences des Philosophes illustres. Traduction, notice, introduction et notes de Robert Genaille, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Douai. 2 vol. à.. 12 fr.
- EURIPIDE.** — Théâtre. Traduction, notices et notes de Henri Berguin, professeur agrégé au lycée de Poitiers et Georges Duclos, professeur agrégé au lycée de Bordeaux. 4 vol. à 12 fr.
Tome I^{er}. — Les Légendes d'Argos : *Iphigénie à Aulis*, *Electre*, *Oreste*, *Iphigénie en Tauride.*
Tome II. — Les Légendes de Troie : *Rhésos*, *Les Troyennes*, *Hécube*, *Andromaque*, *Hélène*, *Le Cyclope.*
Tome III. — Les Légendes de Thèbes : *Les Bacchantes*, *Alkestis*, *Héraclès furieux*, *Les Phéniciennes.*
Tome IV. — Les Légendes d'Athènes : *Ion*, *Médée*, *Hippolyte*, *Les Héraclides*, *Les Suppliantes*, *Fragments.*
- HÉRODOTE D'HALICARNASSE.** — L'Enquête ou *Les neuf livres de ses enquêtes qui portent les noms des Muses*. Traduction, introduction et notes de Henri Berguin, 2 vol. à..... 18 fr.
- HÉSIODE.** — Œuvres, suivies des *Poètes élégiaques* et des *Poètes moralistes*. Traduction, introduction, notices et notes de E. Bergougnan, agrégé de l'Université, professeur au lycée Michelet. 1 vol. en préparation.

- HOMÈRE.** — *L'Illiade*. Traduction, introduction et notes de Eugène Lasserre, agrégé des Lettres. 1 vol. 15 fr.
 — *L'Odyssée*. Traduction, introduction index et notes de Médéric Dufour et Jeanne Raison, professeur au lycée Fénélon. 1 vol. 12 fr.
- LUCIEN DE SAMOSATE.** — *Œuvres complètes*. Traduction, notice et notes de Emile Chambry.
 Tome I^{er}. — *Dialogues des Dieux*. — *Dialogues marins*. — *Dialogués des Morts*, etc. 1 vol. 18 fr.
 Tome II. — *Le Songe ou le Coq*. — *L'Eunuque*. — *La double accusation*, etc., etc. 1 vol. 18 fr.
 Tome III. — *Anacharsis*. — *Le Parasite*. — *Dialogues des courtisanes*, etc. 1 vol. à 18 fr.
- MARC-AURÈLE.** — *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel* d'Epictète et du *Tableau* de Cébès. Traduction, prolegomènes et notes de Mario Meunier. 1 vol. 12 fr.
- PLATON.** — *Œuvres complètes*. Traduction, introductions, notices et notes de E. Chambry et R. Baccou, 8 vol. à 18 fr. *en préparation*.
 Tome I^{er}. — *Second Alcibiade*. — *Hippias mineur*. — *Premier Alcibiade*. — *Apologie de Socrate*. — *Criton*. — *Euthyphon*. — *Lachès*. — *Charmide*. — *Lysis*. — *Hippias majeur*. — *Ion*. Traduction de E. Chambry. 1 vol. (paru).
 Tome IV. — *La République*. Traduction de Robert Baccou, licencié es-lettres-philosophie. 1 vol. (paru).
 — *Les Lois*, traduction de Robert Baccou. 2 vol. *en préparation*.
- ROMANS GRECS.** — *Les Éthiopiennes* ou *Théagène et Chariclée*, d'Héliodore. Traduction, préface et notes de E. Bergougnan, suivis de *Daphnis et Chloé*, de Longus, traduction d'Amyot, revue, corrigée et complétée par P.-L. Courier. 1 vol. . . 18 fr.
- SAINT JEAN CHRYSOSTOME.** — *Dialogue sur le sacerdoce*. *Discours sur le mariage*. — *Lettres à une jeune veuve*. Traduction, introduction, préface, avertissement et notes de l'abbé Fernand Martin, professeur à N.-D. de Boulogne. 1 vol. 15 fr.
- SOPHOCLE.** — *Théâtre*. Traduction, introduction et notes de Robert Pignarre, professeur au lycée Janson de Sailly. 1 vol. . . 18 fr.
Ajax. — *Antigone*. — *Electre*. — *Œdipe roi*. — *Les Trachiniennes*. — *Philoctète*. — *Œdipe à Colone*. — *Les Limiers*.
- THUCYDIDE.** — *Histoire*. Traduction, introduction et notes de Jean Voilquin, agrégé des lettres, professeur au lycée Saint-Louis. 2 vol. à 15 fr.
- XÉNOPHON.** — *Cyropédie*. — *Hipparque*. — *Équitation*. — *Hiéron*. — *Agésilas*. — *Revenus*. Traduction, notices et notes de Pierre Chambry, professeur au lycée d'Amiens. 1 vol. 15 fr.
 — *Anabase*. — *Économique*. — *Banquet*. — *De la chasse*. — *République des Lacédémoniens*. — *République des Athéniens*. Traduction, notices et notes de Pierre Chambry. 1 vol. 15 fr.
 — *Mémorables*. — *Les Helléniques*. — *Apologie*. Traduction, notices et notes de Pierre Chambry. 1 vol. 15 fr.

AUTEURS LATINS

(TEXTE LATIN ET TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD)

- ANTHOLOGIE DES POÈTES LATINS.** Traduction, introduction, et notices de Maurice Rat. 2 vol. à..... 25 fr.
- APULÉE.** — *L'Ane d'or* ou *Les Métamorphoses.* Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol..... 18 fr.
— *Apologie.* — *Les Florides.* — *Traité philosophiques.* Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol..... 18 fr.
- AULU-GELLE.** — *Les Nuits Attiques.* Traduction, introduction et notes de Maurice Mignon, maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix. 3 vol. à..... 15 fr.
- AUSONE.** — *Œuvres.* Traduction, introduction et notes de Max Jasinski, inspecteur d'académie honoraire. 2 vol. à..... 15 fr.
- BOËCE.** — *La Consolation de la Philosophie.* Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par A. Bocognano, ancien élève de l'École Normale supérieure, professeur au Lycée de Nîmes. 1 vol. (*en préparation*).
- CATULLE et TIBULLE.** — *Œuvres.* Traduction, introduction et notes de Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université, professeur au lycée Janson de Sailly. 1 vol..... 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix triennal Jules Janin 1932.
- CÉSAR.** — *La Guerre des Gaules,* suivie de la *Vie de César.* Traduction, préface et notes de Maurice Rat. 2 vol. à..... 15 fr.
— *La Guerre civile,* suivie de *La Guerre d'Alexandrie.* Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol..... 18 fr.
- CICÉRON.** — *De l'Invention.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque, professeur de langue et littérature latines à l'Université de Lille. 1 vol..... 15 fr.
— *De l'Orateur.* Traduction, introduction et notes de François Richard, agrégé de grammaire, proviseur honoraire. 1 vol. 18 fr.
— *Discours : Pour Sestius; Contre Vatinius; Pour Célius; sur les Provinces consulaires.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 1 vol..... 15 fr.
— *De la République.* — *Des lois.* Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn, professeur honoraire au lycée Henri-IV. 1 vol. 18 fr.
— *Tusculanes.* Traduction, notice et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. 18 fr.
— *De la Nature des Dieux.* Traduction, notice et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. 15 fr.
- CICÉRON.** — *De la Vieillesse.* — *De l'Amitié.* — *Des Devoirs.*
— Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol... 15 fr.

- CICÉRON.** — De la Divination. — Du Destin. — Les Académiques. Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. *en préparation*.
- Des Vrais Biens et des Vrais Maux. Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. *en préparation*.
- Brutus. — La perfection oratoire. Traduction, notices et notes de François-Richard. 1 vol. 15 fr.
- Lettres familières. Traduction, préface et notes de Edouard Bailly, agrégé de l'Université, proviseur du lycée Buffon. 3 vol. à 18 fr.
- Lettres à Atticus. Traduction, préface et notes de Edouard Bailly. 3 vol. *en préparation*.
- Rhétorique à Hérennius.** *Ouvrage longtemps attribué à Cicéron.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque, 1 vol. 15 fr.
- CLAUDIEN.** — Œuvres complètes. Traduction, notices et notes de Victor Crépin, agrégé de l'Université, professeur honoraire. 2 vol. à 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix Langlois 1933.
- CORNELIUS NEPOS.** — Œuvres. Traduction de Camille Vergniol, ancien professeur au lycée Michelet, agrégé de l'Université, avec introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
- ÉRASME.** — Eloge de la Folie. Nouvellement traduit par Pierre de Nolhac, de l'Académie française, suivi de la Lettre d'Erasmus à Dorpius avec des annotations de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
- EUTROPE.** — Œuvres. Traduction, avertissement, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 12 fr.
- HORACE.** — Œuvres. Traduction, introduction et notes de François Richard. 2 vol. à 15 fr.
Tome I^{er}. — Odes. — Epodes.
Tome II. — Satires. — Epîtres. — Art poétique.
- IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.** Traduction, introduction et notes de l'abbé Fernand Martin. 1 vol. 18 fr.
- JUSTIN.** — Abrégé des Histoires Philippliques de TROGUE-POMPÉE et prologues de TROGUE-POMPÉE. Traduction, introduction et notes de E. Chambry et M^{me} L. Thély-Chambry. 2 vol. à 15 fr.
- JUVÉNAL et PERSE.** — Œuvres. Traduction, notices et notes de Henri Clouard. 1 vol. 15 fr.
- LUCAIN.** — La Pharsale. Traduction, introduction et notes de Jean Bully, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. 1 vol. *en préparation*.
- LUCRÈCE.** — De la Nature. Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol. 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix Langlois 1933.
- MACROBE.** — Les Saturnales. Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 2 vol. *en préparation*.

- MARTIAL.** — **Les Épigrammes.** Traduction, introduction et notes de Pierre Richard, agrégé des Lettres, professeur de première au lycée de Marseille (Saint-Charles). 2 vol. à..... 18 fr.
Tome I^{er}. — *Spectacles et Livres I à VII.*
Tome II. — *Livres VIII à XIV et Pièces douteuses.*
- OVIDE.** — **Les Héroïdes.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-en-Provence. 1 vol. 15 fr.
— **Les Fastes.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert. 1 vol. à 15 fr.
— **Les Métamorphoses,** par Joseph Chamonard, ancien élève de l'École Normale Supérieure. 2 vol. à 15 fr.
- OVIDE.** — **Les Amours.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert. 1 vol. *en préparation.*
— **Les Tristes.** — **Les Pontiques.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert. 1 vol. *en préparation.*
- PÉTRONE.** — **Le Satiricon,** suivi des poésies attribuées à Pétrone et des fragments épars. Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 18 fr.
- PHÈDRE.** — **Fables** suivies des *Sentences* de Publius Syrus. Traduction, introduction et notes de P. Constant, agrégé de grammaire, proviseur honoraire. 1 vol. *en préparation.*
- PLAUTE.** — **Théâtre.** Texte établi, et, d'après J. Naudet, traduit, avec introduction, notices et notes, par Henri Clouard.
5 vol. à 18 fr.
Tome I^{er}. — *Amphitryon.* — *L'Asinaire.* — *La Marmite.* — *Les deux Bacchis.*
Tome II. — *Les Captifs.* — *Casine.* — *La Casette.* — *Charançon.* — *Epidique.*
Tome III. — *Les Ménèchmes.* — *Le Marchand.* — *Le Militaire fanfaron.* — *Stichus.*
Tome IV. — *Le Revenant.* — *Le Persan.* — *L'Homme aux trois deniers.* — *Le Rustre.*
Tome V. — *Le Carthaginois.* — *Pseudolus.* — *Le Câble.*
- PLINE LE JEUNE.** — **Lettres.** Traduction, notice et notes de C. Sicard, agrégé de grammaire, professeur honoraire. 2 vol. à 15 fr.
- PŒTÆ MINORES :** *Sabinus, Calpurnius, Gratius Faliscus, Nemesianus, Valerius Cato, Vestritius Spurinna, Lupercus, Servastus, Arborius, Pentadius, Eucheria, Pervigilium Veneris.* Traduits et commentés avec annotations des précédentes éditions colligées, mises à jour et complétées, par Ernest Raynaud. 1 vol. 15 fr.
- PROPERCE.** — **Elégies.** Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix triennal Jules Janin 1932.

- QUINTE-CURCE.** — *Histoire d'Alexandre le Grand.* Traduction, notice et notes de V. Crépin. 2 vol. à..... 15 fr.
- QUINTILIEN.** — *Institution oratoire.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 4 vol. à..... 18 fr.
- SAINT AUGUSTIN.** — *Les Confessions.* Traduction, introduction et notes de Joseph Trabucco. 2 vol. *en préparation.*
- SALLUSTE.** — *Conjuration de Catilina.* — *Guerre de Jugurtha.* — *Fragments des Histoires.* Traduction, introduction et notes de François Richard. 1 vol..... 15 fr.
- SÉNÈQUE le Rhéteur.** — *Controverses et Suasoirs.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 2 vol. à..... 18 fr.
- SÉNÈQUE.** — *Lettres à Lucilius.* Traduction, introduction et notes de François et Pierre Richard. 3 vol. à..... 15 fr.
- *Traité philosophiques.* Traduction, avertissement, notices et notes de François et Pierre Richard.
- Tome I^{er}. — *Introduction générale.* — *Consolation à Marcia.* — *Consolation à Helvia.* — *Consolation à Polybe.* — *La Colère.* 1 vol. *en préparation.*
- Tome II. — *La Providence.* — *Petites pièces de vers.* — *La brièveté de la vie.* — *Fantaisie sur la mort de Claude.* — *La clémence.* — *Le bonheur.* — *La constance au sage.* — *La tranquillité de l'âme.* — *La retraite.* 1 vol..... 18 fr.
- Tome III. — *Les bienfaits.* 1 vol. 15 fr.
- Tome IV. — *Les questions naturelles.* 1 vol. 18 fr.
- *Tragédies.* Traduction, introduction, notices et notes de Maurice Mignon. 2 vol. à 15 fr.
- Tome I. — *Hercule furieux.* — *Les Troyennes.* — *Médée.* — *Hippolyte.* — *Œdipe.*
- Tome II. — *Thyeste.* — *Les Phéniciennes.* — *Agamemnon.* — *Hercule sur l'Œta.* — *Octavie.*
- SPINOZA.** — *Ethique.* Traduction, introduction et notes de Ch. Appuhn. 2 vol. à 15 fr.
- STACE.** — *Silves.* Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol. 15 fr.
- SUÉTONE.** — *Les Douze Césars.* Traduction, préface et notes de Maurice Rat. 2 vol. à..... 15 fr.
- Tome I^{er}. — *César.* — *Auguste.* — *Tibère.*
- Tome II. — *Caligula.* — *Claude.* — *Néron.* — *Galba.* — *Othon.* — *Vitellius.* — *Vespasien.* — *Titus.* — *Domitien.*
- TACITE.** — *Annales.* Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement et notes, par Henri Bornecque. 2 vol. à 15 fr.
- *Histoires.* Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement et notes, par Henri Bornecque. 1 vol..... 15 fr.

- TACITE.** — Dialogue des Orateurs. — Agricola. — La Germanie. Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement, notices et notes, par André Cordier, agrégé de l'Université, professeur au lycée Condorcet. 1 vol. 12 fr.
- TÉRENCE.** — Comédies. Traduction, introduction, notices et notes de E. Chambry. 2 vol. à 15 fr.
Tome I^{er}. — *L'Andrienne*. — *L'Eunuque*. — *L'Hécyre*.
Tome II. — *L'Héautontimoruménos*. — *Le Phormion*. — *Les Adelphes*.
- TITE-LIVE.** — Histoire romaine. Traduction, introduction et notes de Eugène Lasserre. 10 vol. à 18 fr. en préparation..
Tome I^{er} : Livres I, II (*paru*).
Tome II : Livres III, IV, V (*paru*).
Tome III : Livres VI, VII, VIII, IX. (*paru*).
- VALÈRE MAXIME.** — Œuvres. Traduction, introduction et notes de P. Constant. 2 vol. à 18 fr.
- VELLEIUS PATERCULUS.** — Histoire romaine. **FLORUS.** — Abrégé de l'Histoire romaine. Traduction, notices et notes de Pierre Hainsselin et Henri Watelet, professeurs agrégés au lycée d'Amiens. 1 vol. à 20 fr.
- VIRGILE.** — Les Bucoliques et Les Géorgiques. Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
— L'Énéide. Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 2 vol. à 15 fr.
— La Fille d'auberge, suivi des autres poèmes attribués à Virgile : *Le Cachat*. — *L'Aigrette*. — *Le Moustique*. — *L'Etna*. *Épigrammes*. — *Priapées*. — *Imprécations*. — *Élégies pour Mécène*. — *Inscriptions*. Traduction, avertissement, notices, notes et index, par Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie Française.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

(ANCIENNE SÉRIE)

TRADUCTION FRANÇAISE ET TEXTE

LATIN EN BAS DE LA PAGE

(Vol. in-16 (18,5 × 12))

Le volume broché 12 fr.

Relié 1/2 basane bigarrée 29 fr.

Les ouvrages en plusieurs volumes ne se vendent pas séparément reliés.

JORNANDÈS. — **De la succession des royaumes et des temps et de l'origine des actes de Goths.** Trad. nouvelle par A. Savagner. 1 vol.

OVIDE. — **Les Amours, l'Art d'aimer, les Cosmétiques, Héroïdes.** Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Ovide par Jules Janin. 1 vol.

PHÈDRE. — **Fables** traduites en français par E. Panckoucke. Suivies des *Œuvres d'Avienus, des Distiques moraux de Denys Caton et des Sentences de Publius Syrus.* Traduites par Levasseur et J. Chenu. nouvelle édition revue par E. Personneaux et précédée d'une étude sur *Phèdre* par M. Charpentier. 1 vol.

SAINT AUGUSTIN. — **Les Confessions.** Traduction française d'Arnauld d'Andilly, avec une introduction par M. Charpentier. 2 vol.
— **La Cité de Dieu.** Traduction nouvelle par L. Moreau couronnée par l'Académie française. 3 vol.

SAINT JÉROME. — **Lettres choisies.** Traduction et introduction par J.-P. Charpentier. 2 vol.

TITE-LIVE. — **Œuvres complètes** avec la traduction française de la collection Panckoucke, par Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouv. édition revue par E. Personneaux, Blanchet et M. Charpentier et précédée d'une étude sur Tite-Live par M. Charpentier. 7 v.

Tome I^{er}. — Livres 1 à 4.

Tome II. — Livres 5 à 9.

Tome III. — Livres 10, 21 à 24. (Epuisé.)

Tome IV. — Livres 25 à 29. (Epuisé.)

Tome V. — Livres 30 à 35.

Tome VI. — Livres 36 à 40.

Tome VII. — Livres 41 à 45 plus fragment du Livre 91.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

(ANCIENNE SÉRIE TRADUCTION SEULE)

Volumes in-16 (18,5×12)

Le volume broché..... 12 fr.
1/2 basane bigarrée..... 29 fr.

ARISTOTE. — **La politique.** Traduction française de Thurot. Nouvelle édition revue par A. Bastien et précédée d'une introduction par Ed. Laboulaye. 1 vol.

— **Poétique et rhétorique.** Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle. 1 vol.

DÉMOSTHÈNE. — **Discours politiques.** Traduction nouvelle avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

— **Discours judiciaires.** Traduction avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

ESCHYLE. — **Théâtre.** Traduction française de J. de la Porte du Theil avec une introduction de L. Humbert. 1 vol.

Les suppliants. — *Les perses.* — *Prométhée enchaîné.* — *Les sept contre Thèbes.* — *Agamemnon.* — *Les Choéphores.* — *Les Euménides.*

ESOPE. — **Fables.** Traduction P. Commelin. 1 vol.

PINDARE. — **Œuvres complètes.** Traduction française par C. Poyard. Nouvelle édition complètement refondue, augmentée d'*Anacréon*, de *Sapho* et d'*Erina*. 1 vol. relié 29 fr.

PLATON. — **Apologie de Socrate.** — **Criton.** — **Phédon.** — **Gorgias.** Précédées d'un argument de M. Plissier. Traduction par A. Bastien. 1 vol.

— **Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, Le Banquet.** Trad^{on} Chambry. 1 v.

PLUTARQUE. — **Les vies des hommes illustres** traduites en français par Ricard, précédées de la vie de Plutarque. 6 vol.

Tome I^{er} : *Thésée.* — *Romulus.* — *Lycurgue.* — *Numa.* — *Solon.* — *Valérius Publicola.* — *Thémistocle.* — *Camille.* — *Périclès.* (épuisé).

Tome II : *Fabius Maximus.* — *Alcibiade.* — *Coriolan.* — *Timo-léon.* — *Paul Emile.* — *Pélopidas.* — *Marcellus.* — *Aristide.* — *Caton.*

Tome III : *Philopémen.* — *Flamininus.* — *Pyrrhus.* — *Marius.* — *Lysandre.* — *Sylla.* — *Cimon.* — *Lucullus.*

Tome IV : *Nicias.* — *Crassus.* — *Sertorius.* — *Eumène.* — *Agésilas.* — *Pompée.* — *Alexandre.*

Tome V : *César.* — *Phocion.* — *Caton d'Utique.* — *Démosthène.* — *Cicéron.* — *Agis et Cléomène.* — *Tibérius.*

Tome VI : *Démétrius.* — *Antoine Dion.* — *Brutus.* — *Aratus.* — *Artaxercès.* — *Galba.* — *Othon.* — *Chronologie.*

POÈTES moralistes de la Grèce. Notices et traductions par Guignault, Patin, J. Girard et L. Humbert. 1 vol.

Hésiode. — *Théognis.* — *Callinus.* — *Tyrtée.* — *Mimmerme.* — *Solon.* — *Simonide d'Amorgos.* — *Phocylide.* — *Pythagore* — *Aristote.*

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

Format in-16 colombier.

*Edition à tirage limité et imprimée sur papier vergé pur fil Lafuma.
Reiure de la collection, demi-chagrin havane avec coins, tête dorée,
en plus par volume 40 fr.*

- AGRIPPA D'AUBIGNÉ.** — *Les Tragiques.* Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. broché 50 fr.
- BALZAC (H. de).** *Œuvres.* Textes établis, préfacés et annotés, par Maurice Allem.
- *Eugénie Grandet.* 1 vol. broché..... 35 fr.
 - *Le Père Goriot.* 1 vol. broché..... 35 fr.
 - *César Birotteau.* 1 vol. broché..... 40 fr.
 - *Le Médecin de campagne.* 1 vol. broché 40 fr.
 - *Le Lys dans la vallée.* 1 vol. broché 40 fr.
 - *La Rabouilleuse.* 1 vol. broché 40 fr.
 - *Le Colonel Chabert: suivi de Honorine, de L'Interdiction.*
1 vol. broché 40 fr.
 - *La Peau de Chagrin.* 1 vol. 40 fr.
 - *Pierrette. - Le Curé de Tours.* 1 vol. broché 30 fr.
 - *La Cousine Bette.* 1 vol. broché 30 fr.
 - *Le Cousin Pons.* 1 vol. broché..... 30 fr.
- BAUDELAIRE.** — *Petits Poèmes en prose.* Préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. broché 30 fr.
- BEAUMARCHAIS.** — *Théâtre.* 1 vol. 30 fr.
- BOILEAU.** — *Œuvres.* Avec notes de G. Mongrédien.
1 vol. 35 fr.
- BUSSY-RABUTIN.** — *Histoire amoureuse des Gaules,* suivie de la France galante, avec préface et notes de G. Mongrédien.
2 vol. brochés 80 fr.
- CHANSON DE ROLAND (La).** Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. broché 30 fr.
- COURIER (Paul-Louis).** — *Œuvres.* Nouvelle édition avec préface et notes, par R. Gaschet. 2 vol., reliés seulement.... 150 fr.
- DU BELLAY.** — *Poésies françaises et latines.* 2 vol. brochés 70 fr.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE

(ANCIENNE SÉRIE TRADUCTION SEULE)

Volumes in-16 (18,5×12)

Le volume broché..... 12 fr.
1/2 basane bigarrée..... 29 fr.

ARISTOTE. — **La politique.** Traduction française de Thurot. Nouvelle édition revue par A. Bastien et précédée d'une introduction par Ed. Laboulaye. 1 vol.

— **Poétique et rhétorique.** Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle. 1 vol.

DÉMOSTHÈNE. — **Discours politiques.** Traduction nouvelle avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

— **Discours judiciaires.** Traduction avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

ESCHYLE. — **Théâtre.** Traduction française de J. de la Porte du Theil avec une introduction de L. Humbert. 1 vol.

Les suppliants. — *Les perses.* — *Prométhée enchaîné.* — *Les sept contre Thèbes.* — *Agamemnon.* — *Les Choéphores.* — *Les Euménides.*

ESOPE. — **Fables.** Traduction P. Commelin. 1 vol.

PINDARE. — **Œuvres complètes.** Traduction française par C. Poyard. Nouvelle édition complètement refondue, augmentée d'*Anacréon*, de *Sapho* et d'*Erina*. 1 vol. relié 29 fr.

PLATON. — **Apologie de Socrate.** — **Criton.** — **Phédon.** — **Gorgias.** Précédées d'un argument de M. Plissier. Traduction par A. Bastien. 1 vol.

— **Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, Le Banquet.** Trad^{on} Chambry. 1 v.

PLUTARQUE. — **Les vies des hommes illustres** traduites en français par Ricard, précédées de la vie de Plutarque. 6 vol.

Tome I^{er} : *Thésée.* — *Romulus.* — *Lycurgue.* — *Numa.* — *Solon.* — *Valérius Publicola.* — *Thémistocle.* — *Camille.* — *Périclès.* (épuisé).

Tome II : *Fabius Maximus.* — *Alcibiade.* — *Coriolan.* — *Timo-léon.* — *Paul Emile.* — *Pélopidas.* — *Marcellus.* — *Aristide.* — *Caton.*

Tome III : *Philopémen.* — *Flamininus.* — *Pyrrhus.* — *Marius.* — *Lysandre.* — *Sylla.* — *Cimon.* — *Lucullus.*

Tome IV : *Nicias.* — *Crassus.* — *Sertorius.* — *Eumène.* — *Agésilas.* — *Pompée.* — *Alexandre.*

Tome V : *César.* — *Phocion.* — *Caton d'Utique.* — *Démosthène.* — *Cicéron.* — *Agis et Cléomène.* — *Tibérius.*

Tome VI : *Démétrius.* — *Antoine Dion.* — *Brutus.* — *Aratus.* — *Artaxercès.* — *Galba.* — *Othon.* — *Chronologie.*

POÈTES moralistes de la Grèce. Notices et traductions par Guignault, Patin, J. Girard et L. Humbert. 1 vol.

Hésiode. — *Théognis.* — *Callinus.* — *Tyrtée.* — *Mimnerme.* — *Solon.* — *Simonide d'Amorgos.* — *Phocylide.* — *Pythagore* — *Aristote.*

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

Format in-16 colombier.

*Edition à tirage limité et imprimée sur papier vergé pur fil Lafuma.
Reliure de la collection, demi-chagrin havane avec coins, tête dorée,
en plus par volume 40 fr.*

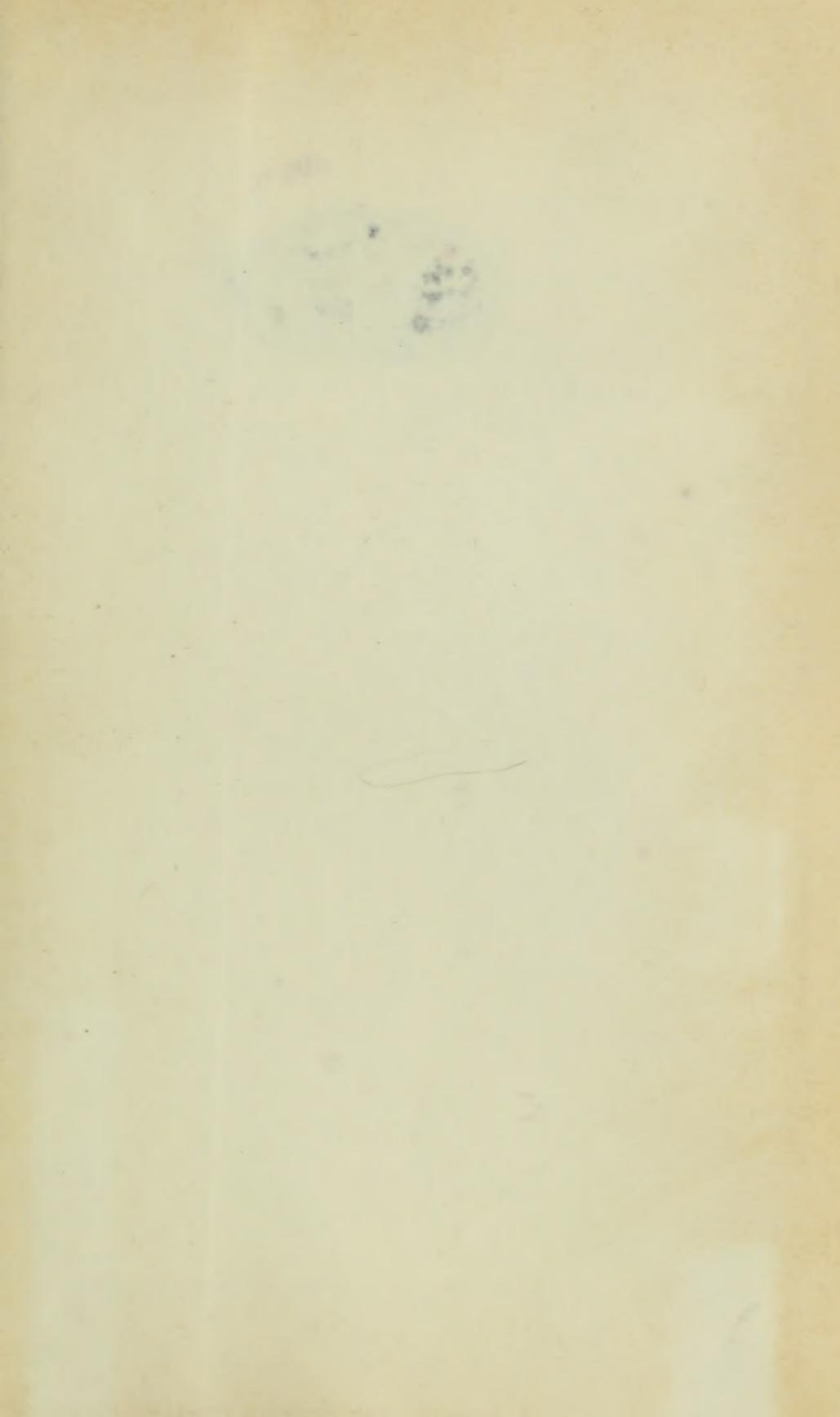
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ.** — **Les Tragiques.** Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. broché 50 fr.
- BALZAC (H. de).** **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés, par Maurice Allem.
- Eugénie Grandet. 1 vol. broché..... 35 fr.
 - Le Père Goriot. 1 vol. broché..... 35 fr.
 - César Birotteau. 1 vol. broché..... 40 fr.
 - Le Médecin de campagne. 1 vol. broché 40 fr.
 - Le Lys dans la vallée. 1 vol. broché 40 fr.
 - La Rabouilleuse. 1 vol. broché 40 fr.
 - Le Colonei Chabert: suivi de **Honorine**, de **L'Interdiction**.
1 vol. broché 40 fr.
 - La Peau de Chagrin. 1 vol. 40 fr.
 - Pierrette. - Le Curé de Tours. 1 vol. broché 30 fr.
 - La Cousine Bette. 1 vol. broché 30 fr.
 - Le Cousin Pons. 1 vol. broché..... 30 fr.
- BAUDELAIRE.** — **Petits Poèmes en prose.** Préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. broché 30 fr.
- BEAUMARCHAIS.** — **Théâtre.** 1 vol. 30 fr.
- BOILEAU.** — **Œuvres.** Avec notes de G. Mongrédien.
1 vol. 35 fr.
- BUSSY-RABUTIN.** — **Histoire amoureuse des Gaules**, suivie de la France galante, avec préface et notes de G. Mongrédien.
2 vol. brochés 80 fr.
- CHANSON DE ROLAND (La).** Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. broché 30 fr.
- COURIER (Paul-Louis).** — **Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes, par R. Gaschet. 2 vol., reliés seulement.... 150 fr.
- DU BELLAY.** — **Poésies françaises et latines.** 2 vol. brochés 70 fr.

- FAIL (Noël du).** — **Propos rustiques**, suivis des Baliverneries, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. broché 30 fr.
- FLAUBERT (Gustave).** — **Œuvres.** Textes établis avec préface, notices, notes et variantes par Edouard Maynial, professeur au Lycée Henri-IV.
- **Madame Bovary.** 1 vol. 30 fr.
 - **Trois Contes.** 1 vol. 25 fr.
 - **L'Education sentimentale.** 2 vol. 50 fr.
 - **Salammbô.** 1 vol. 30 fr.
 - **La Tentation de saint Antoine.** 1 vol. 25 fr.
- FROMENTIN (Eugène).** — **Dominique** avec préface et notes par Emile Henriot. 1 vol. broché 25 fr.
- GARNIER (Robert).** — **Œuvres complètes.** Avec introduction et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. brochés 60 fr.
- GAUTIER (Théophile).** — **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés, par Adolphe Boschot, de l'Institut.
- **Émaux et camées**, suivis de poésies choisies avec une esquisse biographique. 1 vol. broché..... 40 fr.
 - **Mademoiselle de Maupin.** Texte complet de 1835. 1 vol. broché 40 fr.
 - **Le Capitaine Fracasse.** 2 vol. brochés 80 fr.
 - **Fortunio.** 1 vol. broché 40 fr.
- GRÉVIN (Jacques).** — **Théâtre et œuvres poétiques.** Préface et notes de Lucien Pinvert. 1 vol. broché..... 30 fr.
- HEINE (Henri).** — **Le Livre des chants.** 1 vol. broché .. 30 fr.
- LA FONTAINE.** — **Œuvres.** Préface, introductions, bibliographie et notes de MM. Pilon et Dauphin.
- **Contes et Nouvelles.** 2 vol. reliés..... 150 fr.
 - **Poèmes et poésies diverses.** 1 vol..... 35 fr.
 - **Théâtre.** 1 vol..... 35 fr.
 - **Les Amours de Psyché.** 1 vol. 40 fr.
- LAMARTINE.** — **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés, par J. des Cognets.
- **Premières Méditations et nouvelles méditations poétiques.** 1 vol. 35 fr.
 - **Harmonies poétiques.** 1 vol. 30 fr.
 - **Recueils poétiques.** 1 vol. 30 fr.
 - **Jocelyn.** 1 vol. 35 fr.
 - **Graziella-Raphaël.** 1 vol..... 35 fr.
 - **Extrait du cours familier de littérature.** 2 vol. 70 fr.

- LE SAGE.** — *Gil Blas*. 2 vol. brochés 70 fr.
- MALHERBE.** — *Poésies*. Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon, 1 vol. broché 40 fr.
- MAROT (Clément).** — *Œuvres*. 2 vol. brochés..... 70 fr.
- MAYNARD (François).** — *Poésies complètes*. Avec notices et notes. par F. Gohin. 1 vol. broché 40 fr.
- MÉRIMÉE (Prosper).** — *Carmen, Arsène Guillot, L'Abbé Aubain, Mateo Falcone, Tamango, Le Vase étrusque*. Avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.
- *Colomba, La Vénus d'Ille, Les Ames du purgatoire*. Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.
- *Théâtre de Clara Gazul*. Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. 40 fr.
- MONTAIGNE.** — *Essais*. 4 vol. brochés..... 140 fr.
- NERVAL (Gérard de).** — *Œuvres choisies, Prose et poésie*, avec introduction et notes, par Henri Clouard. 1 vol. broché 35 fr.
- PRÉVOST (L'Abbé).** — *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Texte de 1753. publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem. 1 vol. broché 35 fr.
- RACAN.** — *Les Bergeries et autres poésies lyriques*. Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. broché 40 fr.
- RONSDARD (P. de).** — *Œuvres complètes*. Texte de 1578. publié. avec compléments, table et glossaire, par Hugues Vaganay. 7 vol. reliés à 75 fr.
- *Les Amours*, avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol. brochés à 35 fr.
- *Les Odes*. 1 vol. relié seulement.
- *Les Poèmes*. 1 vol. relié seulement.
- *Les Élégies, Églogues et Mascarades*. 1 vol. broché... 35 fr.
- *Les Hymnes, les Discours et la Franciade*. 1 vol. broché. 35 fr.
- *Œuvres en prose*. 1 vol. broché..... 35 fr.
- ROUSSEAU (J.-J.).** — *Les Confessions*. Edition intégrale publié sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever. 3 vol. brochés..... 120 fr.
- SAINT-AMANT.** — *Œuvres poétiques*. Texte choisi et établi par Léon Vêrane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. broché 50 fr.

- SATIRES FRANÇAISES (Les)**, par Fleuret et Perceau. 4 vol. brochés à 20 fr.
 XVI^e siècle. 2 vol., brochés ; XVII^e siècle. 2 vol. brochés.
- SCEVE (Maurice)**. — **Poésies complètes**. Introduction, glossaire, bibliographie et notes, par B. Guégan. 1 vol. broché.. 40 fr.
- SHELLEY (Percy)**. — **Odes, poèmes et fragments lyriques choisis**. 1 vol. broché 30 fr.
- STAEL (M^{me} de)**. — **Corinne**. 1 vol. broché..... 35 fr.
- STENDHAL**. — **De l'Amour**. Avec introduction et notes d'Émile Henriot. 1 vol. broché..... 35 fr.
- **L'Abbesse de Castro**. 1 vol. broché 35 fr.
- **La Chartreuse de Parme**. 2 vol. brochés 70 fr.
- THÉOPHILE**. — **Œuvres poétiques**. Texte choisi et établi par Louis-Raymond Lefèvre. 1 vol. broché 40 fr.
- TRISTAN L'HERMITE**. — **Les amours et autres poésies choisis**. Avec une préface et des notes, par Pierre Camo. 1 vol. broché 40 fr.
- VIGNY (Alfred de)**. — **Servitude et grandeur militaires**. Préface et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché 30 fr.
- **Poésies complètes**. Introduction et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché 35 fr.
- **Théâtre complet**. Remarques et notes de A. Dorchain. 2 vol. brochés 80 fr.
- Tome I^{er} : *Le More de Venise*. — *Shylock*. — *Roméo et Juliette* (fragments).
- Tome II : *La Maréchale d'Ancre*. — *Quitte pour la peur*. — *Chatterton*.
- VOLTAIRE**. — **Le Siècle de Louis XIV**. Avec préface et notes de R. Groos. 2 vol. brochés..... 80 fr.





NE PAS SORTIR DE ~~SEUR~~
LA BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque The Library
Université d'Ottawa University of Ottawa

Echéance Date Due



4 hrs

2 FEV. 1978 7:00

26 MAR 1978
9:00

SEP 26 2007

JUL 20 2007

CE



a39003



002381100b

CE PQ 1965

.A12 V002

COO CHENIER, AND OEUVRES POET

ACC# 1216882

